



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

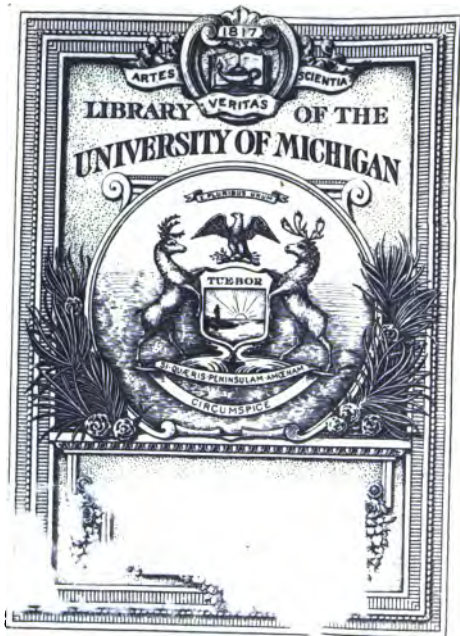
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



BJ

1242

N63

1715

Nicolas Poiré

ESSAIS DE MORALE

CONTENUS
EN DIVERS TRAITE'S
sur plusieurs devoirs importants.

Second Volume.



A PARIS,
GUILLAUME DESPREZ, Imprimeur
& Libraire ordinaire du Roi.
E T
Chez { JEAN DESSEARTZ, Libraire, rue saint
Jacques à Saint Prosper & aux trois Vertus.

M. DCC. XV.

— Paris chez la Citoyenne de la Bibliothèque de la Citoyenne de la

Sci. Lib.
Ex lib.
U. of M. Law Library
4-5-1933



TABLE

Des Traités & des Chapitres contenus
en ce Volume.

DISCOURS.

Sur la nécessité de ne se pas conduire au ha-
zard, & par des regles de fantaisie ,
page 1.

DISCOURS.

Contenant en abrégé les preuves naturelles de
l'existence de Dieu , & de l'immortalité de
l'ame. 20

DISCOURS.

Où l'on fait voir combien les entretiens des
hommes sont dangereux. 36

PREMIERE PARTIE.

CHAP. I. Qu'il n'y a personne en qui les dis-
cours des hommes n'ayent produit de mau-
vais effets. Deux sortes de corruption , l'une
naturelle & l'autre ajoutée , que celle - là
naît particulièrement des discours des hom-
mes , 36

II. De quelle sorte les fausses idées , à l'égard des
biens & des maux , se forment dans notre
esprit , & se communiquent par le langage ,
39.

III. Que le langage commun est proprement
à 1j

Don. Lib.
Ex. Lib.
U. of N. New Library
4-5-1933



T A B L E

Des Traités & des Chapitres contenus
en ce Volume.

D I S C O U R S.

Sur la nécessité de ne se pas conduire au ha-
zard, & par des regles de fantaisie,
page 1.

D I S C O U R S.

Contenant en abrégé les preuves naturelles de
l'existence de Dieu, & de l'immortalité de
l'ame. 20

D I S C O U R S.

Où l'on fait voir combien les entretiens des
hommes sont dangereux. 36

P R E M I E R E P A R T I E.

CHAP. I. Qu'il n'y a personne en qui les dis-
cours des hommes n'ayent produit de mau-
vais effets. Deux sortes de corruption, l'une
naturelle & l'autre ajoutée, que celle-là
naît particulièrement des discours des hom-
mes, 36

II. De quelle sorte les fausses idées, à l'égard des
biens & des maux, se forment dans notre
esprit, & se communiquent par le langage,
39.

III. Que le langage commun est proprement
à ij

- le langage de la concupiscence , 44
- IV. Combien il se glisse de mauvaises choses dans les entretiens. 46
- V. Que l'on se trompe soi-même si l'on pense éviter le danger du langage de la concupiscence , en disant qu'on parle des choses humainement. 49
- VI. Autres adresses pour diminuer l'horreur des vices. Utilités du silence. Que chacun est obligé de détruire en soi les illusions qui naissent du langage des hommes , & que le moyen le plus propre pour cela est de considérer sur chaque chose ce que Dieu en juge. 53

SECONDE PARTIE.

- CHAP. I. Nos paroles n'ont pas tout-à-fait la même règle que nos jugemens , non plus que nos actions & nos sentimens. Qu'il ne s'agit ici que de former les jugemens intérieurs. 59
- II. Comment on doit regarder toutes les choses temporelles , leur extrême petitesse. Que tout nous en avertit. Le passé trop grand & trop petit à nos yeux. 61
- III. Gloire humaine , gloire des Saints & des méchans. 64
- IV. Véritable idée de ce qu'on appelle Qualité. 66
- V. Véritable idée de la Valeur. 70
- VI. Idée véritable des qualités de l'esprit. Ce que c'est que d'avoir de la lumière & de la force d'esprit , d'être savant. Que ces qualités humaines sont plus souvent pernicieuses qu'utiles. 77

DES CHAPITRES. ♦

VII. *Vernables idées des justes & des pe-
cheurs.* 85

DE LA CIVILITE Chrétienne.

CHAP. I. *Comment l'amour-propre produit la
civilité.* 92

II. *Qu'il sembleroit que la charité nous de-
vroit éloigner de la civilité.* 94

III. *Comment la charité peut prendre part
aux devoirs de la civilité.* 100

IV. *Avantages que la pratique de la civilité
procure à ceux envers qui on l'exerce.* 106

V. *Moyen d'accorder ces contrariétés apparen-
tes : Regles qu'on doit garder dans la pratique
de la civilité.* 109

DE LA GRANDEUR. Première Partie.

*De la nature de la Grandeur, & des devoirs
des inférieurs envers les Grands.*

CHAP. I. *Instincts contraires des hommes à l'é-
gard de la grandeur. Celui qui porte à honorer
les Grands, plus fort que celui qui porte à les
mépriser. Source du mépris de la grandeur
dans les Philosophes pauvres ou riches. Qu'il
n'y a que la Religion qui nous puisse faire
connoître ce qui lui est dû.* 113

II. *Comment la concupiscente, la raison & la
Religion s'unissent pour former la grandeur.
Conséquence de cette doctrine avantageuse
aux Rois & aux Monarchies successives.* 118

III. *Que cette autorité passe aux Magistrats &*

- aux Princes du Sang. Résolution de la question proposée : Par où les Grans sont dignes de respect. 124
- IV. Pompes & richesses nécessaires aux Grans. Et quel les respects extérieurs leur sont dûs, & même en un sens les respects intérieurs. Retenue qu'on doit garder en parlant des Grans. 126
- V. Qu'il est beaucoup meilleur d'avoir attaché la grandeur à la naissance, qu'au mérite. 131
- VI. Autre raison d'honorer les Grans, qui naît des avantages que l'on en tire. Que la cupidité prend dans le monde la place de la charité pour remplir les besoins des hommes, & que c'est l'ordre politique qui la règle, & qui l'applique au service des hommes. Cause de l'ingratitude des hommes. Que la Religion la doit corriger. 134

DE LA GRANDEUR

Seconde Partie.

Des obligations & des difficultés de la vie des Grans.

- CHAP. I. Qu'il n'est permis à aucun homme de suivre sa volonté ni de la faire suivre aux autres : qu'ainsi la grandeur n'a pour but & pour emploi que de faire obéir à Dieu. Crime que les Grans commettent en rapportant leur grandeur à eux-mêmes. 142
- II. Que la mesure du pouvoir des Grans est la règle de leurs devoirs, & qu'ils sont obligés de faire pour Dieu tout ce qu'ils peuvent. Comment ils doivent rapporter à Dieu l'hon-

DES CHAPITRES.

neur qu'on leur rend,

147

III. Exemples des devoirs particuliers qui naissent de ce principe, Que les Grans sont obligés de faire pour Dieu tout ce qu'ils peuvent,

1. A l'égard de l'immodestie des femmes;

2. De la nomination aux Benefices : Pechés dont les Grans se chargent par la participation aux pechés d'autrui.

150

IV. Que l'état des Grans est un obstacle à connaître leurs devoirs.

159

V. Combien l'état des Grans leur rend la pratique de leurs devoirs difficile.

162

VI. Etat de Grandeur contraire à l'instinct du Christianisme.

169

VII. Que les Grans ont besoin de la plupart des vertus dans un degré héroïque.

172

VIII. Que tout ce qui montre combien il est difficile aux Grans de vivre chrétiennement, fait voir l'éminence de la vertu de ceux qui satisfont aux devoirs du Christianisme malgré toutes ces difficultés.

175

DISCOURS

De feu M. Paschal sur la conduite des Grans.

179.

DE LA MANIERE D'ETUDIER chrétiennement.

199

TRAITE DE L'EDUCATION d'un Prince.

PREMIERE PARTIE

Contenant les vûes generales que l'on doit avoir pour bien élever un Prince.

209

vij TABLE DES CHAPITRES.
SECONDE PARTIE.

*Contenant plusieurs avis particuliers touchant les
études.* 231

REFLEXIONS SUR LE TRAITE^s
de Senèque.

DE LA BRIEVETE' DE LA VIE.

*Où l'on voit l'usage que l'on doit faire des
écrits des Philosophes Payens.* 260

Fin de la Table.



APPROBATION.

Nous soussignés Docteurs en Theologie de la Maison & Société de Sorbonne, certifions avoir lû & examiné un livre intitulé *Essais de Morales, Volume second*, composé par le sieur de Chantereine; dans lequel nous n'avons rien trouvé que de très-conforme à la Religion Catholique, Apostolique & Romaine, en foi de quoi nous avons signé, ce. 3. Juillet 1670.

N. PETITPIED.
P. BOILEAU.



DISCOURS

SUR LA NECESSITE'

*de ne se pas conduire au hazard,
& par des regles de fantaisi.*

DE's que les hommes sont en état de connoître ce qu'ils sont, ils se partagent en differens états, & en différentes professions, selon que leur inclination les y porte, ou que la nécessité les y engage ; ce qui produit ce mélange bizarre de conditions qui se trouvent dans le monde. Il n'y a souvent rien de plus frivole & de moins raisonnable que les causes de ces inclinations ; & ce qui les attache à un genre de vie plutôt qu'à un autre est d'ordinaire si peu de chose, qu'ils auroient honte de leur légèreté s'ils pouvoient s'en souvenir.

Mais outre ces différentes professions, dont chacune n'est suivie que d'un certain nombre de personnes, il y a une profession commune, & un métier general que tous les hommes sont obligés de taire, qui est ce-

2 *Qu'il ne faut point se conduire*
lui d'être hommes, & de vivre en hommes.
Ce métier est infiniment plus important que
tous les autres ; il les embrasse tous ; il les
regle tous : car les autres sont bons ou mau-
vais, utiles ou pernicious, selon qu'ils sont
conformes ou contraires aux devoirs de cette
condition commune.

On peut dire en general que ces devoirs
consistent à vivre & à mourir comme il
faut. Vivre, c'est marcher vers la mort ;
mourir, c'est entrer dans une vie éternelle.
Mais comme cette entrée est double, &
qu'il y a une des portes de la mort qui nous
met dans l'état d'une misère éternelle, &
l'autre dans l'état d'une éternelle félicité ; il
est visible que bien vivre, c'est marcher
dans un chemin qui nous mène à ce bon-
heur qui ne finira jamais ; & que vivre mal,
c'est marcher dans celui qui conduit à l'é-
ternité de misères.

Toutes les autres différences que l'on
pourroit remarquer entre les diverses rou-
tes, que les hommes prennent dans leur
vie, ne sont rien en comparaison de cette
effroyable différence qui naît de la fin de
ces chemins. Tout chemin qui aboutit à la
misère éternelle, est malheureux, fût il tout
semé de fleurs. Tout chemin qui se termi-
ne au bonheur éternel est heureux, ne fût-
il rempli que de ronces & d'épines. Mais la
vérité est, que ce n'est point ce qui les dis-
tingue. Il y a des biens & des maux dans
tous les chemins des hommes, & ils au-
roient bien de la peine d'en faire le choix,
quand ils n'y considéreroient que l'aïse, la fé-
licité & le plaisir.

Aussi n'y considerent-ils gueres que cela , & cependant il n'y a presque point de genre de vie qui n'ait été suivi volontairement par quelque personne , comme le plus agréable de tous. Et ce n'est pas en quoi les hommes sont les plus déraisonnables. Toutes les choses du monde se reduisent d'elles-mêmes à une espece d'équilibre , & & les biens & les maux des divers conditions se balancent tellement , qu'on les trouve presque dans toutes en une égale proportion. Ainsi l'erreur des hommes consiste principalement en ce qu'ils s'imaginent que leur condition est plus heureuse que celle des autres, ou que celle des autres au contraire est plus heureuse que la leur. Et la verité est , que toutes les conditions sont à-peu-près également heureuses ou malheureuses.

Ce n'est pas ici le lieu d'étendre ce point, ni de faire voir de quelle maniere la coutume , l'imagination , les passions font cette égalité de biens & de maux en toutes sortes de conditions. Mais quelque force qu'ayent toutes ces choses pour faire perdre le sentiment des maux & le goût des biens , rien ne peut détruire l'inégalité qui se tire de la fin de ces chemins ; & cette inégalité étant si terrible , il est visible que si les hommes étoient raisonnables , ils n'auroient égard qu'à celles-là , & qu'ils se mettroient uniquement en peine de trouver le chemin qui conduit à l'éternité des biens , & d'éviter ceux qui conduisent à l'éternité des maux.

Le principal soin de ceux qui voyagent ,

4 *Qu'il ne faut point se conduire*
est de s'informer du chemin qui mène au lieu où ils ont dessein d'aller ; & l'on n'en voit point d'assez imprudens pour s'enquérir avec soin s'ils trouveront un carosse, un bateau, une bonne compagnie, sans se mettre en peine du lieu où les conduira ce carosse, ce bateau, cette compagnie.

Mais cette imprudence que personne ne commet jamais dans les voyages particuliers que l'on fait d'un lieu à un autre dans la vie, est ordinaire parmi les hommes dans le voyage general de toute leur vie. Ils marchent tous vers la mort malgré qu'ils en ayent. La loi de la nature les presse, & ne leur permet pas de s'arrêter dans ce voyage. Ils savent la double fin qui termine cette vie, & la plus grande partie des nations du monde témoigne d'en être persuadée ; & néanmoins la consideration de ces deux fins, l'une si terrible, & l'autre si desirable, n'entre presque point dans le choix qu'ils font du chemin où ils marchent toute leur vie. Ils s'informent avec soin de toutes les autres choses, ils prennent garde qu'on ne les y trompe. Ils s'occupent du soin de leur équipage, & de la recherche des commodités de leur voyage. Mais pour le chemin, ils le choisissent avec si peu de discernement, qu'il n'y a rien au monde où ils apportent moins de précaution & moins de soin.

Qui demanderoit à tous les hommes où ils vont, ils répondroient tous d'une commune voix, qu'ils vont à la mort & à l'éternité, que toutes leurs démarches les

avancent vers ce terme si effroyable , & qu'ils ne savent pas même si chaque pas qu'ils font ne les y fera point arriver. Car tous ces chemins ont cela de commun , qu'on ne voit point si on est proche ou éloigné de leur fin. Mais qui leur demanderoit ensuite pourquoi ils vont par ce chemin plutôt que par un autre , & quel fondement ont ces maximes par lesquelles ils s'y conduisent , on verroit qu'à peine y ont-ils fait reflexion ; qu'ils ont embrassé les premieres lueurs qui les ont frappés , que les regles qu'ils suivent n'ont point d'autre source qu'une coutume qu'ils ont embrassée sans examen , ou des discours temeraires dont ils ont fait des principes , ou enfin que leurs passions & leurs caprices.

On comprend assez de quelle sorte on se laisse emporter par l'exemple & par les discours des autres ; mais on n'entend pas si bien comment on se forme sur les passions des maximes de conduire ; aussi cet effet est insensible , & voici de quelle sorte il arrive. Les hommes ne seroient pas hommes , s'ils ne suivoient quelque sorte de lumiere , fautive ou veritable. Leur nature est tellement formée , que la volonté n'embrasse rien qui ne lui soit présenté par l'esprit sous l'apparence de quelque bien. Ils sont donc obligés en quelque sorte de suivre la conduite de la raison. Et quoique le plaisir les attire quelquefois à faire des choses que la raison juge mauvaises & pernicieuses , cela ne peut être ni continuel ni même frequent. Ce combat des passions

contre la raison est trop incommode ; ils ne le pourroient souffrir, & il faut par nécessité qu'afin de se rendre la vie supportable, ils trouvent quelque moyen de les accorder ensemble.

C'est une chose dure d'être méprisé & condamné par les autres, mais il est encore plus dur d'être méprisé & condamné par soi-même ; parce qu'il n'y a personne que nous aimions mieux que nous, & dont nous désirions davantage l'estime & l'approbation.

Il est donc nécessaire que les hommes voulant s'estimer eux-mêmes, se rangent sous la conduite de leur raison pour éviter les reproches ; mais parce qu'ils veulent aussi contenter leurs passions, ils font en sorte que leur raison se rendant flexible à leurs inclinations, se forme des maximes de conduite qui y sont conformes, & selon lesquelles elle peut approuver leurs actions. Ainsi ils établissent la paix en eux-mêmes par cette mutuelle correspondance de leurs actions & de leurs maximes. Ils pensent comme ils agissent, & ils agissent comme ils pensent : & ils n'ont garde de se condamner eux-mêmes, puisque leur volonté suit toujours ce que l'esprit lui prescrit, & que l'esprit prescrit toujours à leur volonté ce qu'elle desire.

C'est pourquoi cette pensée de Seneque, Que tous les fous sont mal satisfaits d'eux-mêmes, *Omnis Stultitia laborat fastidio suo*, est très-véritable en un sens, & très-fausse dans un autre ; & l'on peut dire au contraire avec plus de vérité, que c'est le pro-

pre des sages d'être malcontents d'eux-mêmes, *Omnis sapientia laborat fastidio sui*, parce que leurs actions ne répondent jamais parfaitement à leurs lumières. Mais les fous au contraire sont d'ordinaire très-contents & très-satisfait de ce qu'ils font, parce que leur raison & leur conduite sont d'accord : & c'est aussi ce que nous enseigne l'Ecriture, quand elle nous dit, Que le fou est rempli de ses voies, *Vivis suis replebitur stultus* : c'est-à-dire, qu'il en est content & satisfait.

Prov. 14.
24.

Y ayant donc une liaison comme nécessaire entre la conduite des hommes & la lumière des hommes, il s'ensuit qu'il y a autant de différentes lumières qu'il y a d'humains & de conduites différentes : & c'est ce qu'il est aisé de remarquer, quand on considère de près la vie & les actions des hommes. Car il n'y a qu'à les étudier un peu pour remarquer qu'ils ont chacun leurs principes & leurs maximes, dont ils se forment une morale à leur fantaisie.

Ces maximes & ces principes de morale sont les regles dont ils se servent dans le choix de ce chemin qui mène à la vie ou à la mort éternelle. Car la suite des actions de chacun fait le chemin où il marche durant sa vie : & ces actions sont réglées par les principes sur lesquels il se conduit. De sorte que comme il y a une infinité de mauvais chemins ; c'est-à-dire, de vies déréglées & déraisonnables, il faut qu'il y ait aussi une infinité de fausses morales.

Ainsi il n'y a pas seulement une morale

Qu'il ne faut point se conduire
de Chrétiens, une morale de Juifs, de
Turcs, de Persans, de Bracmanes, de Sa-
bis, de Parfis, de Chinois, de Brasiliens,
qui consistent dans certaines maximes qui
sont communes à chacune de ces sociétés;
mais parmi ceux qui font profession de la
même religion, il y a souvent de différentes
morales, selon les différentes professions.
Les Magistrats ont certaines maximes, les
Gentilshommes en ont d'autres; il y a une
morale de soldats, de marchands, d'arti-
sans, de partisans, & même de voleurs, de
bandits, de corsaires; puisque ces gens ont
certaines regles qu'ils observent entr'eux
aussi fidèlement que les autres hommes ob-
servent leurs loix, & qu'ils se font comme
les autres une conscience qui approuve leur
genre de vie.

Enfin en descendant jusqu'à chaque hom-
me en particulier, on trouvera qu'outre
quelques maximes générales dans lesquel-
les ils conviennent avec ceux de leur Re-
ligion, & de leur profession, ils ont aussi
plusieurs maximes particulières qu'ils rama-
sent çà & là, ou qu'ils se forment d'eux-mê-
mes, dont ils se composent une morale tou-
te différente de celle des autres.

C'est une chose surprenante de conside-
rer le mélange confus de ces maximes qui
font la morale des particuliers: car l'on n'y
voit pas moins de variété que dans les visa-
ges des hommes, qui sont si admirablement
diversifiés. Mais ce qu'il y a de plus étou-
nant, & qui fait connoître mieux que tou-
tes choses l'excès de l'aveuglement des
hommes, c'est la légèreté prodigieuse avec

laquelle ils embrassent les plus importantes maximes de leur conduite, le peu de soin qu'ils apportent pour discerner la vérité d'avec l'erreur, & l'opiniâtreté avec laquelle ils s'y attachent, comme si elles étoient les plus assurées du monde.

Il s'agit de leur tout, puisqu'il s'agit pour eux d'une éternité de bonheur ou de malheur. Chaque pas qui les avance vers la mort, les approche de l'une ou de l'autre de ces deux éternités. Ne semble-t-il donc pas que leur principal soin & leur principale application devroit être de s'instruire des règles véritables qu'ils doivent suivre dans la conduite de toute leur vie, & de tâcher de les discerner de ce nombre innombrable de fausses règles qui sont suivies par ceux qui s'éloignent de la vérité ?

La diversité même des maximes qui re-
gnent parmi les hommes, leur devroit
faire comprendre que ce n'est pas une chose
si aisée que de trouver ce chemin qui
mène à la vie, puisque les hommes n'en
conviennent pas. S'il étoit si visible, il les
attireroit tous par sa clarté : & s'il se trou-
voit des hommes assez déraisonnables pour
refuser d'y marcher, il ne s'en trouveroit
point d'assez aveugles pour le méconnoi-
tre.

Cependant, c'est à quoi ils pensent le
moins ou à s'instruire de quelle manière
il faut vivre. Ils embrassent pour l'ordinaire
sans discernement les premières maxi-
mes qu'on leur en donne, & ils ne remet-
tent jamais en doute celles qu'ils ont em-
brassées, comme s'il étoit certain que les

10 *Qu'il ne fait point se conduire*
premieres instructions fussent toujours les
veritables.

C'est ce qui paroît particulierement dans la Religion, qui est la chose du monde la plus importante, & qui fait dans tous les peuples une partie très-considerable de leur morale ; car il n'y a point de temerité égale à celle qui porte la plupart des hommes à suivre une Religion plutôt qu'une autre.

J'excepte la Religion Chrétienne, qui a un éclat si grand & si particulier par sa sainteté, son antiquité, ses miracles & ses propheties, que ceux qui la suivent, étant frappés de cet éclat extraordinaire, & qui ne se rencontrent nulle part ailleurs, ne peuvent être estimés teméraires de la préférer tout-d'un-coup à toutes les autres : outre qu'elle a cet avantage, que plus on en penetre le fond, & plus on y découvre de lumieres ; au lieu que les autres Religions ne peuvent soutenir la moindre recherche & le moindre examen.

Je ne parle donc que de ces autres Religions qui regnent dans la plus grande partie du monde, & qui prises ensemble, sont infiniment plus étendues que la Chrétienne. Il n'y a rien de plus extravagant que toutes ces creances ; & quand on auroit à dessein inventé des opinions ridicules, sans raison & sans apparence, on n'auroit pu mieux y réussir qu'ont fait les auteurs de ces fantasques Religions. Elles n'ont ni miracles ni propheties, ni rien de capable de persuader des esprits tant soit peu sensés. Tout ce que l'on connoît par la raison, par l'expérience, par la lecture des histoires, les

étendit & les convainc de fausseté. D'où vient donc qu'elles sont suivies par les trois quarts du monde? Que le Mahometisme seul occupe une si vaste étendue de terre? Qu'on demande aux Bracmanes, aux Chinois, aux Tartares, aux Turcs, pourquoi ils suivent la Religion qu'ils professent? S'ils ont fait soit peu de sincérité, il ne répondront autre chose, sinon qu'ils la suivent, parce que leurs peres l'ont suivie, parce que leurs parens, leurs amis, leur nation, leur Prince la suit. Voilà tout le fondement de leur croyance. Cependant, il ne faut qu'un peu de sens commun pour voir que cette raison est ridicule: car toute Religion sera véritable par cette regle dans le pays où elle est reçue. Mais toute fautive qu'elle soit, le commun des hommes n'est pas capable d'y résister, leur esprit y succombe, il s'y rend sans résistance, & en fait le fondement de toute sa vie.

Il n'y a que les Chrétiens, comme j'ai dit, qu'on puisse exempter légitimement de cette imprudence; quoiqu'il y en ait peut-être plusieurs parmi eux qui ne sont Chrétiens que de la même manière que les Turcs sont Turcs, c'est-à-dire, par la seule impression de l'exemple, sans aucune attache divine dans le cœur, & sans aucune lumière solide dans l'esprit. Mais comme il est vrai en general, que la morale de tous les Chrétiens est très-solide dans les principes qu'ils tirent de cette divine Religion; il est vrai aussi qu'elle ne laisse pas d'être fort bizarre & fort peu solide dans l'esprit de la plupart de ceux qui portent le nom de Chrétiens

parce qu'ils sont peu instruits du fond de leur Religion, & qu'ils se donnent la liberté, comme les autres hommes, de se former d'autres maximes selon leur caprice. Les principes qu'ils prennent de la Religion Chrétienne, ne composent qu'une bien petite partie de leur morale. Ils en ont une infinité d'autres qu'ils ont embrassés au hazard & sans examen; avec la même témérité que nous avons remarquée dans ces peuples aveugles. L'exemple de leurs amis & de ceux avec qui ils vivent, les discours de ceux avec qui ils conversent, leur en impriment un très-grand nombre d'autres sans qu'ils y pensent. Leur amour-propre & le desir secret de se justifier dans leurs passions, leur en inspire plusieurs, comme nous avons déjà dit. Ils forment quantité de jugemens au hazard sur les rencontres qui se présentent, & ces jugemens demeurant dans leur mémoire, & étant favorisés de l'amour-propre qui les regarde comme des productions qui lui appartiennent, servent de principes en d'autres rencontres semblables: & ainsi ils se forment une morale qui n'est guere moins déréglée que celle des Mahomérans & des Indiens.

Ce qui est admirable, est qu'ils reconnoissent qu'ils ont besoin de maître & d'instruction pour toutes les autres choses; ils les étudient avec quelque soin; ils sont dociles envers ceux qui les leur montrent: il n'y a que la science de vivre qu'ils n'apprennent point, & qu'ils ne desirerent point d'apprendre, ou qu'ils apprennent avec si

peu de soin , qu'il semble qu'elle n'en vaille pas la peine.

Ils font choix des artisans , des medecins , des avocats dont ils se servent ; ils craignent d'être trompés dans les moindres choses. Mais ils n'ont aucune défiance quand il ne s'agit de rien moins que de se sauver ou de se perdre pour l'éternité. Tout guide leur semble habile : le premier venu leur est bon , & ils se reposent sur lui avec une parfaite sécurité. Ainsi ils s'exposent hardiment au voyage de la vie , sans chercher d'autres lumières que celle de ces maximes fantasques dont ils se sont temerairement remplis l'esprit.

Où sont ceux qui sont touchés sérieusement de la crainte de s'égarer & de prendre une mauvaise route dans leur vie , qui ne desirerent rien davantage que de trouver la lumière véritable pour s'y conduire , & qui fassent de cette recherche leur principale & leur plus sérieuse occupation ? Où sont ceux qui se défient d'eux-mêmes , qui marchent avec crainte & tremblement , & qui ont une vigilance continuelle pour regarder où ils mettront leurs pas ? Il y en a sans doute , puisqu'il y a des justes & des élus ; mais il y en a peu , parce qu'il y a peu de justes & peu d'élus. Le commun du monde marche sans crainte , sans défiance , sans prévoyance , sans reflexion : & suivant temerairement leurs passions & leurs fantaisies , ils s'avancent à grans pas vers la mort , jusqu'à ce qu'ils soient arrivés à ce moment terrible qui fait voir aux hommes ce qu'ils n'ont pas voulu voir durant

14 *Qu'il ne faut point se conduire*

leur vie ; mais qui le leur fait voir inutile-
ment en tirant du fond de leur cœur ces
Sap. 5. 6. paroles de désespoir : Ergo erravimus à via
veritatis , & justitia lumen non luxit nobis ,
& sol intelligentia non est ortus nobis. Nous
nous sommes donc égarés de la voie de la vérité ,
la lumière de la justice n'a point lui pour nous ,
& le soleil de l'intelligence ne s'est point levé
sur nous.

En considérant avec effroi ces démar-
ches temerares & vagabondes de la plu-
part des hommes , qui les mènent à la mort,
& à la mort éternelle , je m'imagine de
voir une isle épouvantable , entourée de
précipices escarpés qu'un nuage épais em-
pêche de voir , & environnée d'un torrent
de feu qui reçoit tous ceux qui tombent du
haut de ces précipices. Tous les chemins &
tous les sentiers se terminent à ces précipi-
ces , à l'exception d'un seul , mais très-étroit
& très-difficile à reconnoître , qui aboutit à
un pont par lequel on évite le torrent de
feu , & l'on arrive à un lieu de sûreté & de
lumière.

Il y a dans cette isle un nombre infini
d'hommes , à qui l'on commande de mar-
cher incessamment. Un vent impetueux les
pousse , & ne leur permet pas de retarder.
On les avertit seulement que tous les che-
mins n'ont pour fin que le précipice , qu'il
n'y en a qu'un seul par où ils se puissent sau-
ver , & que cet unique chemin est très-diffi-
cile à remarquer. Mais non-obstant cet
avertissement , ces misérables sans penser à
chercher ce sentier heureux , sans s'en in-
former , & comme s'ils le connoissoient par-

faitement, se mettent hardiment en chemin. Ils ne s'occupent que du soin de leur équipage, du desir de commander aux compagnons de ce malheureux voyage, & de la recherche de quelque divertissement qu'ils peuvent prendre en passant. Ainsi ils arrivent insensiblement vers le bord du précipice, d'où ils sont emportés dans ce torrent de feu qui les engloutit pour jamais.

Il y en a seulement un très-petit nombre de sages qui cherchent avec soin ce sentier étroit, & qui l'ayant découvert, y marchent avec grande circonspection, & trouvant ainsi moyen de passer le torrent, & de sortir de ces précipices, arrivent enfin à un lieu de sûreté & de repos.

Peut-être que celui qui disoit à Dieu ces paroles: *Torrentem pertransivit anima nostra*, Ps. 123. 5. *forſitan pertransiſſet anima noſtra aquam intolerabilem*: NOTRE ame a tra-verſé le torrent, & peut-être que notre ame auroit paſſé dans une eau, d'où elle n'auroit pu ſe tirer, avoit dans l'eſprit quelque image de cette ſorte. Mais quelque affreuſe qu'elle paroiffe, elle ne répond nullement à la verité de ce que j'ai eu deſſein de repreſenter. Les choſes ſpirituels ſont ſi hautes, qu'aucune imagination n'y peut atteindre. Toute image eſt infiniment éloignée de la réalité de leur grandeur. Il n'y a point de proportion entre ce torrent de feu qui recevroit ceux qui tomberoient des précipices de cette iſle imaginaire, & l'enfer qui reçoit réellement ceux qui ſortent du monde par la mort, après s'être égarés du chemin de la juſtice.

Cependant cette image , toute imparfaite qu'elle est , suffit pour faire comprendre que l'unique sagesse de ces voyageurs seroit de chercher ce chemin par lequel ils pourroient sauver leur vie ; que leur unique bonheur seroit de le trouver , & d'y marcher jusqu'au bout ; & que tous ceux qui ne se mettroient pas en peine de le chercher , seroient insensés & malheureux. Elle suffit pour faire concevoir que toute la curiosité qu'ils auroient pour les autres choses , toute l'ambition qui les porteroit à vouloir dominer sur leurs compagnons , toute l'ardeur qu'ils feroient paroître à la recherche de leurs plaisirs , ne seroient pas seulement vaines & ridicules , mais ne pourroient être l'effet que d'une incroyable stupidité. Qu'est-ce donc que l'on doit dire de la vérité dont cette image est si éloignée ? Et que peut-on penser de l'aveuglement des hommes qui ont si peu de soin de s'instruire du chemin de leur salut , qui vivent & marchent au hazard , & qui ne pensent qu'à se divertir durant le voyage de l'éternité ?

C'est pour retirer les hommes de cette temerité insensée , par laquelle ils se précipitent dans l'enfer en suivant leurs caprices & leurs fantaisies , que Dieu les exhorte dans l'Ecriture , avec tant d'instance , d'écouter la sagesse & d'ouvrir les oreilles de leur cœur pour l'entendre. C'est pour cela qu'il les exhorte de la chercher comme les avares cherchent l'argent & les trésors cachés dans la terre : *Si quaesieris eam quasi pecuniam , & sicut thesauros effoderis illam :*

*Voy. les
premiers
chap. du
liv. des
Prov.
Prov. 2.
4.*

qu'il veut qu'ils en fassent leur bien, leur héritage, leur trésor : *Posside sapientiam, posside prudentiam. . . . Et in omni possessione tua acquire prudentiam.* TRAVAILLEZ à acquérir la sagesse, à acquérir la prudence . . . travaillez à acquérir la prudence aux dépens de tout ce que vous pouvez posséder. Car cette sagesse qu'il leur commande de rechercher, n'est autre chose que la lumière qui leur est nécessaire pour marcher dans les tenebres de cette vie, & pour regler leurs actions selon la justice & la loi de Dieu : & elle consiste tout à connoître le chemin du ciel. C'est pourquoi il est dit expressement, que la sagesse de celui qui est vraiment fin, est de connoître sa voie : *Sapientia callidi est intelligere viam suam*, & l'Ecriture l'appelle la science du salut, *scientiam salutis* ; parce qu'elle est seule capable de nous y conduire, & que toutes les autres sciences sans celle-là ne sont que sciences de mort, qui n'ont que la mort pour fin, & qui ne conduisent qu'à la mort.

La véritable science des hommes est donc de connoître leur voie, c'est-à-dire, la voie du salut, la voie de la paix, la voie du ciel. Leur unique étude doit être d'acquérir cette science ; mais le moyen de l'acquérir est de l'estimer avant qu'elle le mérite. Et c'est pourquoi l'Ecriture nous dit encore : *Que le commencement de la sagesse est de faire de la sagesse son trésor, & de la préférer à toutes les choses que nous pouvons avoir en ce monde.* *PRINCIPIUM sapientia, posside sapientiam ; Et in omni possessione tua acquire prudentiam.* Car Dieu a voulu que cette science si nécessaire aux hommes fût de telle

Prov. 4.
5. & 7.

Prov. 14.
8.

Luc. 2.
77.

Prov. 4.
7.

18 *Qu'il ne faut point se conduire*
nature, qu'elle dépendit plus de leur cœur
que de leur intelligence & de leur esprit; &
que comme elle ne se trouve point par ceux
qui ne la desirent pas, ou qui ne la desirent
pas comme elle merite de l'être, on ne man-
quât jamais de la trouver quand on la cher-
che de tout son cœur.

Ainsi le plus grand pas vers la sagesse est
de la desirer & de la chercher sincèrement,
& d'être vivement pénétré du malheur ef-
froyable qu'il y a de vivre au hazard, de
suivre témérairement les opinions que l'on
a reçues sans discernement, ce que l'Ec-
riture appelle, *marcher après ses pensées*, &
faire la volonté de ses pensées, de ne savoir
où l'on va, & de ne se mettre pas en peine
si la voie que l'on suit nous conduit à la vie
ou à la mort.

Num. 15.

v. 19.

Ephes. 2.

v. 3.

Je n'ai eu dessein dans ce discours que de
combattre cette stupidité monstrueuse; &
de persuader, si je pouvois, à ceux qui le
liront, & qui n'y ont pas fait jusqu'ici assez
de reflexion, que c'est un avenglement
horrible de s'occuper, comme l'on fait dans
le monde, de toutes les choses dont on se
remplit l'esprit; d'apprendre les arts, les
exercices, les sciences, & de n'apprendre
point la science de vivre, c'est-à-dire, celle
de conduire sa vie de la maniere qu'il est ne-
cessaire pour éviter l'éternité des misères dont
nous sommes menacés, & de parvenir aux
biens éternels qui seront la recompense des
justes.

Car lorsque cette pensée est fortement
gravée dans l'esprit & dans le cœur, &
qu'elle fait notre passion dominante, non

seulement elle nous met dans la voie de trouver la verité, elle nous applique à la chercher, elle nous ouvre les yeux pour la découvrir; mais rien n'est plus capable de dissiper la principale illusion qui nous la cache, qui est cette duplicité de cœur si souvent marquée par l'Ecriture, qui nous fait appréhender de connoître nos devoirs, de peur que l'obligation que nous avons de les accomplir ne nous presse trop quand ils nous seront une fois connus, & que nous ne soyons contraints de renoncer à nos passions, ou que nous ne les suivions plus qu'avec un remors incommode qui trouble notre repos & notre plaisir.

Ecdi. 2.

14. & 5.

v. 11.

Jac. 1.

v. 8. &

4. v. 2.





DISCOURS,

CONTENANT EN ABREGÉ
*les preuves naturelles de l'existence de
 Dieu & de l'immortalité de l'ame.*



Comme les libertins & les Impies rejettent presque toutes les preuves qui se tirent de l'autorité des livres saints, dont ils croient sapper les fondemens en niant l'existence de Dieu & l'immortalité de l'ame, ceux qui défendent la Religion contre eux ont crû qu'ils devoient avoir recours à des raisons naturelles, comme à des principes communs qu'ils ne pourroient pas desavouer.

Les uns ont inventé des raisonnemens subtils & métaphysiques, pour prouver l'un & l'autre de ces deux points, & les autres en proposent de plus populaires & de plus sensibles, en rappelant les hommes à la considération de l'ordre du monde, comme à un grand livre toujours exposé à leur vûe.

Je reconnois que ce ne sont pas-là les preuves les plus propres pour conduire à la vraie Religion ceux qui sont assez malheureux pour ne la connoître pas, & que celles qui se tirent des miracles & des prophéties qui autorisent la certitude des Ecri-

Discours de l'exist. de Dieu, & de, &c. 21
tures sont beaucoup plus capables de faire
impression sur les esprits opiniâtres. Mais
je suis persuadé en même tems que ces preu-
ves naturelles ne laissent pas d'être solides,
& que pouvant être proportionnées à cer-
tains esprits, elles ne sont pas à négliger.

Il y en a d'abstraites & de métaphysiques,
comme j'ai dit, & je ne voi pas qu'il soit
raisonnable de prendre plaisir à les décrier.
Mais il y en a aussi qui sont plus sensibles,
plus conformes à notre raison, plus pro-
portionnées à la plupart des esprits, & qui
sont telles, qu'il faut que nous nous fas-
sions violence pour y résister : & ce sont
celles que j'ai dessein de recueillir dans ce
discours.

Quelques efforts que fassent les athées
pour effacer l'impression que la vûe de ce
grand monde forme naturellement dans
tous les hommes, qu'il y a un Dieu qui en
est l'auteur, ils ne sauroient l'étouffer en-
tièrement, tant elle a des racines fortes &
profondes dans notre esprit. Si ce n'est pas
un raisonnement invincible, c'est un sen-
timent & une vûe qui n'ont pas moins de
force que tous les raisonnemens. Il ne faut
pas se forcer pour s'y rendre, mais il faut
se faire violence pour la contredire.

La raison n'a qu'à suivre son instinct na-
turel pour se perfulder qu'il y a un Dieu
createur de tout ce que nous voyons, lors-
qu'elle jette les yeux sur les mouvemens si
régles de ces grans corps qui roulent sur
nos têtes : sur cet ordre de la nature qui ne
se dément jamais : sur l'enchaînement ad-
mirable de ses diverses parties qui se sou-

tiennent les unes les autres, & qui ne subsistent toutes que par l'idée naturelle qu'elles s'entreprêtent : sur cette diversité de pierres, de métaux, de plantes : sur cette structure admirable des corps animés : sur leur production, leur naissance, leur accroissement, leur mort. Il est impossible qu'en contemplant toutes ces merveilles, l'esprit n'entende cette voix secrète, que tout cela n'est pas l'effet du hazard, mais de quelque cause qui possède en soi toutes les perfections que nous remarquons dans ce grand ouvrage.

En vain s'efforceroit-on d'expliquer les ressorts de cette étonnante machine, en disant qu'il n'y a en tout cela qu'une matière vaste dans son étendue, & un grand mouvement qui la dispose & qui l'arrange, puisqu'il faut toujours qu'on nous dise quelle est la cause de cette matière & de ce grand mouvement : & c'est ce qu'on ne sauroit faire raisonnablement sans remonter à un principe immatériel & intelligent, qui ait produit, & qui conserve l'un & l'autre.

Car quel moyen y a-t-il de concevoir que cette masse morte & insensible que l'on appelle matière soit un être éternel & sans principe ? Ne voit-on pas clairement qu'elle n'a dans elle-même aucune cause de son existence, & qu'il est ridicule d'attribuer au plus vil & au plus méprisable de tous les êtres la plus grande de toutes les perfections, qui est d'être par soi-même ? je sens que je suis infiniment plus noble que cette matière : je la connois, & elle ne

me connoît point ; & néanmoins je sens en même-tems que je ne suis pas éternel. Il faut donc qu'elle ait aussi-bien que moi une cause de son être ; & cette cause ne pouvant être matiere , est ce principe immatériel & tout-puissant que nous cherchons.

Mais s'il est ridicule de s'imaginer une matiere qui subsiste par elle-même de toute éternité sans cause & sans principe , il l'est beaucoup plus de supposer un mouvement increé & éternel. Car il est clair que nulle matiere n'a dans soi-même le principe de son mouvement. Elle le peut recevoir d'ailleurs , mais elle ne peut se le donner à elle-même. Tout ce qu'elle en a lui est toujours communiqué par quelqu'autre cause : & quand elle a cessé de se mouvoir , elle demeure d'elle-même dans un éternel repos.

Qui a donc produit ce grand mouvement que nous voyons dans toutes les parties du monde , puisqu'il ne naît pas de la même matiere , & qu'il n'y est pas même attaché par une attache stable & fixe , mais qu'il passe d'une partie à une autre par un changement continuel ? Fera-t-on aussi de cet accident un être éternel & subsistant par soi-même ? Et ne doit-on pas reconnoître que puisqu'il ne peut être sans cause , & que cette cause n'est pas la matiere , il faut qu'il soit produit par un principe spirituel ?

Que si ce principe est nécessaire pour produire ce mouvement , il ne l'est pas moins pour le regler & le borner à la mesure propre pour conserver le monde , &

24 *Discours de l'existence de Dieu,*
sans laquelle il le détruiroit. Car encore
qu'on puisse bien s'imaginer que ce mou-
vement qui forme, arrange & dissout tous
les corps, est infini dans l'infinité des espa-
ces; il est certain néanmoins qu'il est fini
dans chaque partie; & que s'il étoit ou plus
grand, ou moindre dans ce monde visi-
ble, il en changeroit toute la face & le ren-
verseroit entierement. Qui l'a donc réduit
à cette proportion où il est? Et comment
dans l'infinité des degrés dont il est capable,
s'est-il trouvé justement dans celui qui a
produit cet arrangement si admirable? La
matiere d'elle-même est indifferente à re-
cevoir un plus grand ou moindre mouve-
ment. L'un ou l'autre détruiroit l'état pre-
sent du monde, & le renverseroit entiere-
ment. D'où vient donc qu'il s'est trouvé
dans cet équilibre si juste? C'est par ha-
zard, dit-on. On le peut dire de bouche;
mais je ne sai si on le peut dire sérieuse-
ment.

Mais outre la matiere & le mouvement,
nous découvrons encore dans le monde des
êtres pensans, parceque nous sommes assurés
que nous pensons, & que nous faisons avec
raison le même jugement des autres hom-
mes; & la considération de ces êtres nous
mene encore plus directement à la connois-
sance de l'immortalité de notre ame, & en-
suite à celle de l'existence de son Createur.

Car il est impossible qu'on fasse reflexion
sur la nature de la matiere, qu'on ne recon-
noisse qu'en quelque maniere qu'on en
bouleverse les diverses parties, on ne fera
jamais ensorte par ces divers arrangemens,
que

que ne se connoissant pas auparavant, elle vienne à se connoître; & que de morte & insensible, elle devienne tout-d'un-coup vivante, pensante & intelligente.

Que s'ensuit-il de là ? Que puisqu'il est certain que nous pensons & que nous sommes des êtres pensans, nous avons en nous un être qui n'est point matière, & qui en est réellement distingué. Qui seroit donc capable de le détruire ? Et pourquoi périrait-il étant séparé de la matière, puisque la matière ne perit pas lorsqu'elle en est séparée ?

L'aneantissement d'un être est pour nous inconcevable. Nous n'en avons aucun exemple dans la nature. Toute notre raison s'y oppose. Pourquoi forcerions-nous donc notre imagination & notre raison pour tirer ces êtres pensans de la condition de tous les autres êtres, qui étant une fois, ne retombent jamais dans le néant ? Et pourquoi craindrions-nous pour nos ames, qui sont infiniment plus nobles que le corps, l'aneantissement que nous ne craignons pour aucun des corps ?

Que si nous ne pouvons douter qu'il n'y ait dans le monde des êtres pensans qui ne sont pas des corps, étant certain que ces êtres ne sont pas éternels, qui en sera le principe ? Ce ne sera pas la matière, car étant, pour le dire ainsi, un néant d'esprit, comment pourroit-elle produire un esprit ? Ce n'est pas aussi un autre esprit semblable, c'est-à-dire, que ce n'est pas l'ame des pères qui produit celles de leurs enfans. Car comment un esprit pourroit-il tirer du

26 *Discours de l'existence de Dieu,*
néant un autre esprit qui a des pensées & des volontés différentes des siennes, & souvent contraires ? Si l'esprit produisoit un esprit, il le produiroit en pensant. Il connoîtroit en soi cette force. Il s'apperoiroit de cet effet. Cependant qui s'en est jamais apperçu ? Je ne sais pas comment vous avez commencé de paroître dans mon sein, disoit la mere des Machabées à ses enfans. Toutes les meres en peuvent dire de même ; & il est bien clair que leur pensée & leur volonté ne contribuent rien à cet ouvrage admirable qui se forme en elles, puisque souvent elles ont des pensées & des volontés contraires à la naissance de leurs enfans.

2. *Ma-*
chab. 7.
v. 22.

Tout ce qu'il y a donc dans le monde nous conduit à la connoissance du Créateur du monde, matiere, mouvement, d'esprits. Toutes ces choses nous crient d'une voix assez intelligible, qu'elles ne se font pas faites elles-mêmes, & que c'est
Pf. 99. 3. Dieu qui les a faites, *ipse fecit nos, & non ipsi nos.*

Il a voulu même pour nous détourner de cette imagination impie, que le monde fût éternel, y laisser des caracteres sensibles & grossiers, qui font voir au moins qu'il est nouveau dans cet ordre, sans le quel les hommes ni les animaux ne sauroient vivre. D'où il s'ensuit que les hommes & les animaux sont nouveaux, ce qui suffit pour prouver l'existence de leur Créateur.

Car nous ne voyons point de cause naturelle qui puisse produire de hautes mon-

agnes, & creuser des vallées capables de contenir les eaux de la mer. Qu'on lise toutes les histoires, & l'on ne verra aucun exemple d'une nouvelle montagne qui ait paru dans le monde. Les vents font quelquefois de petits amas de sable en certains endroits; mais ils ne les élèvent jamais à une hauteur considérable, & même ils les détruisent souvent après les avoir formés. Les tremblemens de terre font de plus grans renversemens; mais on ne lit nulle part qu'ils aient fait en quelques endroits de hautes montagnes, & on ne le peut supposer que par une hypothèse en l'air que l'expérience ne favorise point. Ainsi les montagnes qui sont au monde diminuant tous les jours sensiblement par les pluies & les eaux qui entraînent une partie de la terre, & les vallées au contraire se remplissant de jour en jour, il est visible que les montagnes ne sauroient durer une éternité dans cet état, & que dans l'espace d'un certain nombre d'années elles seroient applanies, & les vallées remplies. Et il est clair par conséquent que si le monde étoit éternel, elles auroient déjà été applanies, la moindre diminution sensible étant capable d'aneantir une infinité de fois les plus hautes montagnes dans l'espace infini de l'éternité.

Il est donc certain qu'on ne peut supposer le monde éternel en l'état où il est, c'est-à-dire, dans un état où une partie de la terre est sèche & élevée, & l'autre basse & couverte d'eau. Le cours ordinaire des causes naturelles tend à détruire cet état, en couvrant d'eau toute la terre, & nean-

moins les hommes ni les animaux terrestres ne sauroient subsister dans un autre. Ils periroient tous sans doute , si la terre se couvroit toute entiere d'eaux. Ils ne sont donc pas éternels non plus que les animaux. Ils ont commencé, & l'on peut remonter par une certaine suite d'années jusqu'à la tige de leur origine.

Or quelle sera l'origine & la cause d'un homme ? Si nous la cherchons dans la nature, nous n'y en trouverons aucune qui soit capable de produire cet effet. On n'a jamais oui dire que des hommes ayent été produits autrement que par la voie ordinaire.

Il est même vraisemblable , que le mouvement ordinaire de la matiere du monde ne produiroit jamais un lion, s'il n'y en avoit point encore sur la terre : comme ce mouvement ne produit point de loup en Angleterre, parcequ'on les y a exterminés.

Mais il est néanmoins certain qu'ils ne produiront jamais un esprit, comme nous avons fait voir, & que la matiere étant privée de pensées, ne viendra jamais à se connoître pour être différemment arrangée. Ainsi il faut nécessairement avouer, & que les hommes sont nouveaux ; & que toute la terre corporelle étant incapable de produire un homme, il s'ensuit que n'étant pas éternel, il n'a pu être produit que par un être plus puissant que la nature.

Aussi toutes les inventions des hommes sentent la nouveauté, & desavouent l'éternité. Nous ne voyons rien dans le

monde qui marque une plus grande antiquité que celle que l'Ecriture-sainte lui attribue. Il n'y a point d'Historiens au-delà de quatre mille ans. On voit depuis ce tems un progrès perpétuel du monde pareil à celui d'un homme qui sort de l'enfance, & qui passe par les autres âges.

Varron témoigne que des arts qui étoient au monde lorsqu'il écrivoit, il n'y en avoit aucun plus ancien que mille ans. On a toujours avancé à trouver de nouveaux moyens pour soulager la nécessité des hommes : & à mesure que l'on remonte plus haut, on trouve toujours les inventions plus imparfaites, & les hommes plus dépourvus. On sait l'origine de presque tous les arts, de toutes les sciences, de toutes les polices, de tous les empires, de toutes les villes.

Je sai qu'un auteur a ramassé avec les nouvelles inventions qui ont été trouvées depuis quelques siècles, plusieurs inventions anciennes, qui se sont perdues, dont il a composé un livre sous ce titre : *Vetera deperdita, Nova repetita*. Mais on peut remarquer dans ce livre même, que ces anciennes inventions n'étoient pas de grand usage ; & sont recompensées avantageusement par de nouvelles inventions plus belles & plus faciles ; au lieu que celles qu'on a trouvées depuis peu sont si commodes d'une part, qu'il est impossible qu'elles s'abolissent jamais, étant une fois trouvées ; & si faciles de l'autre, qu'il est étrange comment on a pu être si long-tems sans les trouver.

Qu'y a-t-il, par exemple, de plus commode à la vie de l'homme que l'art de faire servir à leurs ouvrages ces deux grans agens de la nature, le vent & l'eau? La plupart des choses ne se font presentement que par les forces qu'on emprunte de ces deux corps. La moindre science des mechaniques semble conduire naturellement à en tirer les usages qu'on en tire, puisqu'on ne cherche d'ordinaire que des forces, & que l'application n'en est jamais difficile.

On peut dire avec assurance que les hommes ne seront jamais si simples que de se reduire à ne faire qu'à force de bras, ce qu'ils font si commodement par le moyen de l'eau & du vent. Et qu'ainsi l'invention des moulins ne peut jamais perir; & néanmoins cette invention si utile n'est pas fort ancienne, & l'on ne voit point qu'avant le tems de Plin, l'on eût d'autre invention pour broyer les grains, que de faire tourner une meule à force de bras, ou par des animaux. Et quoiqu'il paroisse par cet auteur, qu'il y avoit de son tems certaines meules qui tournoient par le moyen de l'eau, néanmoins la maniere dont il en parle, fait voir que cette invention étoit encore alors peu parfaite & peu commune, puisqu'il ne le rapporte que comme le moyen le moins ordinaire de broyer les grains; au lieu que lorsqu'elle est bien connue elle abolit toutes les autres.

Il n'y a rien aussi de plus naturel & de plus sensible que l'Impression, & l'on n'a pas sujet de craindre que cet art qui éter-

*Liv. 18.
chap. 80.*

nise toutes choses puisse jamais s'abolir ; mais on a lieu d'admirer comment on a été si long-tems sans le trouver. Les anciens gravoient sur du cuivre. Il leur étoit donc facile de s'imaginer qu'en imprimant sur du papier ce qu'ils avoient gravé, ils pourroient écrire en un moment ce qu'on avoit été si long-tems à tracer avec le burin. Si cette idée les eût frappés, & s'ils l'eussent suivie, ils n'auroient pas été long tems sans la perfectionner, & sans trouver le mélange d'encre nécessaire pour l'impression ; & néanmoins il n'y a que deux cens ans qu'on s'est avisé de cette invention, qui seroit à l'avenir éternelle, si le monde duroit éternellement.

Que ne peut-on point dire de la poudre à canon, & quelle utilité n'en tire-t-on point pour la chasse & pour la guerre ? Combien un fusil est-il plus commode pour tirer un oiseau, que les arcs & les arbalètes dont on se servoit autrefois ; & de combien de machines incommodes & de peu d'effet s'est-on délivré par le moyen de nos canons & de nos mines ? On n'avoit presque point autrefois d'autre moyen pour prendre des villes fortifiées de bonnes murailles, que d'élever des amas de terre pour combattre main à main. Les moindres petites places arrêtoient six mois une armée victorieuse, & César & Alexandre avec toute leur valeur n'auroient pas pris en un an, une des villes fortes des Pays-bas. Les hommes sont trop méchans pour oublier jamais une invention qui seconde si bien leurs passions. La matiere en a toujours

été exposée à leurs yeux. La préparation n'en est pas fort difficile. L'expérience en étoit aisée ; & néanmoins il n'y a pas long-tems qu'elle est dans le monde.

La boussole a de si étranges utilités , que c'est elle seule qui nous a donné la connoissance d'un nouveau monde , & qui lie tous les peuples de la terre par le commerce. Elle est si simple , qu'il y a lieu d'admirer comment les hommes ont pu être si long-tems sans la trouver : car la propriété que l'aiman a d'attirer le fer , ayant toujours été connue , ce qui a souvent donné lieu de faire toucher du fer à de l'aiman , il est difficile de comprendre comment il est arrivé que les hommes n'aient jamais , ou par hazard , ou à dessein , laissé en liberté quelque aiguille touchée par l'aiman , soit en la faisant nager sur l'eau , soit en la suspendant , & en ce cas ils eussent reconnu sans peine , qu'elle tournoit toujours du même côté. Il en fût arrivé de même , s'ils eussent suspendu un aiman à un fil ; car ils auroient vu aussi qu'il tourne toujours un de ses côtés vers un pôle , & l'autre vers l'autre.

Toutes ces inventions & plusieurs autres , sont si faciles , qu'il est impossible que le monde ait pu durer une éternité de tems sans les trouver , & elles sont si commodes , qu'il est encore plus impossible qu'étant une fois trouvées elles périssent jamais. Il est donc visible qu'étant nouvelles , comme elles sont , elles sont

des preuves sensibles de la nouveauté des hommes, puisqu'ils n'auroient jamais manqué de les trouver plutôt s'il y avoit toujours eu des hommes : & qu'ils n'auroient pu les laisser perir s'ils les avoient une fois trouvées.

Ainsi tout ce que nous voyons dans le monde nous conduit à croire qu'il n'a pas toujours été, & qu'il y a un être au-dessus du monde, qui a créé tous les autres. Et c'est en vain que les athées nous reprochent, que cet être est incompréhensible, & que nous admettons ce que nous ne saurions concevoir ; car étant infini, il n'est pas étrange qu'il surpasse la capacité de nos esprits finis & bornés. Notre raison peut atteindre jusques à comprendre qu'il y a des choses qui sont, quoiqu'elles soient incompréhensibles. Mais ce seul être incompréhensible étant admis, il nous rend en quelque sorte toute la nature ~~in~~compréhensible ; & il n'y a plus de peine à rendre raison d'une infinité de choses qui sont inexcusables sans cela. La matière est, parce que Dieu l'a créée. Le mouvement est, parce que Dieu l'a produit & le conserve. Ce corps est en ce lieu, parce que Dieu l'ayant créé en une certaine place, il est venu en celle-ci par une suite de changemens qui n'est pas infinie. Il y a des êtres pesans ; parce que Dieu les crée lorsqu'il voit des corps préparés à les recevoir. Les montagnes ne sont pas applanies, parce qu'il n'y a pas encore assez de tems que le monde dure depuis sa création pour produire cet effet.

Il y a des hommes, parcequ'ils sont nés d'un homme & d'une femme que Dieu crea il y a six mille ans. Il y a des animaux, parceque Dieu en creant le monde forma aussi de ces machines animées, & leur donna le moyen de se multiplier & de conserver leur espece par la voie de la generation. Il n'y a point d'histoires plus anciennes que quatre mille ans, parceque le monde n'ayant commencé qu'il y a six mille ans, ou environ, il n'est pas étrange que les hommes se soient appliqués d'abord aux arts utiles à la conservation de leur vie, plutôt qu'à écrire & à faire des histoires. Tout cela s'entretient & s'allie parfaitement avec ce que l'Ecriture nous enseigne de la Divinité, & de la création du monde.

Mais ceux qui voulant réduire toutes choses aux bornes étroites de leur esprit, refusent d'admettre cet être incompréhensible, parcequ'ils ne le comprennent pas, n'évitent pas pour cela l'inconvenient qu'ils nous reprochent sans raison, & ne font au - contraire que l'augmenter. Au lieu d'un être incompréhensible qu'ils rejettent, le monde & toutes les parties du monde leur deviennent incompréhensibles. Ils sont obligés d'admettre en toutes choses une succession infinie de causes dépendantes les unes des autres, sans arriver jamais à une cause première & indépendante, quoiqu'il n'y ait rien de plus incompréhensible & de plus contraire à notre raison. Pourquoi cet homme est il au monde ? C'est qu'il est né d'un tel pere,

& ce. pere d'un autre , & ainsi à l'infini. Pourquoi ce lion est-il sur la terre ? C'est qu'il est né de cet autre lion , & ainsi à l'infini. Pourquoi cette partie de matiere est-elle en ce lieu-là ? C'est qu'elle y a été poussée de cet autre lieu , & ainsi à l'infini. Il y a infinité par-tout , & par conséquent incomprehensibilité par-tout. Et leur esprit est obligé de succomber sous la moindre chose , en se voulant roidir contre celui sous lequel il est juste & glorieux de succomber.





DISCOURS

OU L'ON FAIT VOIR combien les entretiens des hommes sont dangereux.

*Verba iniquorum prevaluerunt super nos ; &
impietatribus nostris tu propitiaberis. Psal. 64.
vers. 4.*

Les paroles des méchans ont prévalu contre nous : mais vous nous accorderez le pardon de nos pechés.

PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE I.

Qu'il n'y a personne en qui les discours des hommes n'ayent produit de mauvais effets. Deux sortes de corruption, l'une naturelle ; & l'autre a ôtée : que celle-là naît particulièrement des discours des hommes.



N grand Saint considerant combien il étoit difficile que les enfans des payens resitassent à l'impression que faisoit sur eux l'autorité de leurs peres, & que dans la foiblesse de jugement naturelle a cet âge, ils s'élevassent au dessus des personnes

nes qu'ils voyoient plus sages qu'eux dans toutes les autres choses, dit que tout ce qu'ils pouvoient faire après avoir reconnu leur égarement, étoit de se plaindre avec le Prophete : *Que les discours des méchans a-*

Pf. 64. 3.

voient emporté leur jugement & leur raison. VERBA iniquorum prevaluerunt super nos : & de demander ensuite pardon a Dieu des pechés où l'exemple de leurs peres les avoit précipités. *Et impietatibus nostris tu propitia-*

beris.

Ceux à qui Dieu a fait la grace de naître Chrétiens & Catholiques, ne peuvent à la vérité s'appliquer ces paroles dans ce sens, puisque ceux à qui ils doivent la naissance, les ont mis dans la voie de la vérité. Ainsi ils ne s'en doivent servir que pour exciter en eux des sentimens de reconnoissance, en considérant à combien de personnes il n'a pas fait la même grace qu'il leur a faite, & combien ils lui sont redevables de les avoir exemtés des violences, qu'il est nécessaire que les payens & les herétiques se fassent pour vaincre en eux-mêmes les impressions de la coutume & de l'autorité, & pour renoncer à tous les préjugés dont leur esprit s'est rempli pendant qu'ils n'étoient pas encore capables de juger des choses par eux-mêmes : au lieu que la foi ne coûte presque rien à ceux qui ont eu le bonheur d'y être élevés dès leur enfance. Mais s'ils ne peuvent se les rendre propres en ce sens, ils le peuvent en un autre qui est encore plus general, & qui n'est pas moins important. Car il n'y a personne qui ne doive reconnoître que les discours des méchans ont emporté la raison.

10 *Du danger des entretiens des hommes.*
qu'ils ont corrompu son esprit, & l'ont rempli de faux principes & de fausses idées, & même que ces faussetés qui naissent des discours des hommes, y sont si fortement gravées, que personne n'en est parfaitement guéri dans ce monde.

Or pour comprendre de quelle sorte les discours des hommes corrompent notre esprit, il faut distinguer deux sortes de corruptions dans l'homme; l'une naturelle, & l'autre ajoutée. Nous naissons tous dans l'ignorance de Dieu & de nous-mêmes, des vrais biens & des vrais maux. Nous apportons de plus en naissant une volonté toute plongée dans l'amour de nous-mêmes, & incapable de rien aimer que par rapport à nous. Cette corruption se répand d'abord dans la recherche des plaisirs des sens & des honneurs, ces inclinations étant inséparables de l'amour de soi-même, parce qu'il enferme & l'amour du corps, qui desire le plaisir, & celui de l'esprit, qui se nourrit de l'honneur. Mais ces inclinations générales sont capables d'être beaucoup augmentées & diversifiées, tant par les objets extérieurs, que par les impressions & les opinions de l'esprit.



CHAPITRE II.

De quelle sorte les fausses idées, à l'égard des biens & des maux, se forment dans notre esprit, & se communiquent par le langage.

IL n'y a rien où cette corruption ajoutée paroisse plus clairement qu'en ce qui regarde l'honneur. Ce que l'on appelle honneur en general n'a presque point d'objet certain. Les hommes se placent où ils veulent selon leur fantaisie, & il y a peu de choses honorables qui ne puissent devenir honteuses par un autre tour d'imagination. De sorte que quoiqu'il ne dépende pas de l'opinion de nous faire aimer l'honneur, & que cette inclination soit naturelle, il dépend néanmoins de l'opinion de l'attacher à une chose plutôt qu'à une autre.

Il y a quelque chose de plus fixe dans l'inclination que nous avons pour le plaisir : car tous les hommes aiment naturellement les plaisirs sensibles, & certains objets de ces plaisirs. Néanmoins l'imagination & les opinions ajoutées de laissent pas d'avoir une extrême force pour agrandir ou pour diminuer l'idée que nous en avons. Elle seroit beaucoup moindre si elle n'étoit formée que sur notre corruption naturelle ; nous y en joignons une autre qui naît de notre imagination, en nous les représentant infiniment plus grans qu'ils ne sont ; & c'est souvent ce surcroît qui naît de l'opinion qui nous emporte, & qui cause la violence de nos passions.

Cet effet arrive , parce que nous ne con-
noissons pas seulement les objets de nos pas-
sions , mais que nous concevons aussi les
mouvemens qu'ils excitent dans les autres ;
& l'idée qu'ils en ont se communiquant à
nous , nous nous accoutumons à regarder
ces objets , non par notre propre impres-
sion , mais par cette impression commune ,
& nous ressentons ensuite des mouvemens
que nous n'aurions point eus , si l'objet seul
avoit agi sur nous. Combien croit-on que la
manière dont on parle dans le monde , de
la beauté , de la grandeur , de la gloire , de
l'infamie , des affronts , servent à augmenter
ce qu'il y a de naturel dans les passions que
ces choses excitent en nous ? Cela va si
loin , que l'on peut dire , que cette corruption
ajoutée est infiniment plus grande que la
naturelle.

Outre les objets qui sont naturellement
liés avec la concupiscence , & qu'elle re-
garde directement , les hommes s'étant
appliqués à une infinité d'autres , soit com-
me à des moyens de se procurer ceux-là ,
soit pour satisfaire aux nécessités de la vie ,
pour en éviter les maux & les incommodi-
tés , pour exercer leur esprit & leur curiosité ;
& enfin ayant trouvé plusieurs vérités , ou
par la lumière de la raison , qui n'est pas en-
tièrement éteinte , ou par les instructions
qu'il a plu à Dieu de leur donner de soi-mê-
me & des choses divines , dont toutes les
nations ont tiré quelques idées véritables ,
ils se sont formé sur tout cela plusieurs autres
idées de Dieu , des creatures , des biens , des
maux , des vertus , des vices , des choses
temporelles & éternelles.

Mais ce qui leur est arrivé en se formant ces idées ; est que les choses spirituelles étant fort éloignées de leur ame toute plongée dans les sens , & ne faisant pas une impression vive & sensible sur leur esprit , & étant d'ailleurs peu connues & peu aimées du commun du monde , elles n'ont ordinairement formé que des idées sombres , & obscures , ils ne les apperçoivent presque que par la pointe de l'esprit , dans un éloignement infini. De plus ils les voient seules , destituées de tout appui , c'est-à-dire , qu'ils ne voient point dans les autres hommes , à l'égard de ces objets , ces passions & ces desirs , qui servent à étendre leurs idées , & à leur faire concevoir les choses comme grandes & désirables.

Il n'en est pas de même des choses temporelles. La concupiscence les approche d'eux , & les leur fait vivement sentir : & la vivacité de ce sentiment , jointe à l'ardeur qu'ils apperçoivent dans les autres pour ces mêmes choses , augmente infiniment l'idée qu'ils en ont. Ils n'en jugent plus par leur prix véritable , mais par ce prix qu'elles ont dans l'opinion des hommes. Ainsi en s'excitant les uns les autres à l'envi à les aimer & à les concevoir comme grandes & estimables , elles remplissent premièrement tout leur esprit , & ensuite tout leur cœur.

L'idée qu'ils ont de Dieu , des choses éternelles , du paradis , de l'enfer , des vertus comme vertus , des vices comme vices , sont du premier genre : ce sont des idées spirituelles & délicates , peu sensibles , peu

lumineuses , peu touchantes , peu distinctes. Tous ces grans objets sont réduits par la foiblesse & l'obscurcissement de l'esprit des hommes, à une petitesse imperceptible, & à peine occupent-ils la moindre partie d'un cœur & d'un esprit qui est souvent tout rempli d'une bagatelle. Ils ne conçoivent ni la grandeur de Dieu, ni les joies ineffables du paradis, ni les supplices effroyables des damnés, ni la beauté des vertus, ni la difformité des vices. Ils n'en connoissent presque que les noms, & je ne sais quoi d'obscur, qui répond à ces noms, qui n'a point de soi même de force pour faire impression sur leur esprit ou sur leur cœur.

Celles qu'ils ont de la noblesse, des richesses, de la grandeur, de la réputation, de la valeur, des qualités de l'esprit & du corps, qui sont estimées dans le monde, comme de l'adresse dans les négociations, de l'agrément dans la conversation, de l'éloquence dans les discours, & généralement de tout ce que le monde estime, sont au second genre. Non seulement ils comprennent & ils sentent tout ce que ces choses ont de réalité; mais ils leur attribuent une grandeur qu'elles n'ont pas, qui est formée sur leurs passions & sur les fausses idées qu'ils connoissent dans les autres.

Car, comme j'ai déjà dit, il suffit de voir qu'une chose est aimée & désirée de plusieurs personnes, pour croire qu'elle mérite de l'être, puisqu'en la possédant on se regarde comme environné de tous les jugemens avantageux de cette foule de gens

qui nous jugent heureux de la posséder.

C'est par ces mêmes raisons qu'ils conçoivent les objets contraires à ceux que je viens de marquer, comme des maux infiniment plus grans qu'ils ne sont, & qu'ils s'en forment des idées qui les leur font paroître effroyables, parce qu'ils connoissent le mépris que le monde en fait, les railleries qu'ils attirent, l'état de rabaissement où ils mettent les personnes dans l'opinion de la plupart du monde. Et comme c'est cet état de rabaissement que l'orgueil humain ne sauroit souffrir, il porte à regarder comme de très-grans maux tout ce qui nous y peut réduire.

Cette corruption de notre esprit consiste donc proprement dans la fausseté de nos idées : mais la voie ordinaire par laquelle nous recevons ces fausses idées est le langage, n'étant pas moins vrai des opinions que nous avons de la plupart des choses du monde, de leur petitesse ou de leur grandeur, que des vérités de la foi, qu'elles se communiquent par l'ouïe. *Fides ex auditu.* Car ces idées se sont formées en nous, pour la plupart, lorsque nous étions encore incapables de juger des choses par nous-mêmes, & que nous recevions seulement les impressions que l'on nous communiquoit par les paroles. Dans cet état nous avons oui représenter certaines choses comme des biens, & d'autres comme des maux. Ceux qui nous en ont parlé nous ont imprimé l'idée de leurs mouvemens, & nous nous sommes accoutumés à les regarder de la même sorte, & à y joindre

Rom. 10.

7.

44 *Danger des entretiens des hommes.*
les mêmes mouvemens & les mêmes passions.

CHAPITRE III.

Que le langage commun est proprement le langage de la concupiscence.

LA corruption qui naît du langage est d'autant plus grande, que les méchans étant infiniment en plus grand nombre que les bons, & ceux qui sont bons ne l'ayant pas toujours été, & ne l'étant pas même parfaitement, parce qu'ils ont en eux les restes de leur corruption naturelle, il arrive par-là que le langage commun est proprement le langage de la concupiscence, & que c'est la concupiscence qui y domine & qui le règle. Les idées de grandeur ou de petitesse, de mépris, ou d'estime, y sont toujours jointes aux objets, selon que la concupiscence se les représente; de sorte qu'il n'est pas étrange que nous faisant concevoir les choses comme la concupiscence les conçoit, il excite & nourrisse en nous les mouvemens qui naissent de ces fausses idées que la concupiscence s'en forme.

Il n'y a donc personne qui n'ait sujet de gémir de ces plaies que les paroles des hommes ont faites dans son esprit, & qui ne puisse dire véritablement à Dieu, *que les discours des méchans ont prévalu sur lui.* Ils ont prévalu sur nous dans notre jeunesse lorsque nous n'étions pas capables de leur résister.

& ils prévalent continuellement sur nous par l'intelligence qu'ils trouvent dans notre esprit, en nous faisant concevoir les choses autres qu'elles ne sont, ou plus grandes ou plus petites qu'elles ne sont.

Car il ne faut pas s'imaginer que le desir d'être à Dieu & la conversion même effective reforme entièrement cette corruption d'esprit, & nous fasse estimer chaque chose son juste prix. Il est vrai qu'en se donnant à Dieu on le préfère à toutes les créatures; mais cette préférence est encore bien petite, & ne répond nullement à cette disproportion infinie qu'il y a de Dieu aux créatures, des choses éternelles aux temporelles. Dieu ne l'emporte souvent que de bien peu sur les objets de concupiscence. Nous ne laissons pas d'estimer encore les avantages du monde infiniment plus qu'ils ne méritent d'être estimés. Nous sommes encore près de l'équilibre, & en chargeant un peu la balance, c'est-à-dire, en augmentant un peu l'impression des choses du monde sur notre esprit, elles reprendroient facilement leur empire & l'emporteroient sur Dieu.

Or rien n'est plus capable de produire ce funeste effet, que les discours des hommes du monde, parce qu'ils renouvellent continuellement les fausses idées que nous avons des choses de la terre; qu'ils nous représentent toujours celles de Dieu dans cet obscurcissement, & cette petitesse qui les fait mépriser à tant de personnes; & qu'ils ensanglantent & renouvellent ainsi continuellement nos plaies. C'est pourquoi il n'y

46 *Danger des entretiens des hommes.*

Ecdi. 13.
16.

a gueres d'avis plus important que celui
que nous donne le Sage par ces paroles :
Veillez sur vous-même , & prenez bien garde
à ce que vous entendez dire , car il y va de
votre perte : *CAVE tibi , & attende diligen-*
ter auditui tuo , quoniam cum subversione tua
ambulas. Nos chutes viennent ordinaire-
ment de nos faux jugemens , nos faux ju-
gemens de nos fausses impressions ; & ces
fausses impressions , du commerce que nous
avons les uns avec les autres par le langage.
C'est la chaîne malheureuse qui nous précipite dans l'enfer.

CHAPITRE IV.

Combien il se glisse de mauvaises choses dans les entretiens.

IL est difficile de se représenter combien
il se glisse de mauvaises choses , je ne dis
pas dans les conversations des personnes
dérégées , mais même dans les entretiens
ordinaires que l'on a avec le commun des
gens du monde. Je ne parle pas des défauts
grossiers dont ceux qui veillent un
peu sur eux-mêmes s'apperçoivent assez ,
comme des médifances secrètes , des raille-
ries malignes , des paroles libres , des ma-
ximes visiblement fausses. Je parle d'une
infinité d'autres choses auxquelles on ne
prend pas garde. Une personne , ne sauroit
être un peu attentive aux discours ordi-
naires des hommes qu'elle n'y apperçoive
quantité de sentimens humains contraires

à la vérité. On justifie la colere, la vengeance, l'ambition, l'avarice, le luxe. On parle avec estime de quantité d'actions que Dieu condanne. Tous les vices mediocres sont presque approuvés. On ne les condanne que dans leur excès.

Quand on éviteroit même ces sortes de défauts, il y en a d'autres qui paroissent presque inevitables. Il n'est pas à propos de parler souvent des choses de Dieu : il faut donc s'entretenir de celles du monde : or cet entretien n'est jamais sans danger. On ne sauroit en parler, ni en entendre parler sans y penser, & l'on n'y sauroit penser sans renouveler dans son esprit les idées que l'on en avoit, & que les autres en ont ; & sans les rendre plus presentes, & par conséquent plus capables de faire impression sur notre esprit.

De plus, l'entretien ordinaire des hommes est accompagné de ces deux choses, de l'oubli de Dieu, & de l'application aux choses du monde, & ces deux choses sont la source de toutes les tentations. Adam ne s'est perdu dans son innocence qu'en oubliant Dieu, & en s'attachant dans cet oubli à la contemplation de la beauté des creatures & de soi-même. Combien l'homme pecheur est-il plus capable de se corrompre par la même voie ? Que fait-on autre chose dans ces entretiens, que d'admirer les qualités humaines, les choses éclatantes, utiles, commodés selon le monde ? Il ne faut pas d'autre péché pour se perdre, que d'aimer tellement ces choses, que l'on les préfere à Dieu. Or qu'est-ce qui y peut

48 *Danger des entretiens des hommes.*
plus disposer, que d'en parler, d'en entendre
parler avec estime, & de s'en remplir sans
cesse en oubliant Dieu ?

Il est même impossible que la plupart de
ces discours humains dans lesquels on met
la Religion à part, ne soient remplis de
faussetés. Car la Religion est si étroitement
liée à toutes les choses du monde par le rap-
port qu'elles ont à la fin dernière, qui est
Dieu, que l'on ne sauroit juger d'aucune que
par ce rapport. C'est par-là qu'elles sont
avantageuses, ou désavantageuses, inno-
centes ou dangereuses, estimables, ou mé-
prisables, bonnes ou mauvaises. Le prix
qu'elles ont en elles-mêmes n'est rien. Elles
l'empruntent toutes du rapport qu'elles ont
au souverain bien. Ainsi en les détachant,
comme l'on fait dans les conversations or-
dinaires du monde, de la vûe de Dieu &
de l'autre vie, il est impossible que l'on n'en
parle fausement, & que les discours qu'on
en fait ne soient des sujets d'illusion à tous
ceux qui les écoutent.



CHAPITRE V.

Que l'on se trompe soi-même, si l'on pense éviter le danger du langage de la concupiscence, en disant qu'on parle des choses humainement.

IL y a des personnes qui croient éviter ce danger en faisant entendre que les choses dont elles parlent, se peuvent regarder comme par deux faces différentes, selon le monde & selon Dieu, & en marquant qu'elles n'en parlent que selon le monde & selon les sentimens humains. Et c'est ce qu'elles expriment ordinairement par ces termes : *humainement parlant*. Humainement parlant, disent-elles, c'est un état fort heureux que celui des personnes de grande qualité. Il a raison, humainement parlant, d'être fort offensé de ce procédé. Humainement parlant, on ne sauroit trouver à redire à son ressentiment. Humainement parlant, c'est un grand désagrément que cela. Elles croient assez marquer par-là, qu'on devoit juger autrement de ces choses, si on les regardoit par une autre vue. Mais il y a grand sujet de craindre qu'il n'y ait une illusion secrète dans ces sortes de discours, & qu'ils ne naissent d'une adresse d'amour-propre, qui ne pouvant étouffer entièrement la lumière de la vérité & de la Religion, qui condamne ces sentimens que nous appellons humains, est bien-aïse de s'y appliquer sans scrupule par ce détour.

Danger des entretiens des hommes.

Pour découvrir cette secrète tromperie, il faut considérer que ces sentimens qu'on appelle humains, & dont on parle dans ces rencontres, sont des sentimens de concupiscence contraires à la loi de Dieu & à la justice éternelle. Tout ressentiment humain d'une offense est injuste, parce qu'il naît de l'amour-propre ; & qu'il est injuste que nous nous aimions de cette sorte d'amour qui demeure en nous-mêmes, & ne se rapporte point à Dieu. Il est injuste aussi que nous ne couvrions pas une offense legere par tant de raisons divines que nous avons d'aimer le prochain. Il est injuste que nous soyons affligés du mal qu'il nous a fait, & que nous ne soyons pas affligés du mal qu'il s'est fait à lui-même. La plupart des jugemens par lesquels nous regardons certaines qualités humaines comme avantageuses, sont de même faux & déraisonnables. Il est faux absolument que la grandeur soit un avantage. Elle sert à procurer certains petits contentemens humains, & pour l'ordinaire elle nuit infiniment pour le salut. Or ce qui ne sert que pour les fins petites & basses, & qui nuit pour des fins très-importantes, est absolument parlant désavantageux. Cependant ce que l'on fait par ce détour, par lequel on prétend parler de ces choses humainement, est que l'on se cache ce que ces jugemens ont de faux & d'injuste, pour n'y voir que ce qu'ils ont de conforme à notre cupidité.

En effet, quand nous nous servons de ces termes, *humainement parlant*, nous ne voulons pas dire faussement parlant, injustement parlant, déraisonnablement parlant.

Nous ne sommes nullement frappés de ces idées. Nous considérons simplement que les choses dont nous parlons sont très-conformes au naturel des hommes, & nous ne mêlons dans cette vûe aucune improbation, ni aucun defaveu de la fausseté qu'elles renferment. Nous y joignons plutôt une secrète approbation, par laquelle nous couvrons ce qu'elles peuvent avoir de mauvais & de faux, sous ce terme d'humain, qui l'adoucit & le cache.

Il semble, à nous entendre parler, qu'il y ait comme trois classes de sentimens, les uns justes, les autres injustes, & les autres humains, & trois classes de jugemens, les uns vrais, les autres faux, & les autres humains. Cependant il n'en est pas ainsi. Tout jugement est vrai ou faux : tout sentiment est juste ou injuste, & il faut nécessairement que ceux que nous appellons jugemens & sentimens humains, se réduisent à l'une ou à l'autre de ces classes. Et pour être humains, c'est-à-dire, conformes à la cupidité des hommes, ils n'en sont ni moins condamnés, ni punis moins severement de Dieu.

Il est permis de parler humainement des choses lorsqu'on en parle comme S. Paul : *Nonne carnales estis, & secundum hominem ambulatis?* I. Cor. 3. v. 3. Il dit que les Corinthiens agissent humainement, & qu'ils se conduisoient selon l'homme ; mais ce n'est pas pour excuser cette conduite, c'est plutôt pour la condamner, pour en faire un sujet de reproches, pour en faire voir la source. Ce n'est pas là l'usage que nous faisons de ces termes, nous les employons pour cou-

vir , pour diminuer , pour excuser les vices , & pour appliquer notre esprit & celui des autres à une fausse apparence qui nous les fait paroître conformes à la raison , telle qu'elle est dans le commun du monde ; c'est-à-dire , à la raison corrompue.

Mais s'il y a une illusion secrète dans l'usage de ces termes , quand on s'en sert pour excuser , ou envers soi , ou envers les autres , des actions qui sont mauvaises devant Dieu , en appliquant l'esprit à considérer qu'elles sont conformes aux maximes reçues parmi les hommes , ou à la fin que celui qui les fait se propose , ce qui les fait regarder comme raisonnables ; il est permis au contraire de s'en servir pour faire condamner davantage certaines actions , en faisant remarquer qu'elles ne sont pas même conformes aux loix du monde , ni aux intérêts de celui qui les fait. Car comme cette circonstance marque un excès d'aveuglement & de passion qui rend l'action plus mauvaise devant Dieu , il est juste de la faire considérer aux hommes , de sorte qu'il se trouve que l'usage de ce terme est plus legitiime pour condamner le mal que pour l'excuser.



CHAPITRE VI.

Autres adresses pour diminuer l'horreur des vices. Utilité du silence. Que chacun est obligé de détruire en soi les illusions qui naissent du langage des hommes, & que le moyen le plus propre pour cela est de considérer sur chaque chose ce que Dieu en juge.

C'E n'est pas seulement dans cette occasion, mais dans une infinité d'autres, que nous nous servons de cette adresse de diminuer les vices en ne les considérant que par certaines faces qui ne nous représentent pas ce qu'ils ont d'horrible, & qui ne donnent lieu d'y voir que ce qu'ils ont d'attirant & d'agréable.

Quelle idée donne le mot de galanterie ? l'idée de quelque chose d'agréable & à l'esprit & aux sens ; & cependant on couvre sous ce mot les plus grandes infamies. Comment parle-t-on d'un homme qui s'est vengé, qui a tué en duel un ennemi, qui a repoussé un affront d'une manière haute & fière ? Comment parle-t-on d'un homme qui s'élève dans l'Eglise par une ambition déréglée ? On trouvera que tous les termes, dont on se sert, ne nous font rien concevoir dans tout cela que de fort pardonna-ble, & qu'il faut par conséquent que nos vûes soient bien éloignées de celles de Dieu, puisqu'il condamne les hommes à l'enfer pour des actions où l'on ne conçoit presque rien de criminel.

Les hommes en sont venus jusques à un tel point de corruption , qu'il n'est point honteux parmi eux de n'être pas homme de bien. Un homme dit , sans crainte de se deshonorer , qu'il ne vaut rien. Il le dit pour le faire croire. On le croit : & ce qui est étonnant , on ne l'en estime pas moins ; on n'en a pas même pitié. C'est que l'on attache uniquement son esprit à une certaine honnêteté apparente qu'il y a dans cet aveu de bonne foi de son dérèglement , & que l'on ne passe pas plus avant. C'est toute l'impression, que nous font ces sortes de discours. Nous aimons ceux qui les font à cause de leur bonne foi ; & nous ne les plaignons pas à cause de leur misère & du peu de sentiment qu'ils en ont , parce que ces discours nous font sentir l'une & nous cachent l'autre.

C'est pourquoi il n'y a pas d'homme de bien qui n'ait sujet de faire continuellement à Dieu cette prière : *Domine , libera animam meam à labijs iniquis & à lingua dolosa.* SEIGNEUR , délivrez-moi de la langue injuste & de la langue trompeuse. Les discours des hommes sont pleins d'illusion & de tromperie. On y loue ce qu'il y faut mépriser , & on y méprise ce qu'il faut louer. On y porte à désirer ce qu'il faut fuir , & à craindre ce qui n'est point à craindre. On y représente comme heureux ceux que l'on doit regarder comme misérables , & comme misérables ceux que l'on doit considérer comme les plus heureux des hommes. Et ce qui est étrange est que les discours des gens de bien ne sont pas exemts de cette séduc-

tion, parcequ'ils empruntent du monde son langage en plusieurs occasions, & qu'ils sont même souvent obligés de l'emprunter; car on ne les entendroit pas, si leur langage étoit si différent de celui des autres. Ils appellent quelquefois biens ce que le monde appelle biens, & maux ce que l'on y nomme des maux. Ils sont obligés de parler avec estime de plusieurs choses que le monde estime trop; & leurs discours étant pris par les autres dans le sens auquel on les prend dans le monde, & ceux qui les entendent y appliquant leurs propres idées, y contribuent contre leur intention, à augmenter ces fausses impressions, qui sont la source de tous les vices. Desorte que quand on demande à Dieu d'être délivré, *ab homine qui perversa loquitur*, De l'homme qui tient des discours corrompus, on ne doit pas seulement y comprendre les méchans, mais on doit enfermer dans cette priere tout ce qui participe à cette infection générale, qui est répandue dans le langage des hommes.

Prov. 24
12.

C'est ce qui rend le silence si utile, & qui l'a fait tant recommander par les Saints, parcequ'empêchant que ces fausses idées qui ont été imprimées dans nos esprits par les discours des hommes, ne soient renouvelées par ces mêmes discours, il les rend moins vives & plus faciles à effacer. Mais parcequ'il n'est pas possible que ceux qui sont engagés dans la vie du monde se séparent des entretiens & de la conversation du monde, & que ce commerce fait même la plus grande occupation de leur vie, il faut qu'ils cherchent d'autres remèdes & d'autres pro-

Danger des entretiens des hommes.
servatifs pour résister à cette corruption; Car s'il est nécessaire qu'ils vivent dans le monde pour satisfaire à leur engagement, il est encore plus nécessaire qu'ils ne s'y corrompent pas. Il n'y a nulle nécessité, nul engagement, qui nous oblige de remplir notre esprit de faussetés, & de vivre ainsi dans une continuelle illusion. Et personne ne doit être si malheureux, que de croire que le mensonge & l'erreur soient le partage de sa condition & de son état.

Or comme l'erreur ne peut être détruite que par la lumière de la vérité, il est bien clair que l'unique moyen de dissiper ces tenebres que les discours des hommes répandent continuellement dans notre esprit, est de se remplir aussi continuellement des principes de vérité qui y sont contraires. Et c'est pourquoi saint Chrysostome disoit à son peuple, *qu'il ne cesseroit jamais de lui dire, qu'il jugeât des choses par ce qu'elles ont de réel & de véritable, & qu'il ne se laissât pas emporter aux fausses opinions : qu'il apprît ce que c'est que d'être esclave, d'être pauvre, d'être noble, d'être heureux, ce que c'est qu'une passion.* Voilà, selon ce Pere, la véritable science des hommes, qui ne consiste pas dans une connoissance stérile de choses qu'il est aussi bon d'ignorer que de savoir, mais dans celle des vérités qui sont les principes de nos desirs & de nos actions; & par conséquent de notre bonheur ou de notre malheur éternel.

Mais parcequ'en voulant juger des choses dans la vérité, les images des impressions que les hommes en ont, & des juge-

mens qu'ils en forment, nous troublent & nous obscurcissent l'esprit; il faut tâcher d'oublier & les hommes & nous-mêmes, & de considérer seulement sur chaque chose ce que Dieu en juge. Car la perfection de l'homme consistant à aimer les choses comme Dieu les aime, la voie de tendre à cette perfection est de tâcher de les voir comme il les voit, n'y ayant que cette vûe véritable qui puisse régler notre amour. Cette seule reflexion suffiroit souvent pour faire disparaître à nos yeux toute la grandeur imaginaire que nous donnons aux choses humaines & temporelles: & pour nous faire voir ce que notre amour propre est bien-aise de n'y pas voir, afin de s'en occuper plus tranquillement.

Pour entrer donc dans cet esprit, il faut être vivement persuadé qu'il n'y a que le jugement que Dieu forme des choses qui soit véritable; que ce sera sur ce jugement de Dieu que nous serons tous jugés; qu'il est la règle unique de nos actions, & qu'étant la vérité même, tout ce qui s'en éloigne est faux & trompeur. Je dis qu'il en faut être vivement persuadé, afin que nous nous accoutumions de rapporter à cette règle les jugemens & les discours que nous appelons *humains*, & que nous soyons convaincus, que quelque raisonnable qu'ils nous paroissent, ils sont tels en effet que Dieu, c'est-à-dire, la vérité, les juge, & que les Anges & les Saints les voyent.

C'est en cette manière que nous pratiquerons l'avis que nous donne saint Paul, lorsqu'il nous commande de *marcher bon-*

§ Danger des entretiens des hommes , &c.

nêtement comme dans le jour. Car ce jour n'est pas celui du soleil, c'est la lumière de Dieu, & la vûe de son jugement. Et il veut dire que comme la vûe des hommes nous porte à regler nos actions selon leur jugement, dans la crainte de leur déplaire, ce qui fait l'honnêteté extérieure & civile : de même la vûe de Dieu, que la lumière de la grace nous découvre, nous oblige de consulter ce qu'il juge des choses pour y conformer nos actions ; ce qui fait la véritable honnêteté, c'est-à-dire, la véritable vertu ; & c'est aussi ce qui est marqué encore plus clairement dans ce lieu du Sage, où parlant de la vie des justes, il dit qu'ils sanctifieront leurs ames dans la vûe de Dieu & en la pre-

Eccle. 2. 26. Et in conspectu illius sanctificabunt ani-
mas suas.





SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Nos paroles n'ont pas tout-à-fait la même règle que nos jugemens , non plus que nos actions & nos sentimens. Qu'il ne s'agit ici que de former les jugemens intérieurs.

CE seroit une chose infinie, que de vouloir représenter ce que Dieu & les Saints jugent de toutes les choses du monde, puisque cette seule ouverture comprend tout ce qu'on en peut dire de véritable. Il est néanmoins utile d'en faire un léger essai à l'égard des principaux objets des passions des hommes, pour donner l'idée de la manière dont on le doit faire à l'égard des autres.

Mais pour n'abuser pas de cet essai même, il faut remarquer que l'on n'a pas dessein ici de considérer de quelle manière il faut parler des choses du monde, mais seulement de quelle sorte il en faut juger; ce qui est bien différent. Car quoique nos paroles & nos jugemens se doivent régler par la vérité: ce qui suffit néanmoins pour justifier nos jugemens, ne suffit pas toujours

pour justifier nos paroles. On a besoin dans les jugemens de les rendre conformes à cette vérité particulière qu'ils regardent. Mais il faut de plus que les paroles soient conformes à une autre vérité qui prescrit la proportion qu'elles doivent avoir avec les personnes à qui on parle. C'est pourquoy ce seroit mal prendre ce que nous dirons dans la suite, que de conclure que l'on peut user en toutes rencontres d'un langage conforme aux idées que nous donnerons de diverses choses. Elles ne sont destinées que pour regler le langage interieur dont on se parle à soi-même, & non ce langage exterior dont on parle aux autres. Car les impressions que le monde a de ces choses, sont trop différentes de celles que la vérité nous oblige d'en avoir, pour pouvoir esperer de les changer tout-d'un-coup, & de faire recevoir un langage si contraire à celui dont il est en possession.

Nos actions mêmes n'ont pas tout-à-fait la même regle que nos sentimens : car il y a des personnes à qui on doit plus de respect exterior, quoique l'on leur doive moins d'approbation & d'estime, parceque la civilité extérieure se regle sur les rangs que le monde a établis, au lieu que l'estime intérieure ne doit se regler que sur la raison. Mais comme elle n'est qu'intérieure, elle ne donne sujet à personne de se plaindre ni de s'offenser. Ainsi ceux de l'état desquels la vérité ne permettra pas de porter un jugement si favorable, n'ont aucun sujet de se blesser de ces maximes, puisqu'il ne s'agit que des sentimens intérieurs dont

dont ils n'ont que faire, & dans lesquels il ne leur serviroit de rien que l'on se roumpât pour les honorer.

CHAPITRE II.

Comment on doit regarder toutes les choses temporelles, leur extrême petitesse. Que tout nous en avertit. Le passé trop grand & trop petit à nos yeux.

UN de nos plus grans maux est d'estimer trop les choses temporelles; & la raison en est, que nous ne nous regardons presque jamais que par une petite partie de notre durée, qui est notre vie. Nous nous renfermons dans le temps, & nous nous faisons partie du tourbillon qui l'emporte sans étendre notre vûe plus loin. C'est la source de cette fausse grandeur que nous attribuons aux choses du monde. Et l'unique moyen de nous en détromper, est de changer de vûe, & de nous regarder nous-mêmes tels que nous sommes dans la verité & devant Dieu. Or en nous considérant de cette sorte, nous reconnoissons d'abord que nous sommes des êtres immortels, dont la durée s'étendra dans toute l'éternité qui nous suit, & qui sont destinés à un bonheur ou à un malheur éternel. Que si nous cherchons alors notre vie dans cet espace infini, elle ne nous paroîtra que comme un atome imperceptible.

CHOSSES
TEMPO-
RELLES.

Car non-seulement les hommes ne sont

Tome II.

CHAP.
II.Sap. II.
23.
Eccli. 18.
8.

rien à l'égard de Dieu, & ne paroissent tous ensemble devant lui, que comme une goutte d'eau comparée à un ocean infini, selon l'expression d'un Prophete; mais tous les avantages du monde joints ensemble, ne sont rien à l'égard du moindre des hommes, parcequ'ils n'occupent qu'un atome dans la durée; & qu'ainsi en la regardant toute entiere, ils ne la rendent ni plus estimable, ni plus heureuse. L'éternité rompt toute mesure, & aneantit toute comparaison. Qu'est-ce donc qu'un royaume possédé durant trente ans, quand il seroit de toute la terre? Qu'est-ce qu'une petite principauté dans ce royaume? Qu'est-ce que les autres rangs & les autres qualités au-dessous de celle des Princes? & à quelle effroyable petitesse cette vie les réduit-elle? Cependant c'est-là le sujet de la vanité de tous les hommes.

Il est étrange comment les hommes ont tant de peine à se persuader du neant du monde, puisqu'une toutes choses les en avertissent. Car qu'est-ce autre chose que l'histoire de tous les peuples & de tous les hommes, qu'une instruction continuelle que les choses temporelles ne sont rien? puisqu'une nous décrivant ce qu'elles ont été, elle nous fait voir en même-tems qu'elles ne sont plus; que toutes ces grandeurs & toutes ces pompes, qui ont étonné les hommes de tems en tems, tous ces Princes, tous ces Conquerans, toutes ces magnificences, tous ces grans desseins sont rentrés dans le neant à notre égard; que ce sont des vapeurs qui se sont dissipées, & des tançons qui se sont évanouis.

Que découvrons-nous aussi dans le monde que des preuves de cette même vérité ? Car ne voyons-nous pas à toute heure disparaître ceux qui ont paru avec le plus d'éclat, & qui ont fait plus de bruit durant leur vie, sans qu'il reste d'eux qu'une mémoire assez languissante ? Ne voyons-nous pas que toutes choses entrent continuellement dans l'abysme du passé ; que notre vie nous échappe ; que ce qui en est écoulé n'est plus rien à nos yeux mêmes ; & que le tems emporte tous les maux, tous les plaisirs, toutes les inquietudes que nous avons ressenties, sans qu'il en reste d'autres traces que celles qui restent d'un songe ? C'est pourquoi aussi le Sage veut que nous regardions toutes les choses temporelles comme les fantômes qui nous occupent dans les songes : *Audiens autem illa quasi in somnis vide & vigilabis.* Eccli. 13. 17.

Mais ce qu'il y a de plus terrible en cela, est que d'une part nous ne voulons pas concevoir le néant du monde, & que de l'autre nous le concevons trop. Nous regardons presque tous le passé comme s'il n'étoit rien ; les morts sont réduits dans le néant à nos yeux. Nous regardons ceux dont on rapporte les actions dans les histoires, comme des gens qui ont été & qui ne sont plus ; & nous ne songeons pas qu'ils sont encore plus vivans qu'ils n'ont jamais été, parce que leur esprit agit infiniment davantage ; & que la vie présente n'ayant que des actions foibles & languissantes, est plutôt une mort qu'une vie à l'égard de l'autre. C'est encore par-là que nous conservons l'estime

CHAP.
II.

Danger des envieux des hommes.
des grandeurs du monde, parceque nous les regardons comme aussi durables que nous-mêmes, & que nous ne concevons pas que nous subsistons, & qu'elles perissent; & qu'ainsi ceux qui les ont possédées ne laissent pas d'être, quoiqu'ils soient privés pour toute l'éternité de ces choses qui ont fait le sujet de leur orgueil.

CHAPITRE III.

Gloire humaine, gloire des Saints & des méchans.

GLOIRE
HUMAIN-
NE

QU'est-ce que cette gloire humaine qui fait tant d'impression sur nos esprits, & qu'est-ce qu'elle a de réel & de solide devant Dieu? Elle consiste toute dans la vûe de quelque jugement avantageux que d'autres portent de nous; & ces personnes sont d'ordinaire des gens qui nous connoissent peu, qui nous aiment peu, & dont le jugement n'est ni fort solide, ni fort estimable par notre aveu même: de sorte que souvent nous les méprisons en toute autre chose. Ces jugemens nous sont d'ailleurs entièrement inutiles. Ils n'ajoutent rien ni à notre âme, ni à notre corps; ils ne diminuent aucun de nos maux; ils ne servent qu'à nous tromper, en nous portant à juger de nous, non sur la vérité, mais sur l'opinion d'autrui; & après nous avoir amusés durant la vie, ils disparaissent tout-d'un-coup à l'heure de notre mort; parce-

que nous perdons alors le sentiment de toutes ces choses. Voilà ce que c'est que cette fumée, & cette vapeur qui nous enfle & qui nous remplit.

CHAP.
III.

Quelle différence de cette gloire humaine, & de celle dont les Saints jouiront dans toute l'éternité, aussi estimable & aussi solide, que celle des hommes est vaine & méprisable, parcequ'elle a des qualités toutes contraires ! Le bonheur des élus sera accompagné d'un esprit de société & d'union; ils se connoîtront tous, ils s'aimeront tous, ils glorifieront tous Dieu pour les graces qu'il aura faites à chacun d'eux. Ainsi les bonnes actions de chaque élu seront connues de tous les élus, & elles seront pour tous en particulier des sujets de joie, de louange, & d'actions de graces pour jamais. Ils jetteront tous leurs couronnes aux pieds de l'Agneau, & non-seulement les leurs, mais celles de tous les autres, parcequ'ils ne glorifieront pas seulement Dieu dans eux-mêmes, mais qu'ils le glorifieront dans tous les Saints, en lui chantant dans toute l'éternité, *Mirabilis Deus in Sanctis suis* : DIEU est admirable dans ses Saints.

GLOIRE
DES
SAINTS.

ps. 67.
36.

O gloire vraiment solide des élus de Dieu ? Gloire qui n'a pas un éclat passager; gloire stable & éternelle ! Gloire qui n'est pas renfermée dans un petit nombre de personnes ignorantes & envieuses; mais qui aura autant de témoins qu'il y aura de citoyens dans la celeste Jerusalem ! Gloire qui ne consiste pas dans l'approbation inutile & ténéraire de gens qui ne nous connoissent pas, & qui ne se connoissent pas

des Longues des entetions des hommes.

CHAP.
III.

eux-mêmes. Mais on loue une fois
un bonhomme extraordinaire d'ames saintes
qui vivent à Dieu et nos autres dans la
lumière de la terre.

PL. 2. 4.
GLOIRE
DES ME-
CHANS.

Nous ne savons pas si il y en a d'un
côté ou de l'autre. Ils souffrent
peu de leur mort avant leur vie, & elle
peut pour eux se prolonger de leur mort. Si
elle dure encore quelque temps dans la
memoire des hommes, ce n'est pas pour
eux: ils l'ont plus le part: & enfin elle
sera entièrement oubliée au jour du juge-
ment. Car le sursis des mechans sera ac-
compagné d'un esprit de division, parce-
que la gloire de leur vie les appropria-
ra tellement à eux-mêmes, qu'ils n'auront
garde de s'appliquer avec estime en cet état
à la gloire que les autres auront eue du-
rant leur vie. De sorte qu'il n'y a rien de
plus vrai à la lettre que ce que dit l'Escrip-
ture, *Memoriam superborum peritit Dominus; &*
reliquit memoriam humilium, secundum Deum.
Dieu a
abolis la memoire des superbes, & il a établi
celle des humbles de coeur.

Ecds. 10.
25.

CHAPITRE IV.

Vraie idée de ce qu'on appelle
QUALITÉ.

CHAP.
IV.

Rien n'occupe plus les hommes de
ce, que ce qu'ils nomment qualité.
et qui fait que l'on appelle certains
hommes gens de qualité, pour les distinguer
de ceux qui ne le sont pas. On peut

Distinction de l'homme, qui se fait par la naissance de son père & de sa mère, à une autre, qui se fait par la qualité de son père & de sa mère, à une autre, qui se fait par la qualité de son père & de sa mère. Cette qualité par laquelle on se distingue des autres hommes, & même des plus illustres & des plus riches. On se distingue par la naissance, mais même par la qualité de son père & de sa mère, de la qualité de son père & de sa mère. C'est à dire, que l'on en est une autre, c'est à dire, que l'on en est une autre, c'est à dire, que l'on en est une autre. Car comme y en a-t-il peu qui estiment sincèrement d'avoir l'estime d'un Chrétien pauvre & de basse naissance, que celui d'un Grand qui est d'orgueil : Qui est celui qui voit ce Grand dans l'estat d'un profond rabaissement, & ce Chrétien dans une grande élévation ? Il est donc visible que l'idée que nous avons de cette qualité nous trompe, & qu'il est bon pour se débarrasser, d'examiner ce qu'il y a de réel dans cet objet si commun de la vanité des hommes : & voici ce que la raison nous en découvre.

Une de naissance & de qualité, selon les hommes, c'est être né de personnes considérables dans l'ordre du monde. Mais cette naissance ne donne par elle-même aucun avantage ni d'esprit, ni de corps ; elle n'ôte aucun défaut, & l'on en voit aussi grans dans les personnes de qualité, que dans les autres. Il n'y a donc aucune raison solide qui rende les personnes de qualité plus estimables par-là, que ceux qui ne le sont pas. Cependant parce qu'il

*voyez la
1. Partie
du 1. rai-
son de la
Grande-
d'ur
dans ce
1. Livre.*

26. *Danger des entretiens des hommes.*

CHAP. eux-mêmes ; mais qui consiste dans la joie
III. d'un nombre innombrable d'âmes saintes
qui verront le fond de nos cœurs dans la
lumière de la vérité !

Pf. I. 4. *Non sic impij, non sic. Il n'en est pas ainsi*
GLOIRE *des impies, il n'en est pas ainsi : Ils jouissent*
DES ME- peu de leur gloire durant leur vie, & elle
CHANS. perit pour eux au moment de leur mort. Si
elle subsiste encore quelque tems dans la
memoire des hommes, ce n'est pas pour
eux : ils n'y ont plus de part : & enfin elle
sera entierement détruite au jour du juge-
ment. Car le supplice des méchans sera ac-
compagné d'un esprit de division, parce-
que la grandeur de leur peine les applica-
ra tellement à eux-mêmes, qu'ils n'auront
garde de s'appliquer avec estime en cet éta-
a la gloire que les autres auront eue dur-
rant leur vie. De sorte qu'il n'y a rien de
plus vrai à la lettre que ce que dit l'Ecritu-
Eccli. 10. re, *Memoriam superborum perdidit Deus ; &*
21. *reliquit memoriam humilium sensu. DIEU a*
aboli la memoire des superbes, & il a établi
celle des humbles de cœur.

CHAPITRE IV.

Vritable idée de ce qu'on appelle
QUALITÉ.

QUALI-
TE.

Rien n'occupe plus les hommes du mon-
de, que ce qu'ils nomment *qualité*, &
ce qui fait que l'on appelle certaines per-
sonnes *gens de qualité*, pour les distinguer
de ceux qui ne le sont pas. On porte cette

Distinction si loin, qu'on fait presque moins de différence d'un homme à une bête, que d'un homme de qualité à un homme de basse naissance. Cette *qualité* par éminence étouffe presque toutes les autres qualités, & même les plus spirituelles & les plus divines. On l'élève non-seulement au-dessus de l'esprit, mais même au-dessus de la vertu & de la qualité de Chrétiens; & si ce n'est pas par une préférence positive, c'est au-moins par une préférence de sentiment; c'est-à-dire, que l'on en est tout autrement touché. Car combien y en a-t-il peu qui estiment sincèrement davantage l'état d'un Chrétien pauvre & de basse naissance, que celui d'un Grand qui est déréglé? Qui est celui qui voit ce Grand dans l'état d'un profond rabaissement, & ce Chrétien dans une grande élévation? Il est donc visible que l'idée que nous avons de cette qualité nous trompe, & qu'il est bon pour se débarrasser, d'examiner ce qu'il y a de réel dans cet objet si commun de la vanité des hommes: & voici ce que la raison nous en découvre.

Être de naissance & de qualité, selon les hommes, c'est être né de personnes considérables dans l'ordre du monde. Mais cette naissance ne donne par elle-même aucun avantage ni d'esprit, ni de corps; elle n'ôte aucun défaut, & l'on en voit d'aussi grans dans les personnes de qualité, que dans les autres. Il n'y a donc aucune raison solide qui rende les personnes de qualité plus estimables par-là, que ceux qui ne le sont pas. Cependant parce qu'il

*Voyez la
I. Partie
du Trai-
té de la
Gran-
d. ur
dans ce
v. Lame.*

Danger des distinctions des hommes.

faut qu'il y ait de l'ordre parmi les hommes. On a établi avec raison en certains lieux que ces personnes seroient préférées aux autres, & jouiroient de certaines prérogatives d'honneur.

Si l'on en demouroit là, il n'y auroit rien que de juste dans l'idée que nous avons de la qualité; mais on n'y demeure pas. On fait de cet ordre arbitraire & établi par les hommes sans aucune raison prise des personnes mêmes, un ordre naturel & indispensable, & l'on s'accoutume à le regarder comme quelque chose d'attaché à l'être de ceux à qui on donne cette préférence.

On ne se contente pas de leur rendre extérieurement & intérieurement les respects qui leur sont dûs, en quoi il n'y auroit rien que de raisonnable & de légitime; mais on y en ajoute d'autres qui ne leur sont pas dûs, & qui ne naissent que de notre erreur & de notre corruption. On se forme de grandes idées de cet état. On le regarde comme étant comblé de toutes sortes de biens. On le souhaite pour soi. On porte envie à ceux qui y sont; & si on les préfère aux autres, ce n'est que par la passion ardente que l'on a pour les biens & les honneurs dont ils jouissent. De sorte qu'il n'y a point de gens plus dangereux pour les Grands; que ceux qui les admirent le plus; parcequ'ils seroient toujours disposés à leur ravir leur grandeur, s'il croyoient le pouvoir faire avec sûreté.

Cependant comme le nombre de ces admirateurs de la grandeur est fort grand, &

que l'on considère dans leur disposition, non cette malignité qu'ils cachent, mais cette estime qu'ils font paroître, ils ne laissent pas de faire une grande partie de la félicité imaginaire des Grans, parceque l'on connoît en eux ces jugemens & ces dispositions, & que cette vûe est ce qui flatte les ames vaines.

Tous ces jugemens sont faux. Car il n'y a nul bonheur à recevoir des autres ces marques d'honneur : & c'est une injustice visible de prendre plaisir à être l'objet d'une admiration qui naît de la corruption des hommes. Cependant les personnes de qualité connoissant ces idées que le commun du monde a de leur état, en tirent eux-mêmes l'idée qu'ils en ont. Ils considèrent leur qualité comme incorporée à leur être. Ils se regardent comme infiniment au-dessus des autres, & il leur est presque impossible de se considérer au niveau de ceux qui ne leur sont pas égaux dans l'ordre du monde.

Ce sont là les fausses idées qu'il faut corriger par la vûe du jugement que Dieu porte de cet état. Or qu'est-ce qu'il en juge, sinon qu'il n'y a aucun bien solide & véritable, ni dans ces marques d'honneur & ces préférences établies par les hommes, parceque ce ne sont que des *spectacles vuides de réalité*, comme dit saint Chrysostome *ὁραμα ματαιότητος ἱππου*, ni dans ces jugemens, parcequ'ils sont faux, qu'ils ne servent de rien à ceux qui ne s'y plaisent pas, & qu'ils rendent malheureux ceux qui s'y plaisent, ni dans ces richesses & ces plaisirs

CHAP.
IV.

sirs dont les Grans jouissent , parce que ce sont de grans sujets de tentation & de grans obstacles pour le salut. Ainsi il ne voit dans cet état que d'extrêmes facilités aux hommes pour se perdre , & d'extrêmes difficultés pour se sauver. Voilà le jugement que Dieu porte de ce qu'on appelle qualité & grandeur. Et par conséquent tous ceux qui en jugent autrement en jugent mal : & tous les discours qui nous en impriment une idée , qui porte à le desirer quand on n'y est pas , à s'y plaire quand on y est , à mépriser ceux qui n'y sont pas , sont faux & trompeurs.

CHAPITRE V.

Vritable idée de la VALEUR.

VALEUR.

Après la qualité , rien ne relève plus un homme dans le monde que la valeur ; & il n'y a rien aussi dont la réputation flatte davantage les personnes de qualité , & sur quoi ils soient ordinairement plus sensibles & plus délicats. Des Gentilshommes souffriront plutôt quelque autre reproche que ce soit , que celui de manquer de cœur , parce qu'ils savent que le monde a attaché à la valeur le plus haut degré d'estime , & à la lâcheté la souveraine infamie pour les personnes de leur condition.

Que s'il ne s'agissoit que de justifier les hommes en ce point , la chose ne seroit pas difficile. Car la valeur étant ce qui soutient un Etat , & qui le rend formidable à ses en-

nemis ; c'est avec raison que ne pouvant se compenser tous les vaillans hommes dont on a besoin , par des bienfaits réels qui égalent leurs services , on a rendu cette qualité honorable , afin de les attirer au moins par cette sorte de récompense qui ne leur manque jamais.

Il y a donc de la justice dans cette estime , par rapport aux hommes , & il y en a aussi par conséquent par rapport à Dieu , puisque Dieu approuve tout ce qui est juste , & qui est nécessaire à la conservation des sociétés humaines.

Mais comme on peut passer dans cette estime les bornes de la vérité , & relever dans la valeur par de fausses louanges ce qui n'est pas estimable , il faut encore consulter ce que Dieu en juge , & apprendre de lui ce qu'il y a de grand dans cette qualité , & ce qui ne paroît tel que par l'erreur & l'illusion des hommes.

La valeur se peut regarder en deux manieres , ou comme une passion , c'est-à-dire , comme une impression de l'imagination & du corps , ou comme réglée & conduite par la volonté. Pour la concevoir en la premiere maniere , il faut considerer que comme il y a des gens qui étant nés en des lieux fort élevés , ne ressentent pas ces foiblesses & ces éblouissemens que l'imagination cause à ceux qui n'y sont pas accoutumés ; il y a de même des personnes , qui , soit par nature ou par coutume , ne s'étonnent point dans les perils de la guerre , qui y conservent la même assiette & la même présence d'esprit , qui sont capables

de pourvoir à tout , de prendre tous leurs avantages , & à qui la vûe des ennemis armés qu'ils ont devant eux , ne fait qu'inspirer une nouvelle ardeur & de nouvelles forces pour les surmonter. Et ce sont ceux-là qu'on appelle braves & vaillans.

Cette disposition est sans doute digne d'estime. Mais tant que l'on ne la regarde que dans ce degré, l'imagination & le corps y ont plus de part que la volonté. Car si les esprits & le sang prenoient un autre cours dans ces personnes , toute leur valeur ne les empêcheroit pas d'avoir peur , comme elle ne les empêche pas de s'éblouir, quand ils regardent un précipice d'un lieu élevé.

Ainsi , comme Dieu ne compte pour rien tout ce qui n'est pas volontaire , & qui n'est pas du nombre des vertus , s'il approuve que les hommes , pour le besoin qu'ils en ont , aient attaché des récompenses humaines à cette valeur , il n'approuve pas que dans le jugement qu'ils en portent intérieurement , ils l'égalent à la moindre des vertus dont il est auteur. De sorte que la valeur de tous les Conquerans jointe ensemble , considérée seulement dans ce degré , & comme une disposition naturelle d'imagination , ne mérite pas d'être comparée au moindre mouvement de grâce que Dieu opere dans le cœur d'une simple femme ; puisque toutes les qualités purement humaines périssent avec les hommes , & que les moindres vertus ont des effets qui subsistent dans toute l'éternité.

L'idée que les discours des gens du monde donnent de la valeur, est donc fautive, parce qu'elle est excessive, & qu'au lieu de la laisser dans le rang d'une qualité humaine, qui est estimable, ils l'élèvent au-dessus des vertus les plus spirituelles & les plus divines.

Mais leur illusion est encore infiniment plus grande dans le jugement qu'ils portent de la valeur considérée comme volontaire, c'est-à-dire, de l'usage de la valeur; puisqu'ils estiment presque également ceux que l'on appelle braves, soit que leur valeur soit accompagnée de justice ou d'injustice, de prudence ou de temerité.

Cependant la vérité met une étrange différence entre ce que les hommes distinguent si peu. Exposer sa vie pour son devoir, pour la justice, & pour en faire un sacrifice à Dieu dans les occasions où il nous engage, est une action d'une générosité si haute, que la Religion Chrétienne n'a rien de plus grand. L'exposer dans une mauvaise cause, pour tomber en mourant entre les mains d'un Dieu irrité & tout-puissant, est une folie si prodigieuse, qu'il n'y a point de plus grande preuve de l'aveuglement des hommes, que d'avoir pu mettre de la gloire dans une action si insensée.

C'est même souvent très-injustement que l'on donne à la plupart de ces actions le nom de courage & de valeur. Ce n'est point en méprisant le danger qu'ils s'y exposent, c'est en ne le voyant pas. Leur esprit est tout occupé, ou de la fureur qui le possède, ou de quelque bagatelle qui le remplit tout entier, & qui leur cache tout le reste. *Nous sortîmes,*

dit un homme du monde dans ses memoires, pour nous faire tirer des mousquetades, c'est-a-dire, pour braver la mort & Dieu même, en nous mettant en danger de perdre la vie par une vanité ridicule. De quoi pense-t-on que son esprit fut alors frappé ? Des penſées que cette action feroit naître dans ceux qui l'apprendroient, & des louanges qu'elle lui attireroit. Cela lui paroiſſoit grand : il ne voyoit rien davantage. Mais cette action étoit jointe avec le danger de la mort & de l'enfer. Ces louanges des hommes qu'il ſouhaitoit, ne pouvoient naître que de folie & d'aveuglement ; la plupart de ceux qui ſont vraiment braves, prenant même ces actions pour des marques de fauſſe valeur. Elles ne devoient de plus durer qu'un moment, & être ſuivies d'un repentir éternel. Cette vanité étoit l'objet de la moquerie des démons, de l'indignation des Anges, & de la colere de Dieu contre un homme miſérable, qui avoit ſi peu de crainte de ſa juſtice, & qui étant prêt de tomber entre ſes mains, oſoit l'affronter avec tant d'inſolence. Il y avoit ainſi mille choſes terribles jointes à cette action. Il eſt vrai, mais il ne voyoit rien de tout cela, il ne voyoit que ces louanges toutes ſeules, & ſéparées de toutes ces circonſtances. Il ſe voyoit dans l'eſprit des autres avec l'eſtime de brave ; & cette idée l'occupant entierement, lui faiſoit oublier Dieu, la mort, l'enfer & l'éternité.

Il n'y a qu'un aveuglement ſemblable qui puiſſe faire trouver quelque choſe de grand à s'expoſer ainſi au peril par des motifs criminels. Car les hommes ne raifonnent

point ainsi dans ce qu'ils connoissent. Ils ne
trouveroient rien que de ridicule & d'insen-
sible dans la conduite d'un Prince, qui pour
s'attirer des louanges d'un valet, exposeroit
sans nécessité son royaume à un péril émi-
nent. Pourquoi donc trouvent-ils de la gé-
nérosité dans ceux qui exposent sottement
leur vie, & qui ne peuvent espérer en mou-
rant qu'une éternité de supplices? C'est qu'ils
connoissent bien le prix d'un royaume, &
qu'ils ne connoissent point celui de la vie.
Cet unique bien des hommes, ce trésor,
dont la perte est irréparable, ce prix de
l'éternité est la chose du monde la plus mé-
prisée. Il n'y a point de si vile récompense
pour laquelle on ne l'expose & on ne le don-
netous les jours. Il semble que les hommes en
soient ennuyés, & qu'ils tâchent de s'en dé-
faire, tant ils le prodiguent témérairement &
pour peu de chose. Ainsi l'on trouvera dans
la vérité que toute cette fausse valeur qui
précipite les hommes, ou dans les duels, ou
dans les querelles injustes, ou dans les dan-
gers inutiles auxquels ils s'exposent par une
vanité ridicule, n'est autre chose qu'une
ignorance du prix de la vie, un oubli de ce
qui suit la fin de la vie, un obscurcissement
d'esprit qui leur cache le danger, une assu-
rance folle & déraisonnable d'en échapper,
une application violente à quelque objet de
passion. Qu'y a-t-il d'estimable en tout cela?
Est-ce une marque de grand courage, que
de ne s'épouvanter pas du bruit des canons
quand on est sourd, ou du feu des ennemis
quand on est aveugle? Il n'y a point de cou-
rage à ne pas craindre Dieu, parce qu'il n'y

CHAP.
V.Luc. 23.
10.

a qu'un aveuglement horrible qui nous puisse empêcher de le craindre. Il est si terrible, que quand il veut se faire sentir, il n'y a point de créature qui puisse soutenir le moindre de ses regards; & les méchants seront contraints de s'écrier dans l'excès de leur effroi: *Montagnes, tombez sur nous.* Ainsi c'est un excès de folie à des hommes foibles & misérables de le braver pour un moment, quand il diffère de les punir; en se mettant au hazard d'éprouver pour jamais la rigueur de sa justice, quand ils ne se pourront empêcher de la sentir.

Que faut-il donc juger de ces braves que le monde estime avec si peu de discernement? Il en faut juger ce que Dieu en juge. Il faut approuver ceux qu'il approuve, condamner ceux qu'il condamne, & mettre la différence qu'il met entre les uns & les autres. Et comme il ne faut pas refuser aux uns les justes louanges que leur générosité mérite, il faut avoir pour les autres le juste mépris que mérite leur brutalité.



CHAPITRE VI.

Idee veritable des qualitez de l'esprit. Ce que c'est que d'avoir de la lumiere & de la force d'esprit, d'être savant. Que ces qualitez humaines sont plus souvent pernucieuses qu'utiles.

MAIS peut-être qu'il y a quelque chose de plus réel dans les qualitez de l'esprit, comme la science, l'éloquence, l'agrément dans la conversation, l'adresse dans les negociations, la capacité pour les grandes affaires, la force d'esprit & de tête pour les soutenir, la prudence dans la conduite de ses desseins & de sa fortune. Nullement. Tout le prix de ces choses consiste aussi dans l'usage que l'on en fait, & dans la fin à laquelle on les rapporte. Ce sont des instrumens nécessaires pour les emplois de la vie : ce qui oblige ceux qui vivent dans le monde à les cultiver avec soin, parce qu'ils doivent savoir que les hommes y ayant attaché leur estime, il est impossible de réussir en rien sans avoir ces qualitez.

QUALITEZ DE L'ESPRIT.

Mais si on les sépare de l'usage & du rapport que l'on en peut faire à Dieu, & que l'on ne les considère qu'en elles-mêmes, ou par rapport à quelque fin basse & temporelle, elles perdent tellement leur prix, que la condition de ceux qui les ont n'est en rien préférable à celle de ceux qui ne les ont pas. Et c'est pourquoi il est important de se détromper des vains éloges que l'on donne

dans le monde à ces qualités en les regardant en elles-mêmes, & hors l'usage qu'on en peut faire.

L'idée même que le commun du monde a de ce que l'on appelle avoir de l'esprit, est toute fautive ; & c'est une de celles dont il faut le plus se desabuser. Car on fait consister l'esprit, ou dans une facilité de comprendre les sciences, ou à raisonner juste sur les sujets qui se présentent, ou à se mêler des affaires avec adresse, ou à trouver des voies fines pour faire réussir les desseins, ou à produire des pensées ingénieuses & surprenantes, ou à faire des découvertes dans les arts. Mais ce n'est en rien de tout cela que consiste la véritable lumière d'esprit, puisque ces qualités se peuvent trouver dans ceux que l'Ecriture appelle, *aveugles, fous, petits, insensés, dépourvus d'intelligence*. Qu'est-ce donc qu'avoir de l'esprit ? Il en faut juger par la comparaison de la vûe du corps, qui est l'image de celle de l'ame. Avoir bonne vûe, c'est voir les choses telles qu'elles sont, c'est-à-dire, les grandes comme grandes, & les petites comme petites. Ceux qui verroient une montagne comme une fourmi, & une fourmi comme une montagne, auroient très-mauvaise vûe. Il en est de même des esprits : ceux qui conçoivent les grandes choses, c'est-à-dire, les choses spirituelles comme grandes, & d'une manière plus vive & plus lumineuse : & qui voyent les petites, c'est-à-dire, celles de ce monde, dans leur petitesse naturelle, sans les grossir ni les augmenter par leur imagination, sont les grans esprits,

& les esprits justes. Ainsi celui qui disoit ; **CHAP. VI.**
 qu'il craignoit Dieu comme une mer enflée & **Job. 31.**
 suspendue sur sa tête ; celui qui disoit : *Qui est*
semblable à vous , Seigneur , qui est semblable
à vous ? celui qui disoit : *Que la magnificence* **23.**
de Dieu étoit au-dessus des cieux , avoit un **Ps. 88.**
 grand esprit , parce que Dieu étoit grand à **9.**
 ses yeux, & qu'il étoit pénétré de sa magnifi- **Ps. 8. 2.**
 cence & de sa grandeur. Il avoit donc la vûe
 claire & étendue. Et une infinité de femmes
 qui paroissent sans esprit dans les choses du
 monde, sont de grands esprits , parce que
 Dieu se montre & se fait sentir à elles. Mais
 ceux qui n'ont de l'intelligence que pour
 comprendre une demopstration de Mathe-
 matiques , pour discerner si un raisonne-
 ment est juste , pour démêler une affaire ,
 pour conduire quelque intrigue , pour arran-
 ger des mots , pour divertir les autres par
 des rencontres , & qui ne voient les choses
 de l'autre vie que comme des atômes , sont
 de petits esprits , & ils ne méritent point
 d'autres noms que ceux que l'Ecriture leur
 donne ; *de petits , de simples , de gens aveugles* **2. Petr. 1. 9.**
 & *sans lumière : COECUS est & manu tentans.*

Or comme l'idée que l'on a pour l'ordi- **FORCE**
 naire de la lumière de l'esprit est fausse , cel- **D'ES-**
 le que l'on a de la force ne l'est pas moins. **PRIT.**
 On la fait consister à pouvoir soutenir le
 poids d'un grand nombre d'affaires , sans
 s'abattre , sans se lasser , & sans se confondre.
 Voilà , dit-on , une bonne tête , qui peut
 suffire à tant d'occupations différentes. Mais
 il faut dire souvent au contraire , voilà une
 foible tête , puisqu'elle a besoin de tant d'oc-
 cupations pour se soutenir ; voilà une ame

qui a bien peu de vigueur , puisqu'elle a besoin de tant d'appuis pour empêcher qu'elle ne tombe dans l'abattement & dans l'ennui. Separez cet homme de ses emplois , vous le verrez incontinent dans l'abattement. Nous ne portons pas les affaires , elles nous portent. C'est le lit où se repose notre ame dans sa foiblesse. Sa force & sa vigueur consistent à se pouvoir passer de ce soutien , en se contentant de Dieu & de sa présence. S'il y a quelque force dans ceux qui ne se lassent point dans l'agitation tumultuaire des occupations du monde , c'est une force d'organes & de corps , & non une véritable force de l'ame.

Il est vrai qu'il y a quelque chose de grand dans l'homme ; & qu'à quelque chose qu'il applique son esprit , on y voit toujours des marques de grandeur & d'excellence. Mais c'est cette grandeur même qui fait sa misère & sa bassesse lorsqu'il s'applique à des choses qui ne méritent pas son application , & qu'il neglige celles qui sont seules dignes de ses soins & de son amour. Si l'homme étoit moins grand , toutes ses qualités-là seroient plus grandes , & elles ne sont petites & basses , que parce qu'il est appelé à des choses infiniment plus hautes & plus importantes , qu'il neglige en s'appliquant trop à celles-là.

SCIENCE. La plupart des sciences humaines sont peu de chose en elles-mêmes , & elles contribuent si peu au bonheur de l'homme , que l'on est tout aussi heureux de les ignorer en les méprisant , que de les savoir en les estimant. Il n'y a que la vanité & l'opinion des

hommes qui y mettent le prix. Nous ne desirons d'être savans que pour les autres, & non pour nous. C'est pourquoi Senèque, tout Stoicien qu'il fût, confesse qu'il ne voudroit point de cette sagesse, qui étoit l'idole de ceux de sa secte, si l'on lui défendoit d'en parler aux autres. *Si cum hac exceptione detur sapientia ut illam inclusam teneam, nec enunciam, rejiciam.* C'est-à-dire, que la récompense & le fruit qu'il desiroit en tirer, consistoit dans l'approbation d'autrui. Mais comme l'opinion donne le prix aux sciences, elle l'ôte aussi quand il lui plaît. Il n'a pas plu aux hommes de juger les sciences convenables aux femmes. Cependant on ne les en croit pas plus malheureuses, elles ne sentent point elles-mêmes cette privation. Il y a des Dames de qualité fort savantes dans les belles Lettres, qui s'en cachent comme d'une chose un peu honteuse, & elles ont raison : car il est toujours un peu honteux de s'être chargé d'une science inutile. Si toutes celles de leur sexe qui se sont appliquées à des sciences curieuses en faisoient de même, elles n'en seroient que plus estimables.

Il est vrai néanmoins qu'il y a quelques-unes de ces qualités qui sont utiles pour le commerce de la vie, & dont les autres tirent divers avantages. Et c'est pourquoi les hommes ont bien fait d'y attacher quelque récompense & quelque honneur : mais pour l'ordinaire elles sont plus désavantageuses qu'avantageuses à ceux qui les ont.

Que l'on fasse reflexion sur toutes les personnes d'esprit que l'on connoît parmi les gens du monde, & l'on trouvera qu'il y en

82 *Danger des entretiens des hommes.*

a peu à qui leur esprit n'ait nui pour le salut. Si cet homme n'avoit point eu d'esprit, il n'auroit point été Evêque. Il n'auroit donc point été chargé des pechés de tout un Diocèse. C'est par l'esprit que cet autre est monté aux plus grandes charges & aux plus grans emplois, & s'est engagé en mille intrigues dangereuses pour la conscience. Si cet homme n'avoit point eu de facilité de parler, il n'auroit point été Predicateur, & il n'auroit pas abusé toute la vie du ministère de la parole de Dieu. Sans esprit on ne se pousse point dans le monde, & en ne s'y poussant point, on évite une infinité d'engagemens malheureux.

Mais ne pourroit-on pas estimer ces qualités en les séparant du bon ou du mauvais usage qu'on en fait? On est bien obligé de le faire dans le monde, puisque souvent ces qualités nous sont connues, & que le mauvais usage que l'on en fait nous est inconnu. Mais il est vrai néanmoins que cette manière de les regarder en elles-mêmes, & sans avoir égard à l'usage qu'on en fait, est un sujet d'illusion & pour nous & pour les autres. Car ces qualités ne subsistent point en l'air, ni séparément de ce bon ou mauvais usage; & quand on s'en sert mal, elles ne méritent aucune estime, puisqu'elles ne servent qu'à rendre plus criminels ceux qui les ont. C'est pourquoi l'Ecriture n'appelle science que la science de bien vivre; & elle traite tous ceux qui l'ignorent, de fous & d'insensés: & si les hommes étoient raisonnables, ils ne parleroient point d'autre langage que celui-là: car il est très-conforme

à la raison & à la nature, & ce n'est que leur aveuglement qui en introduit un autre. Ce n'est pas que toutes les autres sciences ne nous fassent connoître quelques verités particulières, mais c'est que nous avons un besoin si pressant de celle qui nous instruit de la voic du ciel, qu'il ne nous permet pas de compter les autres pour quelque chose. On n'estime dans une tempête, que l'art qui sert à en garantir, & personne ne s'avisera jamais de louer un Poëte, lorsqu'il est question d'éviter un naufrage. Quand un homme est malade, il ne regarde dans son Medecin que la science par laquelle il le peut soulager, & toutes les qualités qu'il pourroit avoir disparoissent à ses yeux. Et généralement toutes les grandes affaires qui nous doivent occuper tout entiers, ne nous permettent pas de considerer d'autres habiletés que celles qui y servent. Or quelle plus grande affaire peut-on avoir que celle de se sauver, d'éviter l'enfer, d'acquérir le paradis? Quel danger plus pressant que celui où nous sommes de perir éternellement? Qu'est-ce qui merite mieux d'occuper tout notre esprit, que le soin de nous preparer à l'éternité? Il est donc contre la nature & contre la raison, de faire tant d'état de certaines qualités qui n'y servent de rien.

Ce n'est pas ici une simple question de mots, il s'agit des choses: parce que les mots emportent les choses. S'il ne s'agissoit que des mots, il y auroit peu d'inconvenient à donner le nom de sçavans, d'habiles, de grans esprits à ceux qui excellent dans les sciences humaines, puisqu'en effet ces con-

E vj

noissances, tout utiles qu'elles sont, étant considérées en elles-mêmes, ne laissent pas d'être des marques de la grandeur de l'esprit humain. Mais nous n'en demeurons pas-là ; nous attachons aux mots certains mouvemens de l'ame ; nous les accompagnons de certains sentimens d'estime & de préférence ; nous élevons au-dessus des autres ceux à qui nous les appliquons, & c'est ce qui les rend faux & trompeurs. Car au lieu qu'un Poëte qui n'est pas Chrétien, un Prédicateur éloquent, mais peu réglé, un habile politique qui ne pense point à Dieu, sont infiniment moins estimables que la moindre femme qui vit selon Dieu ; nous ne laissons pas à la faveur de ces mots de donner un rang très-élevé dans notre imagination à ces personnes que nous devons, sans avoir égard à leurs sciences prétendues, considérer comme étant dans le dernier degré de l'aveuglement & de la bassesse.



CHAPITRE VII.

Véritables idées des justes & des pécheurs.

MAISI les hommes ne sont pas capable que l'on leur parle le langage de la vérité, au moins ils devroient se le parler à eux-mêmes. Et ainsi en ne jugeant des choses que par rapport à Dieu & aux choses éternelles, au lieu de tous ces rangs dans lesquels les hommes sont distingués dans le monde, on ne les devroit distinguer en soi-même qu'en deux classes; mais dont la différence est effroyable aux yeux de la foi, quoiqu'elle soit inconnue aux sens. L'une seroit composée des justes, & l'autre des pécheurs. Et il est bon de se former l'idée la plus vive que l'on peut de ces deux états, afin qu'elle serve à obscurcir & à étouffer dans notre esprit toutes les autres distinctions que les hommes ont établies entre eux par les qualités extérieures ou intérieures, réelles ou imaginaires.

Qu'est-ce donc qu'un pécheur & un homme sans Dieu aux yeux de la foi, c'est-à-dire, dans la vérité? C'est un aveugle, puisqu'il ne participe point à la véritable lumière, & qu'il ne connoît ni Dieu, ni soi-même, ni ses amis, ni ses ennemis; ni ses biens, ni ses maux. Quelque intelligence qu'il puisse avoir dans les choses du monde, il est dans les ténèbres, & il marche dans les ténèbres, puisqu'il tombe à tout moment, & qu'il ne sait où il met ses pas.

PE-
CHEURS.

C'est un sourd, c'est-à-dire, qu'il n'entend point la voix de Dieu, & que cette divine parole ne pénétre point son cœur, quoiqu'elle puisse retentir aux oreilles de son corps.

C'est un paralytique, parce que son cœur n'a plus de mouvement, qu'il ne s'élève plus vers Dieu, qu'il est toujours abattu à terre & dans l'impuissance entière de se relever.

C'est un homme réduit à l'extrémité de la pauvreté, puisqu'il est dépouillé de toutes les vraies richesses qui sont les spirituelles; qu'il a perdu tout ce que Dieu lui avoit donné dans son baptême; & qu'il n'a plus droit à son héritage qui est le ciel.

Il est non-seulement pauvre des biens de la grace: mais aussi des biens du monde. Car quoiqu'il paroisse encore possesseur de grandes richesses aux yeux des hommes, & que les hommes mêmes n'aient pas droit de les lui ôter, néanmoins il les possède injustement à l'égard de Dieu, il ne mérite plus d'en jouir, s'étant rendu indigne de l'usage de toutes les créatures.

C'est un esclave, non-seulement de ses passions qui le dominent, mais du diable qui le possède, qui habite en lui, qui le remue, l'agite, le secoue, le fait agir à sa fantaisie, le trompe sans cesse, & en fait son jouet & le sujet de sa risée, selon l'expression de l'Écriture. Mais c'est aussi un esclave des élus de Dieu & des justes, c'est-à-dire, que tout son office en ce monde, pendant qu'il demeure en cet état, est de travailler pour autrui & non pour soi, &

de contribuer à quelque avantage des élus, sans en tirer aucun bien pour soi-même. C'est la maniere dont les Anges & les Saints regardent la plupart des grans & des riches. Ces personnes s'imaginent que tout le monde est fait pour eux. Et cependant à l'égard de Dieu, ils ne sont eux-mêmes faits que pour les autres; & Dieu ne les laisse vivre que pour le service des élus, qui sont leurs maîtres & leurs iois devant Dieu, & qui les chasseront de leur maison, lorsque le tems auquel ils n'auront plus besoin d'eux sera venu, parceque l'esclave ne demurera pas tout ours dans la maison de son maître, selon l'Ecriture.

Joan. 8.
35.

Un pecheur est un homme reduit à une honteuse nudité, parcequ'il a perdu la robe de l'innocence & de la justice. Quelque magnificence humaine dont il tâche de couvrir son ignominie, ce ne sont, comme dit saint Augustin, que les haillons du diable, *PANNI diaboli*, qui ne sont pas seulement honteux, mais qui sont encore trompeurs; parceque le diable ne les lui prête qu'afin qu'en s'y arrêtant & en faisant l'objet d'une vanité ridicule, il perde le sentiment de sa misere, & qu'il ne s'efforce pas de recouvrer ce qu'il a perdu. Et il les lui ravira même au moment de la mort, pour lui faire sentir éternellement la nudité où il l'a reduit.

Enfin un pecheur est un homme mort, & mille fois plus mort que les morts, parcequ'il est mort dans l'ame, au-lieu que les autres ne sont morts que dans le corps. Je dis qu'il est mort dans l'ame, & il n'y a

CHAP.
VII.Ecl. 4.
12.

point ici de methaphore. L'ame ne vit que par l'amour & la connoissance. Et ainsi l'amour & la connoissance de ce qui est le vrai bien de l'homme, c'est-a-dire, de Dieu, est la vraie vie de l'ame; & quand elle a perdu cet amour & cette connoissance, elle a perdu sa vie, quoiqu'il lui reste encore une autre vie basse & miserable, par l'amour qu'elle porte aux créatures, & par la connoissance qu'elle en a. C'est pourquoi, comme le peché nous prive de la vraie vie, il est dit aussi de la sagesse, qu'elle la donne à ses enfans : *Sapientia filiis suis vitam inspirat*, parce qu'elle leur donne la connoissance & l'amour de Dieu.

C'est donc une pensée fort naturelle que celle de plusieurs Peres, qui comparent une ame dans le peché, à un tombeau qui se remue, parce que l'ame étant morte, le corps qui l'enferme en est en quelque sorte le tombeau. Et la comparaison en est d'autant plus juste, que comme les tombeaux ayant quelques ornemens au-dehors, ne sont remplis au-dedans que d'ordures & d'infections; de même ces personnes qui paroissent agréables au-dehors, & qui flattent les sens par leurs qualités exterieures, cachent au-dedans une corruption si horrible, que l'on ne la pourroit souffrir si on la voyoit.

JUSTES.

Le malheur effroyable des pecheurs nous doit servir de degré pour concevoir le bonheur inestimable des justes, puisque c'en est déjà un très-grand one d'être délivré d'un si malheureux état. Ils ne sont plus ni aveugles, ni sourds, ni paralytiques, ni pauvres, ni esclaves, ni nuds, ni morts : mais ils

jouissent de la lumière de Dieu ; ils entendent sa voix comme ses amis ; ils s'élèvent vers lui par les mouvemens de leur amour ; ils possèdent les richesses de la grace ; ils sont délivrés de la servitude du démon & du péché ; ils sont revêtus de l'innocence ; ils sont vivans de la vraie vie , qui est celle de la charité.

Mais il faut passer encore plus avant pour concevoir quelque partie de leur grandeur. Il faut dire qu'ils sont des rois , étant associés à la royauté de Jésus-Christ. Qu'ils sont les maîtres du monde , puisque toutes les créatures ne sont plus que pour eux , & se rapportent à eux : Qu'ils sont enfans de Dieu , puisqu'il les adopte pour siens en les unissant avec son Fils : Qu'ils sont héritiers du paradis , puisque c'est l'héritage de Jésus-Christ : & que le droit leur en est donné par le gage du Saint-Esprit qu'ils ont reçu : qu'ils sont les temples de Dieu , puisque Dieu habite en eux , & que le Saint-Esprit les anime : Et enfin qu'ils sont membres de Jésus-Christ , faisant partie de son corps , par la participation de son Esprit , & par l'union qu'ils ont avec son corps même qu'ils reçoivent dans la sainte Eucharistie.

Il faut tâcher de s'imprimer ces idées dans l'esprit le plus fortement qu'il est possible , pour résister à l'impression des discours des hommes qui nous le remplissent de fausses grandeurs & de faux rabaissemens , de faux biens & de faux maux. Et c'est pourquoi l'Ecriture-Sainte nous porte si souvent à l'admiration des justes : *Bienheureux*, dit-elle,

CHAP.
VII.

Pf. 118. 1.

Ibid.

Pf. 111.

1.

Hf. 1. 2.

Pf. 83. 5.

Pf. 93.

12.

Pf. 31. 18.

Jerem. 7.

23.

ceux qui sont irréprochables dans la voie de Dieu. Bienheureux ceux qui sondent ses préceptes. Bienheureux l'homme qui craint Dieu. Bienheureux l'homme qui ne suit pas le conseil des méchants. Heureux, Seigneur, ceux qui demeurent dans votre maison. Heureux l'homme qui est instruit de Dieu. Heureux ceux dont les péchés sont remis. Et elle tâche au contraire de nous ôter l'estime de toutes les qualités humaines, qui font le sujet ordinaire de la vanité des hommes. Que le sage, dit-elle, ne se glorifie point dans sa sagesse : Que le fort ne se glorifie point dans sa force : Que le riche ne se glorifie point dans ses richesses : mais que celui qui veut se glorifier, se glorifie de me connaître, & de savoir que je suis le Seigneur qui fais miséricorde, jugement & justice sur la terre. Car ce sont-là les choses qui me plaisent, dit le Seigneur.

Pf. 14.

4.

Elle passe encore bien plus avant, & elle veut que nous regardions les pécheurs, non seulement comme réduits à un profond rabaissement, mais comme anéantis par le péché, ce qu'elle exprime par ces paroles : *Ad nihilum deductus est in conspectu ejus malignus*. Le méchant paroît à ses yeux comme un néant. Et en nous les représentant de la sorte, elle abîme & anéantit avec eux toutes leurs grandeurs, toutes leurs richesses, toutes leurs qualités extérieures & intérieures ; c'est-à-dire, qu'elle ne veut pas que rien de tout cela les fasse subsister devant nos yeux, & nous fasse juger qu'il y ait quelque chose de réel & de solide dans leur état.

C'est proprement là la manière dont l'E-

crature veut que nous regardions tout ce qui ne se rapporte pas à Dieu. Et c'est là la conclusion expresse qu'elle a fait tirer à un grand Roi, que Dieu avoit comblé de toutes les grandeurs & de tous les plaisirs du monde, afin qu'il fût plus capable de nous en faire connoître la vanité. Il nous représente dans ce dessein en particulier, le néant de tous les plaisirs, de toutes les grandeurs, de toutes les occupations, & de toutes les entreprises des hommes, considérées en elles-mêmes, & sans rapport à Dieu. Et ensuite il conclut toutes ses instructions par ces paroles : Craignez Dieu, & observez ses commandemens. C'est en cela que consiste tout l'être de l'homme : *Deum time, & mandata ejus observa. Hoc est Eccl. omnis homo.* C'est-à-dire, que ce qui ne tend point à Dieu & à l'observation de sa loi, n'a point d'être, point de réalité, point de solidité ni de bonheur, & que c'est un néant de bien devant Dieu. Voilà de quelle sorte Dieu juge de toutes les choses de la terre. C'est donc ainsi que nous en devons juger ; & c'est par cette règle que nous devons reformer toutes les idées que nous recevons par le commerce du langage.

12. 13.





DE LA
CIVILITE'
CHRE'TIENNE.

CHAPITRE PREMIER.

*Comment l'amour-propre produit
la civilité.*



L n'y a rien de si naturel à l'homme que le desir d'être aimé des autres , parcequ'il n'y a rien de si naturel que de s'aimer soi-même. Or on desireroit toujours que ce qu'on aime soit aimé. La charité qui aime Dieu, desireroit que Dieu soit aimé de toutes les creatures : & la cupidité qui s'aime soi-même, desireroit que nous fussions l'objet de l'amour de tous les hommes.

Nous desirons d'être aimés pour nous aimer encore davantage. L'amour des autres envers nous fait que nous nous jugeons plus dignes d'amour, & que notre idée se presente à nous d'une maniere plus aimable. Nous sommes bien-aîsés qu'ils jugent de nous comme nous en jugeons nous-mêmes, parceque notre jugement qui est

toujours foible & timide quand il est tout
seul, se rassûre quand il se voit appuyé de
celui d'autrui, & ainsi il s'attache à soi-
même avec d'autant plus de plaisir, qu'il est
moins troublé par la crainte de se tromper.

CHAP.
L

Mais l'amour des autres envers nous
n'est pas seulement l'objet de notre vani-
té, & la nourriture de notre amour-pro-
pre, c'est aussi le lit de notre foiblesse. No-
tre ame est si languissante & si foible,
qu'elle ne sauroit se soutenir, si elle n'est
comme portée par l'approbation & l'amour
des hommes. Et il est facile de le reconnoître
en s'imaginant un état, où tout le monde
nous condamneroit, où personne ne nous
regarderoit qu'avec haine & avec mépris,
ou en se figurant un oubli general de tous
les hommes envers nous. Car qui pour-
roit souffrir cette vûe sans effroi, sans
trouble, sans abbatement? Or si cette vûe
nous abbat, il falloit que la vûe contraire
nous soutînt, sans même que nous y fis-
sions reflexion.

L'amour des hommes étant donc si ne-
cessaire pour nous soutenir, nous sommes
portés naturellement à le rechercher & à
nous le procurer. Et comme nous savons
par notre propre experience que nous ai-
mons ceux qui nous aiment; ou nous ai-
mons, ou nous feignons aussi d'aimer les
autres, afin d'attirer leur affection. C'est
le fondement de la civilité humaine, qui
n'est qu'une espece de commerce d'amour-
propre, dans lequel on tâche d'attirer l'a-
mour des autres, en leur témoignant soi-
même de l'affection.

CHAP.
I.

Ces témoignages d'affection sont d'ordinaire faux & excessifs ; c'est-à-dire, que l'on témoigne beaucoup plus d'affection que l'on n'en ressent, parceque l'amour-propre qui nous attache à nous-mêmes, nous détache assez de l'amour d'autrui ; mais au défaut de l'affection véritable, on substitue un langage d'affection, qui ne laisse pas d'être bien reçu, parcequ'on est toujours disposé à écouter favorablement tout ce qui est à notre avantage, & ainsi l'on peut dire de tous ces discours de civilité si ordinaires dans la bouche des gens du monde, & si éloignés des sentimens de leur cœur : *Vana locuti sunt unusquisque ad proximum suum : Labia dolosa in corde & corde locuti sunt.* CHACUN se parle & ne s'entretient avec son prochain que de choses vaines : leurs lèvres sont pleines de tromperie, & ils parlent avec un cœur double.

CHAPITRE II.

Qu'il sembleroit que la charité nous devoit éloigner de la civilité.

Comme tous ces mouvemens sont corrompus, on ne voit pas encore que la charité puisse prendre part dans ce commerce de devoirs humains, & de témoignages d'affection, que l'on appelle civilité ; & il semble plutôt que son instinct la doive porter à s'en éloigner. Car comme elle est toute contraire à l'amour-propre, elle nous

doit donner des inclinations toutes contraires. Elle nous porte à nous haïr, & non pas à nous aimer ; & il semble par conséquent qu'elle doive plutôt souhaiter le mépris des créatures, que leur amour : & sur tout elle est bien éloignée de le rechercher par de fausses complaisances, ou par des paroles trompeuses qui ne répondent en rien à notre véritable disposition.

Dieu ne demande des hommes que leur amour. C'est la fin de tout ce qu'il leur commande. Ainsi, quiconque desiré que les autres s'attachent à lui, veut leur tenir la place de Dieu, ce qui est le comble de l'injustice ; & recevoir d'eux le tribut qui n'est dû qu'à Dieu, ce qui est une usurpation criminelle. On peut bien desirer que les autres aient de la charité pour nous ; mais nous ne nous contentons pas de cela. Car la charité peut subsister avec la connoissance de nos défauts, & c'est ce que l'amour-propre ne sauroit souffrir. Il veut un amour d'estime & d'approbation, & non de pitié ; principalement quand il s'agit de défauts spirituels, qui sont ceux qu'il a plus de peine à avouer. Enfin il n'aime pas la charité des autres, parceque c'est un bien pour eux ; mais parcequ'il la prend pour une marque que nous méritons d'être aimés, & qu'elle lui sert ainsi à augmenter la complaisance que nous avons en nous-mêmes.

Cependant il y a une injustice toute visible à vouloir être aimé de cette sorte ; car nous ne sommes nullement aimables. Nous ne sommes qu'injustice & que péché. Et

vouloir qu'on aime ces choses en les connoissant, c'est vouloir que les hommes aiment le vice. Que si nous prétendons les cacher, nous voulons donc qu'ils se trompent, & qu'ils nous prennent pour autres que nous ne sommes en effet. Ainsi de quelque côté que nous regardions cet amour, nous sommes injustes de le rechercher avec tant d'empressement.

Il est vrai qu'il n'est pas injuste que les hommes aiment en nous ce que Dieu y a mis. — Mais s'ils regardent ces choses comme étant à nous, nous sommes encore injustes de désirer cet amour ; puisqu'ils ont tort de nous attribuer les dons de Dieu, comme nous avons tort de nous les attribuer à nous-mêmes. Que s'ils les regardent comme de pures faveurs de Dieu que nous n'avons pas méritées, & que nous avons peut être gâtées par le mauvais usage que nous en avons fait, leur amour est juste en cette manière, mais la complaisance que nous y avons ne l'est pas ; puisque ce n'est pas cette justice qui nous plaît, mais la pensée vaine qu'en quelque manière que ce soit, nous sommes bien dans l'esprit de ces personnes ; & qu'ils ont pour nous un regard d'estime sur lequel nous nous appuyons pour nous regarder nous-mêmes avec plus d'estime.

Y ayant donc tant de danger dans l'amour des créatures, il semble que l'instinct de la charité soit de l'élever, de peur que ce regard secret ne corrompe nos meilleures actions. C'est ce qui a fait tant rechercher la solitude aux Saints, & qui la rend

si utile à tout le monde. Car en nous se-
parant des créatures, on se prive de la vûe
de leurs jugemens, de la vaine complai-
sance dans leur estime, & de la mauvaise
recherche de leur affection.

Toutes les amitiés humaines seront
aneanties par la mort, & nous entrerons
tous à ce moment dans une solitude éter-
nelle, où toutes nos attaches seront rom-
pues. Car les mechans même seront dé-
tachés les uns des autres, parcequ'ils n'au-
ront les uns pour les autres que de l'aver-
sion & de la haine. Et les bons seront tel-
lement remplis de Dieu, qu'ils ne regar-
deront plus les créatures qu'en Dieu : en-
sorte que la vûe qu'ils en auront ne trou-
blera point leur solitude & leur repos par
aucun regard qui les détourne tant soit
peu de Dieu. Ils ne les aimeront que par
une effusion de l'amour qu'ils auront pour
Dieu ; de sorte que ce sera Dieu qu'ils ai-
meront en elles, & qu'ils verront, selon
qu'il est écrit, que *Dieu sera tout en tous.*
Que si la vie présente doit être une pré-
paration à l'éternelle, ne faut-il pas tâcher
de se détacher les uns des autres dès ce
monde, & s'accoutumer autant qu'on peut
à se contenter de Dieu, en se privant de
toutes ces satisfactions humaines & de tous
ces temoignages de tendresse, qui ne con-
tiennent que l'amour-propre, en se redui-
sant les uns envers les autres aux services
réels, & qui peuvent contribuer quelque
chose au bien de nos ames ?

1. Cor.
13. 28.

Si l'amour des créatures est un appui que
notre foiblesse recherche, comme nous de-

Tom. II.

F

CHAP.
II

vous tâcher de devenir forts, ne faut-il pas s'efforcer aussi de nous priver de ces appuis humains, pour nous appuyer davantage sur Dieu même? Car ces appuis ont cela de mauvais, qu'en soutenant notre foiblesse, ils l'entretiennent & l'augmentent, parce qu'en se nourrissant de ce pain de l'amour-propre, on se dégoûte du pain solide de la justice & de la volonté de Dieu, qui est la source de la force chrétienne.

La force d'un corps n'est pas de n'avoir point besoin de son appui naturel qui est la terre; mais c'est de n'avoir besoin que de la terre, & de se pouvoir passer de tous les autres appuis étrangers. Ainsi la force d'une ame est de ne s'appuyer sur aucune creature, & de se contenter de son appui naturel qui est Dieu. Il suffit à une ame qui est forte, de savoir que Dieu la voit, qu'elle est dans son ordre, & qu'elle exécute sa volonté. Ce pain la nourrit, la soutient, la fortifie & lui tient lieu de tout. Et c'est aussi ce que Jésus-Christ nous a voulu enseigner, lorsqu'il disoit de lui-même, que la nourriture étoit d'accomplir la volonté de son Pere : *Meus cibus est ut*

Joan. 4. la volonté de son Pere : *Meus cibus est ut*
34. *faciam voluntatem Patris mei.*

Heureux ceux qui se nourrissent de ce pain, & qui en font leurs délices : car ce pain ne leur peut jamais manquer ! Que toutes les creatures les abandonnent ; qu'ils soient accablés de misères & de maladies ; qu'ils soient chargés d'opprobres & d'ignominies de la part des hommes ; ils ont toujours cette nourriture que les fortifie

qui les soutient, & qui les console. Car ils voient toujours la volonté de Dieu par tout ; ils savent qu'elle est pleine de justice & de miséricorde ; & cela leur suffit. C'est cette maison bâtie sur le roc qui ne peut être ébranlée par les vents, par les pluies, & par les tempêtes. C'est cette maison du juste remplie de force, dont il est dit : *Domus iusti plurima fortitudo.* C'est à quoi nous exhorte le Sage quand il nous ordonne de nous joindre à Dieu, *conjugere Deo* : car qui est joint à Dieu par l'amour de sa volonté, est plus fort que tous les hommes, puisqu'il a pour soi toute la force de Dieu. Prov. 15. 6.
Eccli. 2. 3.

Il faut tendre à cette force : il faut aspirer à goûter cette nourriture ; mais comme on ne fortifie le corps des enfans qu'en l'accoutumant à marcher sans appui, & en le privant des viandes de l'enfance, pour le nourrir de viandes plus fortes & plus solides ; il semble aussi qu'on ne peut parvenir à la force chrétienne qu'en se privant de tous ces appuis que nous trouvons dans la complaisance & l'amour des creatures, & en nous accoutumant à nous passer de Dieu seul.

Il semble donc qu'on doive conclure de tout cela, que nous ne devons desirer ni l'amour des creatures, ni les temoignages qu'elles nous en rendent ; qu'elles nous font plaisir de nous oublier, que leur indifférence nous est favorable, que leur affection même nous est dangereuse. Mais faut-il conclure aussi que nous devons les traiter de même avec indifférence, qu'il faut re-

CHAP.
II.

trancher toutes les civilités non nécessaires ; & se réduire envers les autres aux seuls offices de charité ? On pourroit croire que c'est une conséquence des mêmes preuves. Car nous les devons aimer comme nous nous aimons nous-mêmes ; & nous ne leur devons pas souhaiter ce que nous croyons dangereux pour nous. Ainsi nous deviendrons incivils & sauvages par principe de conscience. Cependant cela paroît contraire à l'esprit & à la pratique de tous les Saints qui ont été pleins de tendresse pour leurs amis , & qui n'ont point retenu l'effusion de leur charité , même dans les occasions où il ne paroïssoit pas si nécessaire de la témoigner. Il n'y a rien de plus tendre que saint Paulin , saint Augustin & saint Bernard. Il faut donc craindre que nous ne poussions ces maximes trop loin ; & c'est ce qui nous oblige d'examiner si la charité n'a point de motifs , & de raisons qui la puissent porter à pratiquer les devoirs de la civilité du monde ; & si elle ne peut point faire très-purement & très-sincèrement ce que les gens du monde font par un esprit d'intérêt & avec déguisement.

CHAPITRE III.

Comment la charité peut prendre part aux devoirs de la civilité.

ET premièrement en ce qui regarde la sincérité , la charité ne doit point apprehender de la blesser dans les civilités

qu'elle rend au prochain. Et l'on peut dire qu'à cet égard il n'appartient qu'à la charité d'être civile, parcequ'il n'y a qu'elle qui le puisse être sincèrement. Car honorant & aimant, comme elle fait Jésus-Christ même dans le prochain, peut-elle craindre de l'honorer ou de l'aimer avec excès? Que si nous ne ressentons pas toujours pour les autres toute la tendresse que nous leur faisons paroître, il suffit que nous soyons convaincus que nous la devrions ressentir, & que nous tâchions de l'acquiescer par ces témoignages mêmes d'affection que nous leur rendons. Car cela fait qu'ils ne sont point faux & trompeurs, puisqu'ils sont conformes à notre desir & à notre inclination.

Il n'y a aussi que la charité qui nous fournisse des raisons générales d'aimer tous les hommes, & de nous soumettre à eux. L'amour-propre ne nous fait aimer que ceux qui nous aiment, & qui nous sont utiles; il ne nous assujettit qu'à ceux qui sont plus puissans que nous; & il nous porte au-contre à vouloir dominer sur tous les autres autant qu'il nous est possible. Mais la charité embrasse tous les hommes dans son amour & dans sa soumission. Elle les regarde tous comme les ouvrages du Dieu qu'elle adore, comme rachetés du sang de son Sauveur, comme appelés au royaume où elle aspire. Et ces qualités lui suffisent pour les aimer, & même pour nous les faire regarder comme nos maîtres, puisque nous nous devons tenir trop heureux de servir dans les moindres choses les

CHAP.
III.

membres de Jésus-Christ , & les élus de Dieu. Elle possède donc en elle les vraies sources de la civilité , qui sont un amour & une soumission intérieure envers les autres : & quand elle les fait paroître au-dehors , ce n'est qu'une effusion toute naturelle des mouvemens qu'elle inspire dans le cœur.

La civilité consiste à céder aux autres , autant que l'ordre du monde le peut permettre , à les préférer à soi , à les considérer au-dessus de soi . L'orgueil qui nous rabaisse effectivement au-dessous d'eux , ne le peut souffrir ; mais la charité qui nous relève au-dessus de plusieurs n'a point de peine à se rabaisser de cette sorte , non par grimace ou déguisement , mais par un jugement véritable qu'elle nous fait porter de nous-mêmes. Écoutons ce que dit

Prov. 30.

L. 2. & 3.

le Sage : *Voici*, dit-il , *les paroles d'un homme avec qui Dieu est , & qui étant fortifié par la présence de Dieu qui les remplit , a dit : (Ce sera donc le langage de la charité que nous allons entendre : puisque c'est ce qui sort d'un cœur plein de Dieu :) que dira-t-il donc : Je suis le plus fou de tous les hommes & la sagesse des hommes n'est point avec moi. Je n'ai point appris la sagesse , & je ne connois point la science des saints. STULTISSIMUS sum virorum , & sapientia hominum non est mecum : Non didici sapientiam , & non novi scientiam sanctorum.* Cette plénitude de Dieu se termine à lui faire connoître la profondeur de son ignorance & de son néant , & à faire qu'il se regarde comme le plus misérable de tous

les hommes. Et cette connoissance n'est point faulſe, parcequ'elle a pour objet ce qui lui convient par la nature, ſelon laquelle il eſt vrai que les plus juſtes n'ont pas moins de corruption que les plus méchans : & que lui faiſant voir ſes défauts de plus près que ceux des autres, il peut dire véritablement qu'ils ſont plus grans à ſes yeux ; comme nous diſons que la lune eſt plus grande que les étoiles, parcequ'elle nous paroît telle en la voyant de plus près.

La charité a donc tout ce qui lui eſt neceſſaire pour être ſincèrement civile ; & l'on peut dire qu'elle enferme une civilité intérieure envers tous les hommes, qui leur ſeroit infiniment agreable ſ'ils la voyoient. Mais eſt-il bon de la leur faire paroître, & peut-on avoir des motifs légitimes de la produire au-dehors, puisque celui d'attirer leur affection pour ſ'y plaire eſt mauvais & corrompu ? Il eſt vrai que ſ'il n'y avoit que celui-là, elle ſe porteroit plutôt à cacher ſon affection qu'à la découvrir : mais elle en a beaucoup d'autres ; & le premier eſt, qu'en ſe répandant en ces témoignages extérieurs d'amitié envers les hommes, elle ſe nourrit & ſe fortifie elle-même. Elle fait paroître qu'elle les aime, afin de les aimer davantage. Car la charité eſt un feu qui a beſoin d'air & de matière, & qui s'éteint bien-tôt ſ'il eſt toujours étouffé. C'eſt une vertu qui a beſoin d'être exercée comme les autres. Ainſi comme elle fait la vie, la ſanté & la force de nos ames, nous devons chercher des occasions

CHAP.
III.

de la pratiquer. Et il n'y en a point de plus fréquentes que celles que nous fournit la civilité.

Nos ames sont sujettes à plus d'une sorte de maladie ; & il faut bien prendre garde qu'en tâchant d'éviter les unes, on ne tombe en d'autres plus dangereuses. C'est un mal que d'avoir de la complaisance dans l'amour que les hommes ont pour nous ; mais c'est encore un plus grand mal d'avoir de l'indifférence pour les hommes, d'être insensib'e à leurs biens & à leurs maux, & de se renfermer en soi seul, de ne songer qu'à soi ; & l'amour-propre ne nous donne pas moins de pente à ce vice qu'à tous les autres. Or il arrive souvent, si l'on n'y prend garde, qu'en prétendant se détacher de ces commerces de civilité & d'amitié envers les hommes, on tombe dans un état de sécheresse, de froideur & d'indifférence intérieure pour eux. On les oublie, non pour s'attacher à Dieu, mais pour se remplir de soi-même. On s'éloigne d'eux insensiblement. Ils nous deviennent étrangers. Et en voulant pratiquer la charité d'une manière trop spirituelle, nous perdons effectivement la charité spirituelle, & l'affection humaine qui fait le lien de la société civile.

La charité se porte encore à la civilité par les avantages qu'elle en retire : car il n'y auroit rien de plus utile que la civilité, si nous la savions bien ménager. Elle nous donne lieu d'honorer dans les hommes toutes les graces que Dieu leur distribue, & de diversifier nos mouvemens intérieurs

selon la diversité de ces graces. Car si c'est une personne penitente, & que Dieu ait redressée des dereglemens du monde, nous devons honorer en elle la force de la grace de Jesus-Christ, & la victoire sur le monde. Nous devons respecter en elle la penitence, & la considerer comme étant par cette vertu beaucoup au-dessus de nous. Si ce sont des Grans, on honore en eux l'autorité de Jesus-Christ à laquelle ils participent; & si ce sont des Grans vertueux, on honore la grandeur de la grace qu'ils ont reçue, qui leur a fait surmonter tous les obstacles de leur condition. On honore la pauvreté de Jesus-Christ dans les pauvres, son humilité dans ceux qui sont humbles, ou qui sont dans un état rabaislé; sa pureté dans les Vierges; ses souffrances dans ceux qui sont affligés; & enfin sous l'apparence d'une vertu toute humaine, l'on pratique & l'on honore toutes les vertus chrétiennes.

Il est vrai que l'on pourroit à peu près faire toutes ces choses par des actions purement intérieures. Mais il est utile d'être averti de les pratiquer: & les devoirs de la civilité humaine nous en avertissent, comme les devoirs extérieurs de respect que l'on rend à Dieu par la posture de son corps, nous avertissent de tâcher à mettre notre ame dans la disposition intérieure de respect & d'adoration où nous devons être envers la divine Majesté. Et ces avertissemens nous sont d'autant plus utiles, qu'ils sont plus frequens, & il est assez rare qu'on puisse pratiquer la charité envers le pro-

chain par des services réels, les occasions ne s'en présentant pas souvent. Mais le commerce de la civilité est bien plus ordinaire & plus continuel. Il nous coûte peu, & nous donne néanmoins moyen de gagner beaucoup par cet exercice continuel de la charité.

CHAPITRE IV.

Avantages que la pratique de la civilité procure à ceux envers qui on l'exerce.

MAIS si la pratique de cette civilité chrétienne est utile pour nous, elle ne l'est pas moins pour les autres. S'ils sont spirituels, l'affection que l'on leur témoigne redouble leur charité : & s'ils sont charnels, elle flatte à la vérité leur amour-propre, ce qui est un mal qui vient de leur mauvaise disposition ; mais elle les préserve d'un beaucoup plus grand où ils tomberoient si l'on n'avoit soin de les soutenir en leur faisant paroître de l'affection. Car si l'on n'a soin de les entretenir en cette manière par les devoirs de la civilité humaine, ils s'éloignent absolument de ceux qui les traitent avec indifférence, & ils perdent toute la créance qu'ils avoient en eux, de sorte que l'on devient incapable de les servir. Il est donc de la charité de les soutenir dans cette foiblesse, en leur faisant paroître qu'on les aime & qu'on les estime, en attendant que la charité succède à cette disposition imparfaite.

Il faut agir avec les hommes comme avec

des hommes, & non comme avec des Anges. Et ainsi il est nécessaire que notre conduite envers eux soit proportionnée à leur état commun. Or cet état commun est que l'amitié & l'union qui est entre les personnes mêmes de piété, est encore mêlée de beaucoup d'imperfections; de sorte qu'on doit supposer qu'outre les liens spirituels qui les unissent entr'eux, ils sont encore attachés par une infinité de petites cordes toutes humaines dont ils ne s'apperçoivent pas, & qui consistent dans l'estime & dans l'affection qu'ils ont les uns pour les autres, & dans les petites consolations qu'ils reçoivent du commerce qu'ils ont entr'eux. Et la fermeté de leur union ne dépend pas seulement de ces liens spirituels, mais aussi de ces autres cordes humaines qui la conservent.

Il arrive de-là que lorsque ces petites cordes viennent à se rompre par une infinité de petits scandales, de petits mécontentemens, de petites négligences, on vient ensuite à se diviser dans les choses mêmes les plus importantes; & si l'on n'y prend bien garde, on trouvera que toutes les desunions fâcheuses que l'on voit arriver entre des personnes de piété qui avoient été autrefois fort unies, ont d'ordinaire été précédées de refroidissemens causés par le manque d'attention à se rendre certains devoirs de civilité. Il seroit à la vérité à désirer que l'union des Chrétiens entr'eux fût plus ferme, plus pure, plus indépendante de toutes ces consolations humaines; & il faut travailler sur soi-même à s'en pouvoir passer. Mais la

charité semble obliger à ne se pas dispenser à l'égard des autres de ces devoirs auxquels la civilité nous oblige, non en les jugeant foibles : mais en supposant qu'ils le peuvent devenir ; & en évitant ainsi de leur donner aucun prétexte de refroidissement envers nous.

C'est pourquoi c'est une chose qui nous est fort recommandée par les Apôtres ; de rendre la piété aimable aux personnes mêmes du monde, afin de les y attirer doucement. Or il est impossible qu'elle soit aimable, si elle est farouche, incivil, grossière ; & si elle n'a soin de témoigner aux hommes qu'elle les aime, qu'elle desire de les servir, & qu'elle est pleine de tendresse pour eux. Si on ne les sert pas effectivement par ce moyen, au-moins on ne les choque pas, & l'on prépare toujours leur esprit à recevoir la vérité avec moins d'opposition. Il faut donc tâcher à purifier la civilité, & non pas à la bannir. Il faut attirer l'affection des hommes, non pour y prendre une mauvaise complaisance, mais afin que cette affection nous mette en état de les servir ; & parceque cette affection même est un bien pour eux, qui leur donne de l'estime de la piété, qui les y dispose s'ils n'en ont pas, & qui sert à la conserver en eux s'ils en ont.

1. Petr.
5. 5.

L'Apôtre saint Pierre en nous recommandant d'inspirer l'humilité en toutes choses, ne nous recommande-t-il pas une pratique continuelle de civilité ? Car la civilité est une humilité extérieure, & elle devient intérieure quand nous l'exerçons par des vûes

vices spirituelles. Saint Paul l'a prescrit encore plus expressément lorsqu'il ordonne de se prévenir les uns les autres par des témoignages de respect : *Honors invicem prae-* Rom. 12. 10.
venientes.

CHAPITRE V.

*Moyen d'accorder ces contrariétés apparentes.
Regles qu'on doit garder dans la pratique
de la civilité.*

V Oilà donc un combat, non de vices, mais de vertus. Il faut rechercher l'affection des hommes, en leur en témoignant par des devoirs de civilité pour les servir ; pour entretenir l'union avec eux ; pour empêcher qu'ils ne s'éloignent de nous & que la charité ne s'éteigne en eux ; pour augmenter & pour nourrir la charité dans nous-mêmes ; pour pratiquer diverses vertus. Il faut se priver de la recherche de l'affection des hommes & de tout ce qui l'attire ; parce que c'est une tentation pour nous ; parce que ces complaisances humaines nous entretiennent dans une foiblesse spirituelle ; parce que nous devons rendre dès cette vie à nous-mêmes de Dieu seul, & à nous détacher de tout le reste. Ce sont des raisons spirituelles de part & d'autre. Mais qui l'emporte ? Il est assez difficile de le décider. On trouvera que les Saints ont suivi tantôt les uns & tant-

tôt les autres. Voici néanmoins quelques regles qu'il semble que l'on y pourroit garder.

Lorsqu'il y a peu d'esperance de pouvoir servir certaines personnes, que nous n'en sommes pas chargés, que le commerce que nous pouvons avoir avec elles nous peut nuire, quand ce ne seroit que par le tems qu'il y faudroit employer, il faut se contenter à leur égard des devoirs indispensables de civilité, qui les scandaliseroient si l'on y manquoit, & il faut retrancher nous ceux qui n'auroient pour but que de leur plaire & de former une liaison particulière avec elles.

Quand on est attiré à une solitude extraordinaire, & qu'on reconnoît que cette solitude nous attache à Dieu sans nous attacher à nous-mêmes, & sans nous porter à l'indifférence pour nos amis, on a plus de liberté de se soustraire aux commerces de civilité, qui ne sont pas absolument nécessaires, pourvu que notre genre de vie nous serve d'excuse, & que notre retraite soit si uniforme, qu'elle ne donne point de lieu de nous accuser que ce soit par mépris & par indifférence que nous ne rendons pas ces devoirs aux autres.

Mais si nous menons une vie commune; si nous conservons par nécessité diverses liaisons avec le monde; si la solitude entière ne nous est pas propre; si nous avons besoin nous-mêmes de quelques consolations humaines; si nous avons contracté dans l'ordre de Dieu diverses unions

avec plusieurs personnes auxquelles il n'est pas bon de renoncer, il paroît beaucoup plus avantageux de prendre l'autre conduite, qui est de ménager les occasions de leur témoigner de l'affection & de se faire aimer d'eux.

CHAP.
V.

Il faut seulement tâcher que notre civilité soit différente de celle des gens du monde ; & qu'elle soit toute véritable & toute sincère ; & qu'elle ne soit ni légère ni flatteuse ; qu'elle ne se répande point en paroles, en complimens, en louanges ; qu'elle ne nous emporte pas une partie considérable de notre tems ; qu'elle ne soit pas une source d'amusemens & d'inutilités ; qu'elle inspire la piété, & qu'elle resiente la modestie ; & que si elle fait paroître aux hommes la bonté & la douceur de Jésus-Christ, ce ne soit que pour leur inspirer la fuite & l'aversion de l'esprit du monde, & pour les porter à mener une vie toute chrétienne.

Il ne faut pas néanmoins prendre jamais pour règle générale de pratiquer la civilité envers tout le monde ; car il y a des gens dont on ne sauroit se défaire que par quelque espèce d'incivilité, & qui nous accableroient de visites & de billets, si on leur témoignoit de la complaisance. Il faut donc par nécessité faire paroître à ces personnes quelque froideur, de peur qu'ils ne nous ravissent ce que nous avons de plus précieux, qui est notre tems. Si l'on peut se soustraire à ce commerce inutile sans leur donner sujet de se plaindre, à la bonne heure : mais si

CHAP.
X.

l'on ne le peut ; il vaut mieux qu'ils se plaignent de nous , que non pas que l'on nous puisse reprocher avec justice ce que dit l'Ecriture : que les étrangers ont dévoré tout ce qui étoit de plus nécessaire pour soutenir notre vie , sans que nous nous en soyons apperçûs. *Comederunt alieni robur*
Osée. 7.9. ejus , & veserunt.





DE LA GRANDEUR.

PREMIERE PARTIE.

De la nature de la grandeur, & des devoirs
des inferieurs envers les Grans.

CHAPITRE PREMIER.

Instincts contraires des hommes à l'égard de la grandeur. Celui qui porte à honorer les Grans, plus fort que celui qui porte à les mépriser. Source du mépris de la grandeur dans les Philosophes pauvres ou riches. Qu'il n'y a que la Religion qui nous puisse faire connoître ce qui lui est dû.

LEs hommes ont des instincts tout contraires à l'égard de la grandeur, qui naissent néanmoins également de leur corruption naturelle. Ils l'aiment, ils la haïssent, ils l'admirent, ils la méprisent. Ils l'aiment, parce qu'ils y voyent tout ce qu'ils desirent, les richesses, le plaisir, l'honneur, la puissance. Ils la haïssent, parce qu'elle les rabaisse & les humilie, & qu'elle leur fait sentir la privation où ils sont de ces biens qu'ils

CHAP.
I.

aiment. Ils l'admirerent parce qu'ils en sont éblouis. Ils la méprisent aussi quelquefois, ou ils font semblant de la mépriser, afin de s'élever dans leur imagination au-dessus des Grans, & de se bâtir ainsi une grandeur imaginaire, par le rabaissement de ceux qui sont l'objet de l'admiration des personnes du commun.

Mais quoiqu'ils éprouvent tous ces divers mouvemens, il faut avouer néanmoins que ceux qui portent à honorer & à estimer les Grans, sont beaucoup plus forts & plus agissans, parce qu'ils regardent les plus naturels objets de la concupiscence; au lieu que la haine qu'on a pour la grandeur est étouffée en quelque sorte par le besoin continuel que l'on a des Grans, qui plie insensiblement l'ame au respect & à l'estime pour cet état. On désespere de pouvoir s'élever aussi haut qu'eux; & l'on aime mieux être participant de leurs biens en se soumettant à eux.

Le mépris humain de la grandeur ne se rencontre donc d'ordinaire qu'en certaines gens qui couvrent leur orgueil du nom de Philosophie, & qui ne pouvant satisfaire à leur ambition en se faisant Grans, tâchent de satisfaire leur malignité en rabaisant ceux qui le sont. *Puisque nous ne pouvons parvenir à la grandeur, vengeons-nous à en médire*, disoit assez agréablement Montagne, pour exprimer ce sentiment naturel d'orgueil.

Que s'il s'est trouvé quelques Philosophes, qui ayant sujet d'être contents de leur fortune, selon le monde, n'ont pas laissé

de mépriser en apparence la grandeur dans leurs discours & dans leurs écrits, c'est par une vaine vanité encore plus ingénieuse & plus déliée. Ces gens se sont bien donné de garde de se dépouiller réellement de leurs richesses ; & Senèque a eu grand soin de se munir des maximes contre ce dépouillement effectif. *C'est, dit-il, la marque d'une ame faible, de ne pouvoir souffrir les richesses.* INFIRME est aussi celui qui ne passe divisé. Pourquoi donc fait-il tant de beaux discours contre les Grans & contre les riches ? C'est qu'il a voulu joindre ensemble la gloire humaine de la grandeur, & la gloire philosophique du mépris de la grandeur, afin d'être estimé non seulement par les personnes du commun qui honorent les Grans, mais aussi par les Philosophes qui les méprisent. Ces divers sentimens également injustes & corrompus font voir clairement qu'il ne faut point suivre la concupiscence dans les mouvemens qu'elle nous inspire pour & contre les Grans : & nous devons même défier de notre raison, à cause du commerce & de la liaison qu'elle a avec les passions qui la corrompent d'ordinaire à l'égard de leurs objets. Il faut chercher des lumières plus sûres & moins suspectes : & il n'est pas possible d'en trouver ailleurs que dans la Religion chrétienne, parce qu'il n'y a qu'elle qui connoisse véritablement la concupiscence, & qui puisse ainsi séparer de la grandeur les faux avantages que notre ambition lui donne, & lui conserver les véritables que notre malignité lui voudroit ravir. C'est

CHAP.
L

par les lumières qu'elle nous donne qu'il est facile de reconnoître que la raison humaine nous pourroit peut-être bien convaincre que l'idée commune que les hommes se forment de la grandeur, est toute fautive & toute trompeuse, parce qu'elle n'est fondée que sur la corruption de leur cœur; & sur les faux jugemens qu'elle produit. Car voici de quelle sorte ils composent cette idée. Ils aiment la puissance, les richesses, les plaisirs. Ils voient que les Grans en sont possesseurs. Ils les estiment donc heureux. Ils préfèrent par-là leur état à celui de ceux qui sont privés de ces biens, & par cette préférence ils les élèvent au-dessus des autres hommes. Ce jugement est déjà faux & trompeur. Car le plaisir, les richesses, la puissance, ne sont point des biens dans l'état présent de l'homme. Ils ne paroissent tels qu'à la concupiscence, & ils paroissent au contraire de grans maux à la raison éclairée par la foi, parce que ce sont de grans empêchemens à la piété & au salut. Mais les hommes ne s'arrêtent pas-là. Comme ils voient que le jugement qu'ils portent de l'état des Grans ne leur est pas particulier, que la plupart des autres hommes en jugent comme eux, & qu'ils ont tous pour cet état des sentimens d'estime & d'admiration, ils composent de ces jugemens qu'ils connoissent, & dans eux & dans les autres, une nouvelle base pour rehausser la grandeur, & ils considèrent ainsi les Grans environnés d'une grande troupe d'admirateurs qui les regardent comme infiniment élevés au-dessus des autres hommes.

C'est l'idée que la concupiscence nous donne de cet état : mais il ne faut qu'un peu de lumière pour en connoître la fausseté. Car tous ces jugemens qui relevent les Grans au-dessus des autres, n'étant que de vaines fantaisies qui naissent de la corruption & de l'aveuglement des hommes, il est clair que cette grandeur dont ils font le fondement, n'est qu'un fantôme sans solidité.

La Philosophie nous pourroit bien conduire jusqu'à reconnoître en partie la fausseté de cette idée ; mais si nous n'avons point d'autres lumières que celles qu'elle nous fournit, en nous délivrant d'une erreur, elle nous engagera dans une autre, qui est de nous faire croire que les Grans ne sont dignes d'aucun honneur ni d'aucun respect. Et en effet, cette conclusion suivroit nécessairement de ces principes, si la grandeur n'étoit fondée que sur cet amas de faux jugemens & de faux biens. Car je ne dois pas honorer une personne, parce qu'elle est plus misérable que moi ; & l'illusion qui feroit croire aux Grans que leur état est heureux, parce qu'il paroît tel à un grand nombre de personnes abusées, ne mériteroit que de la pitié, & non du respect & de l'estime.

Cependant l'Ecriture nous avertit qu'il y a un devoir d'honneur à l'égard des Grans, & que la piété chrétienne s'en doit acquitter. Or la piété qui est inséparable de la vérité, ne peut honorer que ce qui est véritablement digne d'honneur. On peut dire même qu'il faut qu'il y ait quelque chose

CHAP.

I.

I. Tim.

L. 17.

de Dieu dans la grandeur, puisque l'Ecriture, nous assurant d'une part, qu'on doit honorer les Grans, nous enseigne de l'autre que l'honneur n'est dû qu'à Dieu, *Solo Deo honor & gloria*. D'où il s'ensuit qu'il faut qu'on puisse honorer Dieu en honorant les Grans, & qu'il y a quelque chose de Dieu en eux à quoi l'on peut rapporter l'honneur qu'on leur rend. Mais pour savoir ce que c'est, il est nécessaire de remonter jusqu'à l'établissement & à l'origine même de la grandeur.

CHAPITRE II.

Comment la concupiscence, la raison & la Religion s'unissent pour former la grandeur. Conséquence de cette doctrine avantageuse aux Rois & aux Monarchies successeurs.

LA concupiscence, la raison, & la Religion s'unissent diversement pour former cet état que l'on appelle grandeur. La concupiscence le desire par orgueil. La raison l'approuve par la vûe du besoin qu'en ont les hommes. Et la Religion le confirme par l'autorité de Dieu même. Et pour savoir de quelle sorte cela se fait, il faut considérer que si les hommes étoient demeurés dans l'innocence, il n'y auroit point eu de Grans parmi eux; puisqu'ils seroient nés égaux; & qu'ils seroient demeurés dans cette égalité de la nature. L'homme n'est pas fait proprement pour commander aux hommes, comme dit saint Gregoire, parce que

la volonté d'un homme n'est pas la règle de celle d'un autre, & qu'ils ont tous pour unique règle la loi de Dieu, qu'ils auroient tous connue assez clairement avant le péché, pour n'avoir besoin de l'apprendre de personne.

Si la grandeur n'est donc pas toujours un désordre en elle-même, elle est au moins toujours un effet du désordre de la nature, & une suite nécessaire du péché. Car comme l'état d'innocence ne pouvoit admettre d'inégalité, l'état du péché ne peut souffrir d'égalité. Chaque homme voudroit être le maître & le tyran de tous les autres; & comme il est impossible que chacun réussisse dans ce dessein, il faut par nécessité, ou que la raison y apporte quelque ordre, ou que la force le fasse, & que les plus puissans devenant les maîtres, les foibles demeurent assujettis.

La raison ne reconnoît pas seulement que cet assujettissement des hommes à d'autres hommes est inévitable, mais aussi qu'il leur est très-avantageux & très-nécessaire. Elle fait que la lumière de l'homme est trop foible depuis le péché pour le pouvoir conduire même dans les choses qui ne regardent que la vie civile, & que sa volonté est trop corrompue pour le faire demeurer en paix dans une condition réglée. Elle voit donc qu'il est nécessaire qu'il y ait quelque loi grossière qui le lie à ses devoirs, qui est celle de l'empire & de la domination. Ainsi elle trouve bon qu'on établisse des réglemens & des polices, & que l'on donne à certaines personnes le pouvoir de

les faire observer aux autres; Elle approuve que l'on règle toutes les choses humaines, & que pour éviter les contestations on donne la préférence aux uns au-dessus des autres. En un mot, non-seulement elle consent à l'établissement de la grandeur, mais elle regarde cet ordre comme le chef-d'œuvre de l'esprit humain, & comme la chose la plus utile qui soit dans le monde.

Mais ce qu'il faut bien remarquer, c'est qu'encore que la concupiscence desire la grandeur, & que la raison humaine en approuve l'établissement, ni l'une ni l'autre ne suffisent néanmoins pour la rendre légitime. Car les hommes n'étant pas à eux, ils ne peuvent disposer ni des autres, ni d'eux-mêmes. Dieu seul est leur maître souverain, & ce seroit un attentat criminel à eux d'en reconnoître, ou d'en établir un autre sans ordre. Si une troupe d'esclaves assemblés dans une prison, déroberoit à quelques-uns d'eux le droit de vie & de mort sur tous les autres, le maître se moqueroit de cet établissement temeraire, & il puniroit comme un usurpateur & comme un tyran, celui qui auroit usé de ce droit; parce que ce droit lui appartenant, il n'y a que lui qui puisse le communiquer & le transférer à un autre. Or nous sommes tous dans cet état à l'égard de Dieu, c'est-à-dire, que nous sommes ses esclaves, & par conséquent nous ne pouvons disposer de nous-mêmes que par ses ordres. Ce seroit donc en vain que les hommes donneroient à certain d'entr'eux le droit & le pouvoir de gouverner les autres, si Dieu ne joignoit son

autorité à leur choix. Et c'est pourquoi, selon la doctrine de saint Augustin, tous les supplices étoient des meurtres & des homicides, si Dieu qui est le seul maître de la vie & de la mort des hommes, ne leur avoit donné le pouvoir de faire mourir ceux qui violeroient les loix de la nature, & qui troubleroient leur société. Mais nous apprenons de l'Ecriture qu'il l'a fait, & qu'il a confirmé par son autorité ces établissemens humains : qu'il approuve que les hommes se lient ensemble par des loix & des polices : qu'il leur donne pouvoir de choisir quelques-uns d'entr'eux pour les faire observer ; & qu'il communique son pouvoir à ces personnes choisies pour gouverner ceux qui leur sont soumis.

CHAP.
II.

Serm.
302. m.
13.

Ce ne sont pas là de vaines spéculations : ce sont des vérités décidées par l'Ecriture. Car c'est l'Apôtre saint Paul qui nous enseigne que toute puissance vient de Dieu. *Non est potestas nisi à Deo.* Qu'elles sont établies de Dieu. *Que autem sunt, à Deo ordinata sunt.* Que qui leur résiste, résiste à l'ordre de Dieu. *Qui resistit potestati, Dei ordinationi resistit.* Que ceux qui gouvernent les peuples sont les ministres de Dieu, pour récompenser le bien & punir le mal. *Dei minister est tibi in bonum, Dei minister est vindex in iram.* Et il donne aussi aux Princes le même titre qu'il se donne à lui-même comme Apôtre. *Sic nos existimet homo ut ministros Christi.*

Rom. 13.
1.

Ibid. v.
2.

Y. 4.

1. Cor.
4. l.

Et par-là il paroît que la grandeur est une participation de la puissance de Dieu sur les hommes, qu'il communique aux

CHAP.
II.

uns pour le bien des autres : Que c'est un ministère qu'il leur confie , & qu'ainsi n'y ayant rien de plus réel & de plus juste que l'autorité & la puissance de Dieu , il n'y a rien de plus réel & de plus juste que la grandeur dans ceux à qui il la communique véritablement , & qui n'en font point usurpateurs.

C'est par cette doctrine qu'il est facile de comprendre qu'encore que la royauté & les autres formes de gouvernement viennent originairement du choix & du consentement des peuples ; néanmoins l'autorité des Rois ne vient point du peuple , mais de Dieu seul. Car Dieu a bien donné au peuple le pouvoir de se choisir un gouvernement ; mais comme le choix de ceux qui élisent l'Evêque n'est pas ce qui le fait Evêque , & qu'il faut que l'autorité pastorale de Jésus-Christ lui soit communiquée par son ordination ; aussi ce n'est point le seul consentement des peuples qui fait les Rois ; c'est la communication que Dieu leur fait de sa royauté & de sa puissance qui les établit Rois légitimes , & qui leur donne un droit véritable sur leurs sujets. Et c'est pourquoi l'Apôtre n'appelle point les Princes Ministres du peuple , mais il les appelle *Ministres de Dieu* , parce qu'ils ne tiennent leur puissance que de Dieu seul.

Et de-là on peut tirer une conséquence très-avantageuse pour les Monarchies successives. C'est qu'encore que l'établissement de cette sorte de gouvernement ait dépendu du peuple dans son origine , par le choix

qu'il a fait d'une certaine famille, & par l'institution de l'ordre pour la succession du royaume : néanmoins cet ordre étant une fois établi, il n'est pas en la liberté du peuple de le changer. Car l'autorité de faire des loix ne reside plus dans le peuple qui s'en est dépouillé, & qui a eu raison de s'en dépouiller, n'y ayant rien de plus avantageux pour son propre bien ; mais elle reside dans le Roi à qui Dieu communique sa puissance pour le regir. Et ainsi, comme dans un état successif les Rois ne peuvent mourir ; les peuples n'étant jamais sans Roi, ils ne sont jamais en état de faire de nouvelles loix pour changer l'ordre de la succession, & ils n'ont jamais d'autorité légitime pour le faire, puisqu'elle reside toujours en celui à qui Dieu la communique selon l'ordre auquel les peuples se sont volontairement assujettis.

Il est clair aussi par le même principe, qu'il n'est jamais permis à personne de se soulever contre son Souverain, ni de s'engager dans une guerre civile. Car la guerre ne se peut faire sans autorité, & sans une autorité souveraine, puisqu'on y fait mourir les hommes, ce qui suppose un droit de vie & de mort. Or ce droit dans un Etat monarchique n'appartient qu'au Roi seul, & à ceux qui l'exercent sous son autorité. Ainsi ceux qui se revoltent contre lui, ne l'ayant point, commettent auxant d'homicides qu'ils font perir d'hommes par la guerre civile, puisqu'ils les font mourir sans pouvoir & contre l'ordre de Dieu. C'est en vain qu'on prétendroit les justifier

CHAP.
II.

par les desordres de l'Etat auxquels ils font semblant de vouloir remedier. Car il n'y a point de desordre qui puisse donner droit à des sujets de tirer l'épée, puisqu'ils n'ont point le droit de l'épée, & qu'ils ne s'en peuvent servir que par l'ordre de celui qui la porte par l'ordre de Dieu.

CHAPITRE III.

Que cette autorité passe aux Magistrats, & aux Princes du Sang. Résolution de la question proposée : Par où les Grans sont dignes de respect.

Cette puissance royale & ce droit de gouverner les peuples, qui appartiennent essentiellement à Dieu, & qu'il communique aux hommes pour le bien des hommes, comme nous avons déjà dit, résident bien à la vérité dans les Rois avec éminence; mais ils passent d'eux à tous leurs Ministres; & à tous ceux qui sont employés sous eux à gouverner les peuples & à y maintenir l'ordre. De sorte qu'ils comprennent toute l'autorité qui remue & règle les Etats, & qui est différemment partagée selon les différens emplois & les divers ministères. Qui que ce soit qui la possède, est Ministre de Dieu, par la part qu'il a à l'autorité de Dieu.

L'on doit dire le même de certaines grandeurs qui consistent plus dans un rang que dans une autorité réelle, comme la qualité de Prince du Sang, qui donne bien à

ceux qui la possèdent un rang fort élevé au-dessus des autres, mais qui n'enferme point de juridiction, à moins qu'elle ne soit jointe à d'autres ministères & à d'autres charges. Car ce rang même étant une espèce d'autorité, il vient de même de l'ordre de Dieu. Les choses humaines ayant besoin d'être réglées, & ne pouvant subsister sans ordre, il a été nécessaire d'établir ces prééminences, & de faire que quelques-uns eussent droit d'être préférés aux autres. Et cette préférence a justement été accordée aux Princes du Sang par une suite naturelle de l'esprit des monarchies successives. Car cette forme de gouvernement consistant essentiellement dans le choix que le peuple fait d'une certaine famille pour être gouverné par ceux qui en sont, selon l'ordre de leur naissance, il est clair que comme tous ceux de cette famille ont droit à la royauté, & qu'ils y peuvent parvenir selon leur rang, il est nécessaire que les peuples soient accoutumés de longue main à les regarder avec plus de respect que les autres.

C'est par ces principes qu'on peut résoudre la question proposée : Par où les Grands sont dignes de respect. Ce n'est ni par leurs richesses, ni par leurs plaisirs, ni par leur pompe. C'est par la part qu'ils ont à la royauté de Dieu, que l'on doit honorer en leur personne selon la mesure qu'ils la possèdent. C'est par l'ordre dans lequel Dieu les a placés, & qu'il a disposé par sa providence. Ainsi cette soumission ayant pour objet une chose qui est vraiment digne de

Rom. 13.
3.

respect, elle ne doit pas seulement être exterieure, & de pure ceremonie, mais elle doit aussi être interieure; c'est-à-dire, qu'elle doit enfermer la connoissance d'une superiorité & d'une grandeur réelle dans ceux qu'on honore. C'est pourquoi l'Apôtre recommande aux 'Chrétiens d'être assujettis aux Puissances, non-seulement par la crainte de de la peine, mais aussi par un motif de conscience: *Non solum propter iram, sed etiam propter conscientiam.*

CHAPITRE IV.

*Pompes & richesses nécessaires aux Grans.
Que les respects extérieurs leur sont dûs,
& même en un sens les respects intérieurs.
Retenue qu'on doit garder en parlant des Grans.*

LA pompe & l'éclat qui accompagnent l'état des Grans, n'est pas ce qui les rend effectivement dignes d'honneur; mais c'est néanmoins ce qui les fait honorer par la plupart du monde. Et parce qu'il est bon qu'ils soient honorés, il est juste aussi que la grandeur soit jointe à quelque magnificence exterieure. Car les hommes ne sont nullement assez spirituels pour reconnoître & pour honorer en eux l'autorité de Dieu, s'ils la voyent en un état qui fût l'objet ordinaire de leur mépris & de leur aversion. Ainsi, afin que la grandeur fasse l'impression qu'elle doit faire sur leur esprit, il faut qu'elle en fasse premièrement sur

leurs sens, C'est ce qui rend les richesses nécessaires aux Grans, à proportion du degré auquel ils sont élevés, puisque c'est par les richesses qu'ils se conservent la bien-séance nécessaire à leur condition sans laquelle elle deviendrait inutile aux hommes. C'est donc un excès visible que ce que Tertullien enseigne : *Que toutes les marques de dignité & de puissance, & tous les ornemens attachés aux charges sont défendus aux Chrétiens, & que Jésus-Christ a mis toutes ces choses entre les pompes du diable, en paroissant en un état éloigné de toute pompe & de tout édat.* Car la Religion chrétienne n'est jamais contraire à la vraie raison : & si Jésus-Christ n'a pas voulu se revêtir extérieurement de cette magnificence, ce n'est pas qu'il l'ait absolument condamnée ; mais c'est qu'elle n'étoit pas conforme à son ministère, qui étoit de montrer, même par la vie extérieure, la disposition où tous ses disciples doivent être intérieurement. Les Grans doivent donc apprendre de la vie de Jésus-Christ à n'aimer pas la pompe & l'éclat, & non pas à s'en dépouiller absolument, à moins que Dieu ne leur inspire le mouvement de quitter tout-à-fait le monde. Mais on ne se doit pas étonner de cet excès de Tertullien, puisqu'il enseigne bien dans le même livre, qu'il est absolument défendu aux Chrétiens de juger de la vie & de l'honneur des hommes : ce qui est manifestement contre la doctrine & contre la pratique de l'Eglise.

De Idol.
c. 18.

c. 17.

Outre la pompe & l'éclat, les respects extérieurs que les inférieurs rendent aux

CHAP.
IV.

Grans, sont encore une des suites legitimes de leur condition. Car encore qu'ils ne soient peut être dans leur origine que des inventions de l'orgueil humain, qui est bien-aïse de jouir de la grandeur par la vûe de l'abaissement des autres; il faut pourtant reconnoître que ces déferences & ces respects sont d'eux-mêmes utiles & raisonnables, & que quand l'orgueil ne les auroit pas introduits, la raison auroit dû les inventer. Car il est utile & juste que les Grans soient honorés par une reconnoissance sincere & veritable de l'ordre de Dieu qui les élève au-dessus des autres. Or les hommes ont une telle opposition à s'humilier sous d'autres, & à les reconnoître pour plus grans qu'eux, que pour y accoutumer leur ame, il faut en quelque sorte y accoutumer leur corps, afin que l'ame en prenne insensiblement le pli & la posture, & passe de la ceremonie à la verité. Et c'est pourquoi il a été bon que ces respects extérieurs fussent incommodes, parcequ'autrement elle ne se seroit pas apperçue qu'ils sont destinés à honorer les Grans, & elle auroit pu s'y attacher pour le seul plaisir ou pour la commodité qu'elle y auroit trouvée, & les rendre ainsi indifferemment à tout le monde, ce qui n'auroit point produit cet effet d'imprimer insensiblement dans l'esprit des sentimens de reverence pour ceux qu'on honore de cette sorte.

Ceux donc qui ont dit qu'y ayant deux sortes de grandeurs, l'une naturelle & l'autre d'établissement, nous ne devons les respects naturels, qui consistent dans l'estime

& dans la soumission d'esprit, qu'aux grandeurs naturelles, & que nous ne devons aux grandeurs d'établissement que des honneurs d'établissement, c'est à-dire, certaines ceremonies inventées par les hommes pour honorer les dignités qu'ils ont établies, doivent ajoûter pour rendre cette pensée tout-à-fait vraie, qu'il faut que ces ceremonies exterieures naissent d'un mouvement interieur, par lequel on reconnoisse dans les Grans une veritable superiorité: Car leur état enfermant, comme nous avons dit, une participation de l'autorité de Dieu, il est digne d'un respect veritable & interieur, & tant s'en faut que les Grans n'ayent droit d'exiger de nous que ces sortes de ceremonies exterieures, sans aucun mouvement de l'ame, qui y réponde, qu'on peut dire au-contraire qu'ils n'ont droit d'exiger ces ceremonies, qu'afin d'imprimer dans l'esprit les sentimens justes que l'on doit avoir pour leur état. De sorte que lorsqu'ils connoissent assez certaines personnes pour être assurés qu'elles sont à leur égard dans la disposition où elles doivent être, ils les peuvent dispenser de ces devoirs exterieurs, parcequ'ils n'ont plus alors leur fin & leur utilité.

Il est vrai que ce respect qui est du aux Grans, ne doit pas corrompre notre jugement à leur égard, ni nous faire estimer en eux ce qui n'est pas estimable. Il est compatible avec la connoissance de leurs défauts & de leurs miseres, & il n'oblige nullement à ne leur pas preferer interieurement ceux qui ont plus de biens réels & de gran-

CHAP.
IV.

Exod.

22. 28.

Act. 23.

6.

deurs naturelles. Mais comme l'honneur leur est du, qu'il est utile qu'ils soient honorés, & que le commun du monde n'a pas assez de lumière ni d'équité pour condamner les défauts, sans mépriser ceux en qui ils les remarquent; on est obligé de demeurer en une extrême retenue en parlant des Grans, & de tous ceux à qui l'honneur est nécessaire. Cette parole de l'Écriture : *Ne parlez point mal du Prince de votre peuple*, s'entendant de tous les Supérieurs tant Ecclesiastiques que séculiers : & généralement de tous ceux qui participent à la puissance de Dieu. C'est pourquoi c'est une chose très-contraire à la véritable piété, que la liberté que le commun du monde se donne de décrier la conduite de ceux qui gouvernent. Car outre que l'on en parle souvent témérairement & contre la vérité, parcequ'on n'en est pas toujours assez informé; on en parle presque toujours avec injustice, parceque l'on imprime dans les autres par ces sortes de discours une disposition contraire à celle que Dieu les oblige d'avoir pour ceux dont il se sert pour les gouverner.



CHAPITRE V.

Qu'il est beaucoup meilleur d'avoir attaché la grandeur à la naissance, qu'au mérite.

IL y en a qui voudroient au moins que cette autorité qu'il faut respecter, fût toujours jointe au mérite, & qui traitent d'injustes toutes les loix qui l'ont attachée à des qualités extérieures. Ils triomphent en attaquant celles qui font dépendre la grandeur de la naissance. On ne choisit pas, disent-ils, pour gouverner un bateau celui qui est de meilleure maison. Pourquoi le fait-on donc à l'égard des royaumes, & des empires? Mais c'est qu'ils ne connoissent pas le fond de la foiblesse & de la corruption des hommes. Ils raisonneroient bien si les hommes étoient justes & raisonnables; mais ils raisonnent très-mal, parcequ'ils ne le sont pas, & qu'ils ne le seront jamais. L'injustice naturelle & ineffaçable du cœur des hommes, rend ce choix, non-seulement raisonnable, mais le chef-d'œuvre de la raison. Car qui choisirons-nous? Le plus vertueux, le plus sage, le plus vaillant? Mais nous voilà incontinent aux mains: chacun dira qu'il est ce plus vertueux, ce plus vaillant, ce plus sage. Attachons donc notre choix à quelque chose d'extérieur & d'incontestable. Il est le fils aîné du Roi. Cela est net. Il n'y a point à douter. La raison ne peut mieux faire; car

*Cette
pensée est
de M.
Pascal*

De la Grandeur.
la guerre civile est le plus grand de tous les maux.

Ce qui est vrai de la royauté, l'est encore des premiers rangs d'un État. Ne vaudroit-il pas mieux, dira-t-on, qu'il y eût des Princes de mérite, que des Princes de naissance, & que l'on pût monter par la vertu plus haut que par cette vaine qualité ? N'est-il pas injuste qu'un General d'armée, après avoir conquis des Provinces, soit obligé de céder à un Prince du Sang sans expérience & sans esprit ? Non, cela n'est point injuste. C'est au-contraire la plus belle invention que la raison ait pu trouver pour adoucir la fierté de la grandeur, & pour la décharger de la haine & de l'envie des inférieurs. Si l'on n'étoit grand que par le mérite, l'élevation des Grans seroit un avertissement continuel qu'on les a préférés à bien des gens qui croient les surpasser en mérite.

Mais en attachant la grandeur à la naissance, l'on calme l'orgueil des inférieurs, & l'on leur rend la grandeur de beaucoup moins incommode. Il n'y a pas de honte à céder, quand on peut dire, je dois cela à sa naissance. Cette raison convainc l'esprit sans le blesser par le dépit & la jalousie. Il y est accoutumé, & il ne se revolte point contre un ordre établi qui ne lui est point injurieux.

Un autre avantage qui arrive de cet établissement, est que l'on peut avoir des Princes sans orgueil, & que les Grans peuvent être humbles. Car il n'y a point d'orgueil à demeurer dans l'état où l'on est né, & où

la providence de Dieu nous a mis, pourvu que l'on en use selon les fins de Dieu. L'on peut avec cela conserver des sentimens d'humilité dans son cœur, connoître ses défauts & ses miseres ; & regarder sa condition comme une chose étrangère, dont l'ordre de Dieu nous a revêtus. Mais qu'il est difficile d'être humble, lorsque l'on considère son élévation comme le fruit de ses travaux & de son mérite, lorsque l'on l'a prévenue par les desirs, que l'on se l'est procurée par son adresse, & qu'elle nous donne lieu de croire qu'elle nous étoit due ; & que nous surpassons autant les autres en mérite, que nous les surpassons en dignité ! Non seulement cette sorte d'élévation nourrit l'orgueil, mais on n'y arrive même ordinairement que par la porte de l'ambition, car on fait assez que ce qui est destiné au mérite s'emporte ordinairement par brigue & par cabale, & qu'ainsi on y arrive souvent sans mérite, & presque toujours sans vocation, puisqu'on s'y appelle soi-même par une recherche ambitieuse. Mais au-moins ceux qui sont Grans par naissance peuvent dire avec vérité qu'ils sont appelés à leur état, & que c'est Dieu qui les a fait Grans. Ainsi en pratiquant fidèlement les devoirs de leur condition, ils sont sans doute plus en état d'attirer sur eux les grâces de Dieu, que ceux qui s'y étant élevés en se poussant dans le monde par des motifs tout charnels, devoient plutôt penser à en sortir qu'à y demeurer, puisqu'ils ne peuvent pas avoir de juste confiance

que Dieu les ait élevés à un état où leur seule ambition les auroit portés.

CHAPITRE VI.

Autre raison d'honorer les Grans, qui naît des avantages que l'on en tire. Que la cupidité prend dans le monde la place de la charité pour remplir les besoins des hommes, & c'est l'ordre politique qui la règle, & qui l'applique au service des hommes. Cause de l'ingratitude des hommes. Que la Religion la doit corriger.

Cette maniere d'honorer les Grans, en considerant en eux la part qu'ils ont à l'autorité de Dieu, est d'autant plus utile à la société publique, qu'étant indépendante des qualités personnelles, elle l'est aussi du caprice des jugemens que l'on en porte; & ainsi elle est fixe & invariable. En voici encore une autre de même nature. C'est que quels qu'ils soient, ils ne laissent pas d'être les ministres dont Dieu se sert pour procurer aux hommes les plus grans & les plus essentiels des biens qui soient dans le monde. Car on ne jouit de son bien, on ne voyage sans danger; on ne demeure en repos dans la maison, on ne reçoit les avantages du commerce, on ne tire des services de l'industrie des autres hommes & de la société humaine, que par le moyen de l'ordre politique. S'il étoit détruit, on ne pourroit dire qu'on possède rien. Tous les hommes seroient ennemis les uns des

autres, & il y auroit une guerre générale entr'eux, qui ne se décideroit que par la force.

Il n'y a donc personne qui n'ait de très-grandes obligations à l'ordre politique; & pour les comprendre mieux, il faut considérer que les hommes étant vuides de charité par le dérèglement du péché, demeurent néanmoins pleins de besoins, & sont dépendans les uns des autres dans une infinité de choses. La cupidité a donc pris la place de la charité pour remplir ces besoins, & elle le fait d'une manière que l'on n'admire pas assez, & où la charité commune ne peut atteindre. On trouve, par exemple, presque par tout en allant à la campagne, des gens qui sont prêts de servir ceux qui passent, & qui ont des logis tout préparés à les recevoir. On en dispose comme on veut. On leur commande, & ils obéissent. Ils croient qu'on leur fait plaisir d'accepter leur service. Ils ne s'excusent jamais de rendre les assistances qu'on leur demande. Qu'y auroit-il de plus admirable que ces gens, s'ils étoient animés de l'esprit de charité? C'est la cupidité qui les fait agir, & qui le fait de si bonne grace, qu'elle veut bien qu'on lui impute comme une faveur de l'avoir employée à nous rendre ces services.

Quelle charité seroit-ce que de bâtir une maison toute entière pour un autre, de la meubler, de la tapisser; de la lui rendre la clef à la main? la cupidité le fera gaiement? Quelle charité d'aller querir des remèdes

H ij

aux Indes, de s'abaisser aux plus vils ministères, & de rendre aux autres les services les plus bas & les plus pénibles? La cupidité fait tout cela sans s'en plaindre.

Il n'y a donc rien dont on tire de plus grans services que de la cupidité même des hommes. Mais afin qu'elle soit disposée à les rendre, il faut qu'il y ait quelque chose qui la retienne. Car si on la laisse à elle-même, elle n'a ni bornes ni mesures. Au lieu de servir à la société humaine, elle la détruit. Il n'y a point d'excès dont elle ne soit capable lorsqu'elle n'a point de lien, son inclination & sa pente allant droit au vol, aux meurtres, aux injustices & aux plus grans déreglemens.

Il a donc fallu trouver un art pour régler la cupidité, & cet art consiste dans l'ordre politique qui la retient par la crainte de la peine, & qui l'applique aux choses qui sont utiles à la société. C'est cet ordre qui nous donne des marchans, des médecins, des artisans, & généralement tous ceux qui contribuent aux plaisirs, & qui soulagent les nécessités de la vie. Ainsi nous en avons obligation à ceux qui sont les conservateurs de cet ordre : c'est-à-dire, à ceux en qui reside l'autorité qui règle & entretient les Etats.

Qui n'admireroit un homme qui auroit trouvé l'art d'appivoiser les lions, les ours, les tigres, & les autres bêtes farouches, & de les faire servir aux usages de la vie? Or c'est ce que fait l'ordre des Etats : car les hommes pleins de cupidité, sont pires

que des tigres, des ours & des lions. Chacun d'eux voudroit devorer les autres : cependant par le moyen des loix & des polices, on apprivoise tellement ces bêtes féroces, que l'on en tire tous les services humains que l'on pourroit tirer de la plus pure charité.

L'ordre politique est donc une invention admirable que les hommes ont trouvée, pour procurer à tous les particuliers les commodités dont les plus grans Rois ne feroient jouir, quelque nombre d'officiers qu'ils ayent, & quelques richesses qu'ils possèdent, si cet ordre étoit détruit. Combien faudroit-il qu'un homme, sans cette invention, eût de richesses & de serviteurs pour se procurer simplement les avantages dont un bourgeois de Paris jouit avec quatre mille livres de rente ? Combien faudroit-il qu'il eût de vaisseaux pour en envoyer en toutes les parties du monde, afin que les uns lui apportassent des remèdes, les autres des étoffes, les autres des curiosités, & des ouvrages de ces peuples éloignés ? Combien faudroit-il qu'il eût de gens pour avoir des nouvelles régulièrement tous les huit jours de tous les endroits de l'Europe ? Quelles richesses suffiroient à l'entretien de tant de couriers qui lui seroient nécessaires pour envoyer en tous ces lieux différens, de tant de postes pour leur fournir des chevaux, de tant d'hôtelleries pour les loger ? Combien faudroit-il de soldats pour leur assurer les chemins, & les garantir des voleurs ? combien faudroit-il qu'il eût d'artisans pour son vivre, pour

son logement , pour ses habits ? * Tous les arts étant enchaînés , & ayant besoin les uns des autres , il se trouveroit qu'il auroit besoin de tous ; & il ne lui suffiroit pas d'en avoir pour lui , il lui en faudroit pour tous ses officiers , & pour tous ceux qui travailleroient pour lui , ce qui va à l'infini. Un simple bourgeois a tout cela , & il l'a sans peines , sans tracas , sans inquiétude. On lui va querir ce dont il a besoin , à la Chine , au Perou , en Egypte , en Perse , & généralement par toute la terre. On l'exempte de la peine de préparer les vaisseaux. On le décharge du risque & de tous les mauvais succès de ces voyages. On lui rend les chemins libres par toute l'Europe. On lui dispose des couriers pour lui en faire avoir des nouvelles. Il y a des gens qui passent toute leur vie à l'étude de la nature pour le guerir dans ses maladies , & qui sont aussi prêts de le servir , que s'il les entretenoit à ses gages. Il peut dire avec vérité qu'il y a un million d'hommes qui travaillent pour lui dans le royaume. Il peut compter au nombre de ses officiers tous les artisans de France , & même ceux des Etats voisins , puisqu'ils sont tous disposés à lui rendre service , & qu'il n'a qu'à leur commander , en y ajoutant une certaine récompense établie , qui sont les moindres gages que l'on puisse donner à des officiers. Tous ces gens qui travaillent pour lui ne l'incommoient point. Il n'est point obli-

* *Nulla ars non alterius artis aut mater aut propinqua est.* Tertull. de Idol. c. 8,

gés de pourvoir à leurs nécessités. Il n'est point chargé de faire leur fortune. Il ne faut point d'officiers supérieurs pour les gouverner, ni d'inférieurs pour les servir, ou s'il en faut, il n'est pas obligé de s'en mettre en peine. Qui peut assez estimer ces avantages, qui égalent ainsi la condition des particuliers à celle des Rois, & qui les dispensant des inquiétudes des grandes richesses, leur en procurent toutes les commodités ?

Mais ce qui rend la plupart des gens insensibles à tout cela, est un principe de vanité & d'ingratitude qu'ils ont dans le cœur. Ils tirent en effet les mêmes avantages de tous ceux qui travaillent pour le public, dans lequel ils sont compris, que s'ils ne travailloient que pour eux seuls. Leurs lettres sont également portées aux extrémités du monde par un courrier qui en porte dix mille, que s'il n'en portoit qu'une seule. Ils sont aussi bien traités par un Médecin qui en voit plusieurs autres, que s'il n'étoit attaché qu'à eux : & au contraire l'expérience qu'il acquiert par les assistances qu'il rend aux autres, le rend plus capable de les servir dans leurs maladies. Néanmoins parcequ'ils savent qu'ils ne sont pas les seuls qui jouissent de ces biens, ils n'en sont point touchés. Leurs besoins sont également remplis, mais leur vanité n'est pas également satisfaite. Parcequ'ils n'ont pas droit de s'attribuer à eux en particulier tous ces gens qui leur rendent quelque service, ils ne comptent pour rien l'utilité qu'ils en tirent. Et quoique

CHAP.
VL

celle que les autres en reçoivent ne diminue en rien la leur, elle leur en due néanmoins le sentiment, & ils croient n'avoir obligation à personne, parcequ'il y a une infinité de gens qui participant aux mêmes biens, partagent avec eux cette obligation.

On ne fait pas même de reflexion sur ces biens effectifs qu'on reçoit des Rois ou des Grans : comme l'on ne pense gueres, selon ce que dit un Ancien, qu'on a grande obligation à la terre de nous soutenir, & que l'on seroit fort embarrassé si elle nous manquoit à tout moment sous les pieds. Mais cet oubli des hommes est la preuve & non l'exuse de leur peu de gratitude. Car puisque ce sont des biens, & de grans biens, & qu'on les reçoit de Dieu par le ministère des hommes, ils en doivent être reconnoissans envers Dieu, & embrasser dans leur reconnoissance ceux dont il se sert pour les leur procurer, & qui sont les dépositaires de son autorité dans le monde. Ces obligations humaines étant justes, deviennent par cela même un devoir indispensable de Religion, parceque la Religion Chrétienne a pour regle la souveraine justice, & qu'elle consiste toute à suivre cette regle. Et c'est pourquoi l'Apôtre recommande aux Chrétiens de prier pour les

1. *Tom.* Rois & pour ceux qui reglent sous eux l'E-
 2. *1. C* tat temporel : & ces prières leur sont dûes
 2. quand ce ne seroit qu'à cause de la part qu'ils ont à maintenir la paix & le repos entre les hommes. Ainsi il y a de la faute à ne s'en pas acquitter & à negliger de prier

pour les Rois : & l'on se rend indigne par-là de jouir de tous les biens que Dieu procure aux hommes par leur ministère. Peu de personnes font assés de reflexion sur cela. On s'amuse à se plaindre en l'air des desordres du gouvernement, dont on juge souvent avec beaucoup de temerité, & l'on ne pense pas à satisfaire à la juste reconnaissance que l'on doit à Dieu pour les biens qu'on reçoit de lui par le moyen de tout gouvernement réglé. Cependant ces biens sont infiniment plus considerables que les desordres vrais ou faux qui font le sujet de ces mutmures & de ces plaintes.





DE LA GRANDEUR.

SECONDE PARTIE.

Des obligations & des difficultés de la vie
des Grans.

CHAPITRE PREMIER.

*Qu'il n'est permis à aucun homme de suivre
sa volonté ni de la faire suivre aux autres :
qu'ainsi la grandeur n'a pour but & pour
emploi que de faire obéir à Dieu. Crime que
les Grans commettent en rapportant leur
grandeur à eux-mêmes.*



Si la nature de la grandeur, telle que nous l'avons représentée, peut servir pour établir les devoirs des inférieurs envers les Grans sur des principes fixes & inébranlables, elle est encore beaucoup plus propre pour faire entrer les Grans mêmes dans la connaissance de leurs plus essentielles & plus indispensables obligations.

Il est vrai, comme nous l'avons montré, que la grandeur est une participation de l'autorité & de la puissance de Dieu sur les hommes, & que c'est de Dieu même que les Grans la tiennent. Il faut savoir à quelle

condition , & pour quelle fin Dieu leur communique cette autorité & cette puissance. Car comme ils ne la reçoivent que de Dieu, ils ne la peuvent posséder legitiment qu'aux conditions que Dieu la leur donne, & ils n'en peuvent user que pour les fins que Dieu même leur prescrit.

Or la premiere chose qu'il faut considerer sur ce sujet, est que Dieu est le Maître & le Roi des hommes, par un titre si essentiel à sa nature, qu'il est impossible qu'il fasse part de cette qualité à quelque créature que ce soit.

L'homme est essentiellement & naturellement sujet à la volonté de Dieu, parcequ'elle est sa regle naturelle & immuable. Il est injuste s'il ne la suit pas, & sa justice consiste à s'y conformer & à s'y assujettir. Mais aussi, comme il est impossible que la volonté d'aucune creature soit sa regle, il ne peut être obligé de la suivre pour elle-même. Car cette subordination de sa volonté à celle de Dieu, est tellement essentielle à sa nature, que Dieu même ne lui peut permettre d'être sa regle & sa fin. C'est pourquoi le Fils de Dieu même proteste en qualité d'homme, qu'il fait toujours la volonté de son Pere, & non la sienne.

Que s'il ne peut être permis à une creature de faire sa volonté, il lui est encore moins permis de prétendre de la faire regner sur les autres; puisque notre volonté n'est ni la regle d'elle-même, ni la regle d'aucune autre creature. Il n'y a donc que Dieu qui puisse justement regner sur nos volontés. C'est à lui que l'empire en appartient, puis-

CHAP.
I.

que c'est la divine volonté que nous devons consulter comme la règle unique de toutes nos actions.

Ce n'est pas qu'on ne soit souvent obligé de suivre aussi les inclinations & les commandemens des hommes ; mais ce n'est jamais en considération des hommes, ni pour obéir aux hommes : c'est en vertu de l'autorité de Dieu qui nous y oblige. Ainsi notre obéissance se termine toujours à Dieu, lors-même qu'elle nous assujettit aux hommes, parceque nous ne leur obéissons qu'à cause que Dieu nous le commande, & que c'est ce commandement de Dieu qui est notre principal motif dans l'obéissance que nous leur rendons. J'obéis au Roi dont je suis sujet, & j'obéirois à un maître si j'étois esclave, parceque Dieu le veut. C'est donc à Dieu que j'obéis effectivement. C'est sa volonté qui règle la mienne, & je suis toujours indépendant de celle des hommes, lors même que je leur rends l'obéissance la plus exacte. Car si-tôt que cette même volonté de Dieu me fera connoître qu'il ne veut pas que je leur obéisse en quelque chose, ils ne trouveront plus en moi ni de sujet ni d'esclave.

Il s'ensuit de-là que Dieu ne communique point sa puissance aux hommes, afin qu'ils assujettissent les autres à leur volonté ; puisque cette domination de la volonté d'un homme sur celle d'un autre homme, est naturellement & essentiellement injuste : qu'il ne la leur communique point, afin qu'ils se regardent avec complaisance : comme étant la fin des autres hommes,

hommes, puisqu'ils ne le font point en effet, & qu'il est impossible qu'ils le soient ; mais que la fin unique de Dieu dans cette part qu'il leur donne à sa puissance, est de les établir ministres & exécuteurs de ses volontés, en leur donnant le droit & le pouvoir, non de se faire obéir, mais de faire obéir à Dieu ; non de regner eux-mêmes, mais de faire regner Dieu ; non de faire servir les hommes à leur gloire & à leur grandeur, mais d'employer leur puissance pour servir les hommes, & pour leur procurer, autant qu'ils peuvent, toute sorte de biens temporels & spirituels.

Ainsi la grandeur est un ministère, qui a pour fin l'honneur de Dieu & l'avantage des hommes, qui ne les rapporte point à elle-même. Elle n'est point pour soi, elle est pour les autres. Et par-là il est visible que pour en user dans l'ordre de Dieu, il faut que les Grans, bien loin de considérer les peuples comme étant à eux, se regardent eux-mêmes comme étant aux peuples ; & qu'ils soient fermement persuadés que leur qualité ne leur donne aucun droit, ni de suivre eux mêmes leur volonté, ni de la faire suivre aux autres, qu'ils ne peuvent point commander pour commander, & qu'il faut que dans tous les commandemens qu'ils font aux autres, ils puissent répondre véritablement à Dieu, s'il venoit à leur en demander la fin & le motif, que c'est pour lui qu'ils les font, que c'est pour faire observer ses loix, & pour procurer le bien des hommes.

Il est clair par-là, que le crime que les

CHAP.
I

Grans commettent en rapportant à eux-mêmes & à leurs plaisirs, la grandeur & les biens qu'ils possèdent, est une espèce de perfidie & de rebellion contre Dieu. Car comme il est certain qu'un Roi auroit sujet de traiter de rebelle un de ses sujets, si lui ayant confié une Province pour y conserver son autorité, il prétendoit s'en rendre le maître, de même les Grans ayant reçu leur grandeur & tout ce qu'ils ont d'autorité, non pour eux-mêmes ; mais pour établir l'empire de Dieu, & pour procurer sa gloire, ils deviennent rebelles & perfides à l'égard de Dieu, lorsqu'ils ne les rapportent qu'à eux-mêmes.

Pour éviter donc ce crime, il est nécessaire que les Grans considerent leur condition comme un ministère & une fonction, & non pas comme une qualité attachée à leur être. Il est nécessaire qu'ils en soient détachés intérieurement ; qu'ils la regardent comme une chose étrangère, qui ne les rend ni plus parfaits en eux-mêmes, ni plus agréables à Dieu, & qui leur donne seulement un moyen de faire beaucoup de bien ou beaucoup de mal, selon la maniere dont ils s'acquitteront des devoirs auxquels elle les oblige. Il faut qu'ils soient persuadés qu'il n'y a que ce bon ou ce mauvais usage de leur ministère qui soit à eux & qui leur doive demeurer, puisque toute leur grandeur leur sera ôtée au moment de leur mort, & qu'ils emporteront seulement avec eux les bonnes ou les mauvaises actions qu'ils auront faites dans cet état.

CHAPITRE II.

Que la mesure du pouvoir des Grans est la regle de leurs devoirs, & qu'ils sont obligés de faire pour Dieu tout ce qu'ils peuvent. Comment ils doivent rapporter à Dieu l'honneur qu'on leur rend.

DE ce principe qui fait voir que les Grans ne peuvent rapporter à eux-mêmes leur grandeur, il est aisé de passer à cet autre ; qu'ayant reçu de Dieu leur autorité & leur puissance pour son service, ils la doivent employer pour Dieu ; c'est-à-dire, qu'ils doivent faire pour Dieu tout ce qu'ils ont pouvoir de faire, & que la mesure de leur puissance est la regle de leurs devoirs.

Ils n'ont donc qu'à examiner ce qu'ils peuvent faire. Car il est certain qu'ils doivent faire ce qu'ils peuvent. S'ils peuvent peu, ils sont obligez à peu ; s'ils peuvent beaucoup, leurs obligations croissent selon la même proportion que leur pouvoir.

On doit conclure de-là qu'un Prince doit faire dans les lieux où il a autorité, tout ce qu'il a pouvoir de faire pour le bien des peuples, & de l'Eglise, que tous les Grans le doivent faire dans leurs terres & dans leurs maisons : Qu'un Magistrat doit faire tout ce que sa charge lui donne pouvoir de faire, afin que la justice soit bien rendue : & enfin que chacun dans son ministère doit faire tout le bien qu'il

CHAP.
II

à le pouvoir de faire , afin de ne laisser pas inutile le talent que Dieu lui a confié. Cette règle se prescrit en trois paroles , mais la pratique s'en étend infiniment loin ; puisque pour remettre tout dans l'ordre , & pour remédier à tous les abus , il ne seroit presque besoin d'autre chose , sinon que ceux qui ont l'autorité entre les mains , usassent de tout leur pouvoir pour faire observer les loix de Dieu & de son Eglise.

Il y a quelques-uns de ces devoirs qui étant grossiers & visibles , ne sont pas tout-à-fait inconnus aux Grans ; mais il y en a d'autres : auxquels ils ne pensent presque point , & qui ne laissent pas d'être d'une extrême conséquence. Celui de rapporter à Dieu l'honneur qu'on leur rend , & de le faire servir pour faire observer ses loix , est un des plus importants. Les Grans sont honorés , comme je l'ai dit. Les meilleurs Chrétiens ne peuvent se dispenser en conscience de leur rendre les respects qui leur sont dûs : & les Chrétiens charnels les honorent même plus qu'ils ne devroient , parce qu'ils honorent en eux les richesses & les autres choses que le dérèglement de leur cœur leur fait aimer , & qui ne méritent ni estime ni respects. C'est donc une chose attachée à la condition des Grans que l'honneur : & cet honneur est juste , puisqu'il est fondé , comme nous l'avons montré , sur des raisons justes & légitimes. C'est Dieu même , auteur de toute justice , qui le leur accorde : mais il ne leur permet pas pour cela d'en faire l'objet de leur vanité. Toute gloire appartient à Dieu , selon l'Ecriture :

Sol. Deo honor & gloria. Il faut donc que les Grans rendent à Dieu celle qu'on leur rend, & qu'ils s'en servent pour faire que Dieu soit glorifié. Or le moyen de pratiquer ce devoir n'est pas simplement de se dépouiller souvent devant Dieu de cette gloire humaine attachée à leur état, ni de reconnoître en sa présence qu'elle lui appartient, & non pas à eux; mais c'est de rendre toutes les vertus honorables par leur exemple. Car le naturel des hommes est d'honorer tout dans les personnes qu'ils honorent, & de ne faire point de distinction entre leurs qualités pour reverer les unes & pour mépriser les autres. Et il arrive de-là, que l'honneur attaché à la condition des Grans; fait honorer leurs vices, s'ils sont vicieux; & fait de même honorer toutes les vertus, lorsqu'elles paroissent en eux. La modestie dans les habits, la fuite des divertissemens dangereux, l'observation exacte des loix de l'Eglise, ne passent plus pour honteuses lorsque les Grans en font une publique profession. En les imitant, on se croit à couvert de la moquerie des hommes, & l'on fait gloire de suivre ceux que la gloire suit toujours.

On ne peut assez représenter combien la pratique de ce point est importante pour le salut des Grans. Car l'un des plus grans artifices du diable pour engager les hommes dans le vice & dans le desordre, est d'attacher aux vertus certains noms qui les rendent méprisables, & d'imprimer dans les âmes foibles des craintes frivoles de passer pour scrupuleuses, si elles les veulent pra-

CHAP.
II.

tiquer. C'est ainsi, par exemple, qu'il a introduit dans le monde l'immodestie des habits, & qu'il a fait recevoir par des filles très-honnêtes, des modes qui n'ont été inventées que par des personnes déréglées. Ces personnes foibles ont donc besoin d'être soutenues contre cette dangereuse tentation : & rien ne le peut mieux faire que l'exemple des personnes de grande condition, qui les met à couvert de ce reproche de singularité. Ainsi il est du courage & du devoir des Grans, de croire qu'ils sont établis de Dieu pour s'opposer à cet artifice du diable ; pour montrer à tout le monde qu'il est glorieux d'obéir à Dieu : pour soutenir par leur exemple, la foiblesse de leurs frères ; & pour confesser hautement Jésus-Christ, à la vue des hommes, par la confession publique d'une vie toute chrétienne. Et quand ils ne rendroient que ce service à l'Eglise, ils ne devroient pas estimer leur vie mal employée, ni leur vocation peu importante.

CHAPITRE III.

Exemples des devoirs particuliers qui naissent de ce principe, Que les Grans sont obligés de faire pour Dieu tout ce qu'ils peuvent.

1. A l'égard de l'immodestie des femmes ;
2. De la nomination aux Benefices : Pechés dont les Grans se chargent par la participation aux pechés d'autrui.

IL n'y a qu'à étendre ce principe, Que les Grans sont obligés d'employer pour

Dieu tout ce qu'ils ont reçu de Dieu, & qu'ils sont tenus de faire tout ce qu'ils peuvent, ou par leur autorité, ou par leur exemple, pour découvrir un nombre infini de devoirs particuliers à leur état, dont l'omission les rend coupables d'une infinité de fautes. Et il ne sera pas inutile d'en considérer quelques-uns, qui sont d'une fort grande étendue.

Il est certain, comme nous venons de dire, qu'il n'y a rien de plus capable d'inspirer la modestie aux personnes de condition mediocre, que de voir les personnes de grande qualité, sur lesquelles elles se regardent, & à qui elles ne veulent pas déplaire, dans une exacte modestie, soit pour les habits, soit pour les ajustemens; & qu'il y a des circonstances, où des Princesses & des femmes de Gouverneurs de Province, sans employer autre chose que leur exemple, & des témoignages de mépris pour celles qui seroient vêtues d'une manière immodeste, seroient capables de bannir l'immodestie de toute une ville. Elles peuvent au moins obliger à la modestie les personnes qui dépendent d'elles: & l'impression de leur exemple a toujours beaucoup de force sur quantité d'autres qui n'en dépendent pas. Ainsi elles sont capables d'empêcher un grand nombre de crimes qui naissent de ce dérèglement, & dans les femmes & dans les hommes. Or si elles le peuvent, il est indubitable qu'elles le doivent; & qu'elles ne sont pas seulement obligées à la modestie par le devoir commun de toutes les femmes Chrétiennes, mais en-

CHAP.
III.

core plus par un devoir particulier qui naît de leur état, qui les rendant capables d'empêcher beaucoup de crimes & de desordres, leur impose l'obligation de le faire à proportion du pouvoir qu'elles en ont. Car si l'on ne doute point qu'un homme qui pourroit sauver la vie à plusieurs personnes, en se privant de quelque petit divertissement, ne fût homicide s'il préféroit ce divertissement à la vie de ceux qu'il pourroit sauver : il est encore plus certain que si l'on peut préserver plusieurs âmes de la mort spirituelle, en pratiquant quelque action à laquelle on est d'ailleurs obligé par la loi de Dieu ; par son état & par le ministère dont on est chargé de la part de Dieu ; on ne la peut omettre sans se rendre homicide de tous ceux que l'on auroit pu empêcher de se perdre.

Cette effroyable conséquence fait voir quelle étrange différence les diverses conditions des hommes mettent entre les actions qui paroissent semblables à l'extérieur. Car l'immodestie des habits dans une femme qui n'est pas de qualité, n'est péché qu'à proportion de la vanité qui l'accompagne, & du scandale qu'elle peut causer à un petit nombre de personnes ; mais ce même mouvement de vanité, qui porte les personnes de grande qualité, qui sont l'exemple & la règle des autres, à paroître devant le monde dans un état qui blesse la modestie, est une approbation publique du vice, une source de crimes, & une loi de péché, puisque l'exemple de ces personnes est une vie vivante qui a beaucoup plus de force

sur l'esprit du monde, que toutes les loix & toutes les ordonnances qui ne sont écrites que dans les livres. Ainsi, quoiqu'elles ne pensent peut-être point à toutes ces funestes suites, & qu'elles ne soient possédées que d'une légère passion de paroître agréables à ceux qui les voient, elles seront bien étonnées lorsqu'elles se verront chargées au Jugement de Dieu des crimes d'une infinité de personnes qu'elles auront engagées ou autorisées par leur exemple dans ce dérèglement : au lieu qu'elles étoient obligées de les en retirer par l'exemple de leur modestie.

Rien n'est plus terrible que cette participation des crimes d'autrui, à laquelle on s'engage par l'omission de ces devoirs. En voici encore d'autres exemples. Les Seigneurs doivent la justice à ceux qui dépendent d'eux. Les officiers qu'ils leur donnent ne sont que pour tenir leur place, & pour faire au lieu d'eux, ce qu'ils devroient faire par eux-mêmes, s'il étoit possible. Ils sont donc obligés dans le choix qu'ils en font, de préférer ceux qui peuvent le mieux s'acquitter de cet emploi. Que si par quelque considération humaine, par négligence ou par la vûe d'un bas intérêt, ils en choisissent d'incapables ou de moins capables, toutes les fautes de ces officiers leur seront imputées : & ils se rendent coupables de toutes les injustices que ces officiers commettent, & de tous les disorders qui arrivent par leur injustice ou leur peu de suffisance. L'avarice ou l'ignorance d'un Juge ruinera une pauvre famille : &

la misère engagera cette famille ruinée en un grand nombre de crimes. Qui doute que tous ces crimes ne retombent sur ce Seigneur, s'il a préféré ce Juge à d'autres plus capables, ou par négligence, ou par un motif d'intérêt humain ?

Les Ordonnances reçues dans le royaume donnent de même pouvoir aux Seigneurs de remédier à quantité de desordres. Ils ont droit, par exemple, d'empêcher que l'on donne à jouer aux jeux de hazard, d'interdire les danses les jours de Fêtes, & de faire pratiquer plusieurs autres reglemens semblables, dont l'observation seroit capable de bannir une infinité de crimes. Ceux qui peuvent ou les introduire ou les maintenir, y sont donc indispensablement obligés ; & les Seigneurs le peuvent lorsqu'ils sont autorisés par les loix du royaume. Ainsi lorsqu'ils ne s'acquittent pas de cette obligation ; qu'ils ne veillent pas sur leurs officiers ; qu'ils ne les appuient pas ; qu'ils en choisissent de corrompus, d'incapables, de foibles qui n'ont ni zele ni vigueur, ils ont sujet de se croire coupables devant Dieu de tous les crimes auxquels ils ont dû remédier.

Mais cette multitude de pechés dont les Grans se trouvent accablés par la part qu'ils prennent à ceux des autres qu'ils négligent d'empêcher, est encore infiniment plus grande dans les choses Ecclesiastiques, dont les Princes & les Grans sont souvent chargés ; ou par la nomination de plusieurs Benefices Ecclesiastiques, & de plusieurs charges Pastorales, ou par les solli-

titations qu'ils font pour les faire donner à ceux qui leur appartiennent. Un mauvais Pasteur est coupable de tous les sacrilèges que commettent les mauvais Prêtres qu'il emploie ; de tous les scandales qu'ils causent ; & de tous les crimes des peuples qu'ils auroient pu empêcher. C'est-à-dire , qu'il se commet peu de crimes dans une ville qui ne soient imputés aux Pasteurs negligens & vicieux. Mais si les crimes des peuples sont imputés aux Pasteurs , qui doute que les crimes des peuples & des Pasteurs ne soient imputés à ceux qui les ont nommés , ou qui les ont fait nommer par leur sollicitation & par leur crédit ? Il ne faut sur cela que consulter les lumieres les plus ordinaires du sens commun : car si le Gouverneur d'une place importante, à qui le Roi auroit donné le pouvoir de choisir tous les officiers inferieurs qui servent sous lui à la défense de cette place ; au lieu de confier ces emplois à des gens de cœur , & de ne considerer dans le choix qu'il en feroit , que le service du Roi , n'y consideroit au contraire que son propre intérêt , & ne les donnoit qu'à des gens sans experience & sans courage , qui la laissassent prendre par les ennemis , n'est-il pas vrai que le Roi auroit droit de traiter ce Gouverneur de serviteur traître & infidelle ? Combien Dieu le fera-t-il donc avec plus de justice à l'égard de ceux qui ayant à remplir des charges Pastorales , c'est-à-dire , à donner des chefs aux Chrétiens pour les ga-

CHAP.
III.

ranter des attaques du démon, & pour les conduire au ciel, les confient à des personnes qui n'ont aucune expérience dans cette guerre spirituelle qu'ils sont obligés de faire à toutes les puissances des tenebres; qui sont plutôt d'intelligence avec elles; & qui bien loin de conduire les peuples dans le chemin du salut, marchent eux-mêmes dans le chemin de la mort, & y attirent les autres par leur exemple?

Il seroit donc à désirer, que tous les Grans qui sont obligés de pourvoir à des charges Pastorales, eussent continuellement devant les yeux ce que saint Chrysostome dit en particulier à l'égard de ceux qui contribuent par des vûes humaines à établir des Evêques indignes: S'il arrive, dit-il, pour ne parler que de ce que l'on voit tous les jours, que l'on élève à l'Épiscopat une personne qui en est indigne, on par la considération de l'amitié que l'on a pour lui, ou par quelque autre raison; quel supplice ne s'attire-t-on point par ce mauvais choix? On n'est pas seulement la cause de la perte d'une infinité d'âmes qui perissent par la faute de cet homme indigne, mais on lui donne aussi l'occasion de tous les péchés qu'il commet dans l'administration de sa charge. Ainsi celui qui est auteur de sa promotion, se rend coupable de tous les péchés qui seront commis, & par ce mauvais Pasteur, & par les peuples qui lui sont soumis. Que celui qui scandalise une seule âme se rend en cela si criminel, qu'il vaudroit mieux, selon l'Écriture, qu'on lui attachât au cou une meule

Et moulin, & qu'on le jettât dans la mer ; à quoi doit s'attendre un homme qui scandalise sans d'ames ?

Il est vrai que le choix aux Benefices qui n'ont point charge d'ames, n'a pas de si grandes & de si funestes suites. Il ne faut pas s'imaginer néanmoins, qu'il soit permis d'en disposer selon ses inclinations, & par d'autres considerations que celles de servir Dieu. C'est toujours un bien consacré à Dieu, & destiné pour l'entretien de ceux qui servent effectivement l'Eglise, & qui mènent une vie conforme à leur vocation ; & par conséquent, quand on les donne ; ou que l'on les fait donner à des personnes dont la vie est toute séculière, & qui ne les recherchent que pour les employer à leur luxe & à leurs divertissemens, & pour vivre d'une manière éloignée de la modestie Ecclesiastique, tous les crimes qu'ils commettent dans la dispensation de ces biens, retombent sur ceux qui les ont choisis pour cette administration, sans s'informer s'ils étoient disposés à s'en acquitter, & s'ils en avoient même les obligations.

Si l'on joint à tous ces devoirs ceux qui naissent du pouvoir que les Grans ont de remédier à divers desordres dans les grans emplois qu'ils ont. Si l'on y ajoute ce qu'ils pourroient faire pour bannir par leur autorité, par leurs paroles, & par leur exemple le luxe, le blasphème, les débauches, le jeu, le libertinage, & un grand nombre d'autres sources de desordres & de crimes, & que l'on règle tout cela par ces

deux principes : Que les Grans sont obligés de faire tout ce qu'ils peuvent , & que l'omission de ces devoirs les rend coupables de tous les crimes qu'ils n'auront pas empêchés , on se formera quelque idée des effroyables dangers de ce ministère.

Cependant tout cet amas de pechés dont ils se chargent sans le savoir , ne se fait point sentir pendant leur vie. Le bruit qui se fait autour d'eux les étourdit , & les objets extérieurs qui les jettent hors d'eux-mêmes les empêchent de les voir. Ce sont comme des montagnes suspendues au - dessus de leurs têtes , que la miséricorde de Dieu soutient encore pour leur donner lieu de se reconnoître. Mais au moment de leur mort , toutes ces montagnes fondront tout-d'un-coup sur eux , & tous les objets qui les occupent disparaissant à leurs yeux , ils ne se verront plus environnés que d'un nombre infini de gens qui leur reprocheront , ou les injustices qu'ils auront souffertes , ou les crimes où ils auront été engagés par le mauvais usage qu'ils auront fait de leur ministère.



CHAPITRE IV.

Que l'état des Grans est un obstacle à connoître leurs devoirs.

CE qu'il y a de plus terrible dans la condition des Grans, est qu'en les obligeant à tous ces devoirs, elle leur sert d'obstacles à les reconnoître, & les empêche de s'en acquitter, lors même qu'ils les connoissent. Le fondement de leur état est qu'ils ne sont point à eux, mais aux peuples; que la grandeur & l'autorité ne leur est point donnée pour en jouir & pour s'y plaire, mais afin de s'en servir pour le bien de ceux qui leur sont soumis. Mais qu'il est difficile de faire entrer ces sentimens dans l'âme de ceux qui sont nés dans les richesses & dans les honneurs! L'inclination des hommes corrompus est de rapporter tout à eux, & de se rendre le centre de tout. C'est une tyrannie naturelle que le péché a gravée au plus profond de leur cœur. Mais les personnes de basse naissance ne peuvent pas facilement l'exercer, parce que les autres ne leur cèdent pas. Ils sont continuellement avertis par la résistance que l'on fait à leurs desirs, que les autres hommes ne sont pas faits pour eux. Il en est tout au contraire des Grans, & principalement de ceux qui le sont par leur naissance. Cette grandeur fait que dès leur jeunesse ils sont accoutumés à voir que tout le monde leur cède & se rend à leurs incli-

CHAP.
IV.

nations, & cela leur persuade insensiblement que tous ces gens qui leur témoignent tant de déférence & tant de respects, ne sont nés que pour eux, & pour contribuer ou à leur divertissement, ou à leur grandeur. Ainsi ils croient n'avoir autre chose à faire qu'à en jouir & à travailler à l'augmenter, en faisant servir à cette fin toutes les personnes qui sont dans leur dépendance : & il ne leur vient presque jamais dans l'esprit que cette grandeur, & tous ces autres biens qu'ils possèdent ne sont au contraire destinés par l'ordre de Dieu, que pour servir ceux qui leur sont assujettis.

Aussi l'on voit ordinairement, que les Grans qui ont les vices des Grans sont tellement occupés de leur grandeur, & que toutes leurs pensées se renferment tellement en eux-mêmes, qu'ils ne rendent presque jamais aucun service gratuit à personne. Ils sont avares de leur recommandation comme de leur bien, de peur que s'ils obtenoient quelques graces pour les autres, on ne leur en tint compte sur celles qu'ils espèrent pour eux-mêmes : ce qui fait que leurs plus intimes amis n'osent leur demander leur faveur dans les affaires, à moins qu'ils ne l'aient achetée par des services réels, & que ce soit plutôt une récompense qu'une grace. Ainsi ils font véritablement trafic de leur credit & de leurs paroles. Et l'on peut dire, sans leur faire tort, qu'ils ne sont que des marchans d'une condition plus relevée.

La connoissance des autres vérités qui leur sont nécessaires pour s'acquitter de leur

devoir ne leur est pas moins difficile à acquiescer. Ils les haïssent toutes naturellement, parce qu'elles les incommode dans leurs passions. Ce sont des liens qui les mettent à l'étroit, qui les troublent dans leurs plaisirs, & qui leur rendent leur grandeur presque inutile. Ainsi la corruption de leur cœur les éloigne de ces vérités, & cette corruption est favorisée par tous les objets qui les environnent. Chacun fait qu'ils n'aiment pas la vérité qui les rabaisse, & qu'ils aiment le mensonge qui les flatte; & ainsi on s'efforce à l'envi de les tromper, parce qu'on s'aime plus qu'on ne les aime.

Il est vrai qu'il se mêle quelque chose de cette mauvaise complaisance dans la conduite que l'on tient à l'égard de tout le monde: mais on en a néanmoins infiniment davantage pour les Grans que pour les autres, car l'intérêt augmente le desir de plaire, & la crainte de déplaire à proportion que ceux avec qui on traite sont plus capables ou de servir, ou de nuire, c'est-à-dire, qu'ils sont plus grans. Et par-là il est visible, que tout degré de grandeur est un obstacle à la vérité, & que vouloir s'élever plus haut dans le monde, c'est vouloir que la vérité ait plus de peine à se faire entendre à nous.

Mais ce n'est pas seulement la cupidité qui cache la vérité aux Grans, la prudence même est obligée souvent de la couvrir, ou du moins de la temperer, afin de la proportionner à leur foiblesse. Car la complaisance continuelle de ceux qui les envi-

ronnement ayant produit dans leur esprit une délicatesse qui les rend incapables de souffrir la vérité dans sa pureté & dans sa force, il faut par nécessité ne leur en montrer qu'une partie, & leur faire plutôt entrevoir les choses que de les leur proposer expressément. On parle quelquefois sincèrement & avec ouverture aux personnes du commun : mais qui l'oseroit faire à l'égard des Grans, & même qui le doit faire, à moins qu'ils ne témoignent eux-mêmes de le désirer ? La vérité cherche quelquefois les petits, & elle se présente à eux sans qu'ils la demandent ; mais il faut que les Grans la cherchent avec grand soin, & qu'ils aillent au devant d'elle, s'ils la veulent trouver en ce monde.

CHAPITRE V.

Combien l'état des Grans leur rend la pratique de leurs devoirs difficile.

S'il est si difficile aux Grans de connaître leurs devoirs, il ne l'est pas moins de s'en acquitter après les avoir connus. Car de quelle force n'ont-ils pas besoin pour surmonter toutes les passions injustes des hommes qui s'y opposent, & qui sont en cela favorisées par leurs propres passions ? S'ils sont chargés, par exemple, de la distribution de quelques Benefices, & qu'ils veuillent suivre les loix de l'Eglise, quels obstacles n'y trouvent-ils point ? Il faut rebuter ceux qui s'en croiroient obligés, & aller chercher des gens qui ne leur en auroient point d'obligation, parce qu'ils prendront ces dignités pour des charges dangereuses à leur con-

science. Il faut qu'ils cherchent, non ceux qui leur font la cour dans l'esperance de les obtenir ; mais ceux qu'ils ne connoissent pas, ou qui tâchent de se cacher pour éviter qu'on les choisisse. Les Grans auroient-ils jamais recherché la nomination d'aucun Benefice pour n'en user qu'à ces conditions ? & néanmoins ils n'en peuvent user legitimelement qu'avec ces conditions.

Ces difficultés qui naissent de leur condition, ne sont pas moins sensibles à l'égard des devoirs communs du Christianisme, auxquels ils ne sont pas moins obligés que les autres. Car il faut considerer que comme étant Grans ils ne laissent pas d'être hommes, les devoirs de leur condition ne les dispensent pas des devoirs & des suites de la condition commune des hommes. Ils sont hommes & pecheurs, c'est-à-dire, pleins de corruption, de miseres, de tenebres, & de plaies interieures. Ils doivent reconnoître ces plaies ; ils y doivent remedier. Ils sont orgueilleux ; ils ont besoin de s'humilier. Ils sont voluptueux, ils ont besoin de se mortifier. Ils sont attachés aux biens du monde, ils ont besoin de s'en détacher. Ils sont tout hors d'eux-mêmes & tout dissipés, ils ont besoin de se recueillir. Le moyen ordinaire de se guerir de ces maladies, est de se priver des choses qui les causent, & qui les nourrissent. Mais c'est ce que leur condition ne leur permet pas. Ils ne peuvent se separer ni de leurs richesses, ni de leurs honneurs, ni de leur pompe. Il

CHAP.
V.

CHAP.
V.

pratiquer la mortification & encore moins la retraite. Ils ont mille engagemens qui les attirent au-dehors. Cependant il faut guerir ou perir. Et ne pouvant guerir par la maniere ordinaire, il faut qu'ils guérissent d'une maniere extraordinaire, & en quelque sorte miraculeuse dans l'ordre même de la grace. Il faut qu'ils soient humbles dans les honneurs, pauvres dans les richesses, pénétrés de leur misere dans leur bonheur apparent. Ainsi au-lieu que les autres soutiennent par les exercices extérieurs la foiblesse de leur esprit & de leur vertu, il faut que les Grans au-contraire surmontent par la force de leur esprit & de leurs vertus tous les empêchemens extérieurs.

Ils ne sauroient être dans la veritable disposition que Dieu leur demande, & que la raison exige d'eux, s'ils ne se considerent dans trois ordres differens, dans l'ordre extérieur, dans l'ordre naturel, & dans l'ordre intérieur qui dépend de la vertu. Selon l'ordre extérieur, ils sont plus que les autres: selon l'ordre naturel, ils sont entierement égaux aux autres: & selon l'ordre intérieur, ils sont obligés par humilité de se mettre au-dessous des autres. Les sentimens qui naissent de ces trois ordres doivent subsister ensemble; & ils sont obligés pour conserver l'ordre extérieur, de se tenir dans le rang qui leur appartient selon le monde, ils ne doivent pas laisser pour cela de se tenir dans une égalité parfaite avec le reste des hommes, qui les rende doux, compatissans & charitables envers tous; & ils ne

font pas de même dispenses de reconnoître que peut être leurs pechés & leurs défauts les font regarder de Dieu & des Anges comme les derniers des hommes. On ne sauroit nier qu'ils ne soient obligés d'être dans ces dispositions ; mais qu'il est difficile de les allier ensemble ! L'esprit de l'homme est si étroit, qu'il ne faut presque rien pour le remplir. Ainsi il arrive d'ordinaire que la qualité de Grand leur fait presque oublier qu'ils sont hommes, & encore plus qu'ils sont pecheurs. Ils ne se regardent presque jamais que par l'ordre extérieur, par leurs richesses, par leur noblesse, par leurs charges, & ils ne regardent de même les autres hommes que par ce qui les rabaisse au-dessous d'eux. C'est une illusion qui naît comme naturellement de cet état, & qui ne se peut dissiper que par une grace extraordinaire qui les fasse rentrer en eux-mêmes, en même-tems qu'ils sont attirés au-dehors avec tant de violence.

Quel moyen d'être environné de biens & d'honneurs, & de ne s'en rien attribuer ; de les regarder toujours comme n'étant point à soi, & comme servant seulement à son ministère ? Si les Grans n'avoient point de passion pour toutes ces choses, l'usage légitime leur en seroit plus facile ; mais ils en sont pleins, & ils les ont même plus violentes que les autres. Ils sont remplis de concupiscence pour les richesses, pour l'éclat, pour les plaisirs ; & ces richesses, cet éclat, ces plaisirs se présentent incessamment à eux. Ils ne peuvent pas s'en priver

CHAP.
V.

absolument comme les autres, cependant il leur est aussi défendu qu'aux autres de s'y arrêter, d'en jouir, & de s'y plaire. Qui est-ce, dit l'Écriture, qui peut toucher de la poix sans se souiller ? *Qui tetigerit picem inquinabitur ab ea.* Qui peut boire de ce vin délicieux sans s'enivrer ? La raison ne nous fait point d'autre réponse, sinon que cela paroît impossible ; & il faut avoir recours à la foi pour ne pas désespérer absolument.

Que si ces difficultés sont très-grandes pour ceux mêmes à qui l'âge & l'expérience ont pu faire sentir le néant & la vanité du monde, & tout ce qui y flatte l'esprit & les sens, & qui ayant éprouvé les amertumes qui sont mêlées avec les douceurs qu'il nous présente, ont pu en concevoir quelque sorte de dégoût : que sera-ce pour ceux qui commencent de les goûter ; qui n'ont encore aucune expérience des misères attachées à tous les plaisirs ; qui ont peu de connoissance des devoirs du Christianisme, & peu de vûe de leurs dangers, qui ont le cœur ouvert à tous les objets des sens qui sont propres à attirer l'estime des hommes, & qui la desirant avec passion ; qui plaisent au monde, & à qui le monde plaît : qui sont entraînés vers le vice par mille tentations extérieures & intérieures ; & qui ont à combattre en même-temps les plus violens efforts de leur propre corruption, les charmes les plus attirans du monde, & les plus dangereux artifices des démons ?

Entre tous les dangers où l'on est dans

Le monde de perdre la vie du corps, il y en a peu qui puissent même servir d'image du danger de perdre son ame, que court un jeune Prince agreable de corps & d'esprit, qui entre à la Cour avec peu de lumiere chretienne, & beaucoup d'inclination pour les plaisirs. Celui où s'exposeroit un homme qui entreprendroit le voyage des Indes sur un bateau de pêcheur sans gouvernail & sans pilote : celui que l'on court en entrant & en sejourant dans une ville & dans une maison pestiferée parmi des cadavres empestés : celui où est un Soldat en esluant la décharge de toute l'armée, n'est rien en comparaison du danger de ce Prince qui est en butte à tous les traits du monde & des demons, qui cherche la mort, & que la mort cherche. Il n'y a que Dieu qui par une protection toute miraculeuse puisse l'en garantir en détournant tous ces traits, & en empêchant qu'il ne s'en perce lui-même le cœur.

On peut conclure de tout cela, que comme la vie des Monasteres est une vie formée par des Saints pour aller plus facilement au ciel, la vie que les Grans mènent d'ordinaire à la Cour, est une vie formée pour aller très-facilement en enfer. Et il n'y a qu'à étendre la comparaison pour reconnoître qu'elle est parfaitement juste. Les facilités de se sauver que les Saints ont procurées à ceux qui vivent dans les Monasteres bien réglés, consistent en ce qu'ils ont fermé autant qu'ils ont pu, toutes les portes au diable, & ouvert toutes les portes de la grace. Ils ont banni les

plaisirs par les austerités, l'avarice par la pauvreté, l'oïveté par le travail, l'orgueil par l'obéissance & l'humilité. Ils ont appliqué les hommes à la lecture, à la prière, au silence, afin de donner entrée à la vérité & à la grace. Ils ont tâché que toutes choses portassent à Dieu & détruisissent l'esprit du monde.

La vie de la Cour est dressée sur le même modèle, mais dans une fin toute contraire. Elle est toute composée de ce qui donne entrée au péché, comme l'oïveté, le divertissement, la conversation des hommes avec les femmes, les mauvais discours, les maximes de libertinage, d'interêt, d'ambition, de colere, de vengeance, & tout ce qui excite les passions. On a tâché d'en bannir tout ce qui porte à Dieu, & à rentrer en soi-même, comme la retraite, la lecture, la prière, les bons exemples, l'occupation legitime & utile.

Que faut-il donc que les Grans fassent pour se garantir de ce danger ? Prendront-ils part à cette vie ? Mais s'ils s'y abandonnent, les voilà perdus par cette vie même ; car on ne doit pas prétendre de se sauver dans une vie toute d'oïveté, de divertissement, de jeu, de passion. Tâcheront-ils d'y apporter quelque temperament, de donner quelque chose au monde sans s'y laisser tout-à-fait aller ? Mais le monde souffrira-t-il ce partage, & ne les traitera-t-il point de ridicules ? Il faudra donc le choquer en mille occasions : ce qui demande une extrême force. Mais quelque grandes que soient ces difficultés, il faut que les Grans

Grans se résolvent de les surmonter en demeurant dans le monde , puisqu'il n'y a point de nécessité qui ne doive céder au danger de se perdre pour l'éternité , comme dit Tertullien : *Quaecumque necessitas minor est periculo tanto comparata.*

CHAPITRE VI.

Etat de Grandeur contraire à l'instinct du Christianisme.

TOut cela fait voir que l'état des Grans est un état violent pour des Chrétiens, & qu'il est contraire au premier instinct que l'Eprit de Dieu inspire aux âmes qu'il touche. Car cet instinct est un instinct de crainte qui tend à s'éloigner des tentations. C'est un instinct de haine & d'aversion pour les objets de la concupiscence. C'est un instinct qui porte à l'imitation de la vie de Jésus-Christ sur la terre , qui a été toute contraire dans l'extérieur à celle des Grans. Et comme cet instinct demeure dans les Grans lorsqu'ils sont véritablement Chrétiens , il faut par nécessité qu'ils produisent en eux un combat & une opposition intérieure contre les servitudes auxquelles leur condition les engage , qui les fasse crier avec Job : *Quare misero data est lux , & vita his qui in amaritudine anima sunt ?* Pourquoi faut-il , Seigneur , qu'une âme qui devoit être toute pénétrée du sentiment de sa bassesse & de sa misère , se trouve dans l'éclat & dans les honneurs , & qu'elle soit environnée d'une

Job. 3.
10.

CHAP.
VL

troupe de gens qui lui veulent persuader qu'elle est heureuse ? Pourquoi faut-il qu'elle commande aux autres , elle qui devoit être assujettie à toutes les creatures ? Pourquoi faut-il qu'elle jouisse des biens du monde, elle qui devoit être toute plongée dans l'amertume de la penitence ?

Il est si vrai que l'état de grandeur est contraire par lui-même à cet instinct que l'Esprit de Dieu forme dans le cœur de tous les véritables Chrétiens , qu'il n'y a presque point de vertu chrétienne à laquelle il n'ait quelque opposition , & dont il ne nous éloigne par lui-même.

Il est contraire à l'esprit de foi , puisque la foi nous sépare des choses présentes & visibles pour nous attacher aux choses invisibles & éternelles : & la grandeur au contraire nous attache aux choses visibles & temporelles , en les approchant de nous, & en les forçant de les voir & de les sentir en ce qu'elles ont de plus éclatant & de plus délicieux.

Il est contraire à l'esperance chrétienne, parceque cette vertu nous fait mettre notre confiance & notre appui en Dieu seul , au lieu que la grandeur porte d'elle-même à mettre son appui & la confiance dans les richesses, selon ce que dit le Sage : *a fortresse du riche*, c'est-à-dire, son soutien & l'objet de son esperance, *consiste dans ses richesses*, *SUBSTANTIA divitis urbs fortitudinis ejus*. Ce qui fait aussi que saint Paul recommande particulièrement aux riches du monde, de ne mettre pas leur esperance dans des richesses incertaines : *Neque sperare in*

Prov. 10.
25.

1. Tim.
6. 17.

bono divitiarum, parcequ'il savoit que c'é- CHAR
toit-là la pente, où le poids même des VI.
richesses les portoit.

Il est contraire à l'esprit de charité, parceque la charité ne se regarde point elle-même, & qu'elle se rapporte toute aux autres : au-lieu que l'instinct de la grandeur, est de ne regarder que soi, & de rapporter toutes choses à soi.

Enfin il est contraire à l'esprit de recueillement, par la dissipation continuelle où il engage ; à l'esprit de penitence, par les plaisirs qu'il fournit ; à l'esprit de pauvreté, par l'abondance des biens du monde qui l'accompagnent ; & à l'esprit d'humilité, par les objets d'ambition & d'orgueil qu'il présente sans cesse à l'esprit.

Que si l'état de Grans est tel que nous l'avons représenté, il est clair qu'il peut bien être souffert lorsque Dieu nous l'impose, qu'il peut être accepté par soumission à sa volonté ; mais qu'il ne peut être recherché volontairement sans présomption & sans imprudence. Il faut que ce soit la vûe de l'ordre de Dieu & de sa volonté qui nous y console, comme c'est la grace qui nous y doit soutenir. C'est pourquoi l'Écriture en nous marquant à quoi nous nous devons porter de nous-mêmes, nous avertir qu'il ne faut pas demander à Dieu les grandes charges, ni les grans emplois : *Noli querere à Domino ducatum, neque à Rege cathedram honoris.* Elle nous avertit 4.
de n'exposer pas nos fautes aux yeux du peuple, en nous chargeant de le gouverner.

Ecc. 7.
7.

*Non pecces in multitudinem civitatis, nec te inop-
mistas in populum.*

CHAPITRE VII.

*Que les Grans ont besoin de la plupart des
vertus dans un degré heroïque.*

1. Reg.
14. 6.

Quelque grans que soient ces dangers qui sont attachés à la grandeur, ceux qui s'en trouvent chargés par l'ordre de Dieu, ne doivent pas pour cela perdre courage. Dieu peut aussi facilement leur faire surmonter les plus grandes difficultés que les moindres. Il sauve, comme dit l'Ecriture, aussi-bien avec peu de forces, qu'avec des troupes innombrables; & dans le trésor infini de ses graces, il en a de proportionnées à tous nos besoins. Mais pour obtenir même ces graces proportionnées, il faut que les Grans connoissent la grandeur de leurs besoins, & qu'ils sachent que les graces communes n'y suffisent pas.

La foi commune, par exemple, qui suffit pour détacher un homme de mediocre condition des petits biens qu'il possède, ne suffit pas pour separer les Grans de l'impression de tant de grans objets qu'ils ont continuellement devant les yeux. Il leur faut une foi très-vive, très-agissante, très-éclairée, qui efface tout ce faux éclat des biens temporels, & qui leur en découvre le néant & la vanité. Et ils ont besoin de même d'une espérance très-ferme & très-

afide, puisqu'il faut qu'elle ne soit point ébranlée par les grandes secousses auxquelles ils sont exposés, & qu'elle résiste à tous les vents, & à toutes les tempêtes du monde.

Ils ont besoin d'une charité, & d'une force très-extraordinaire, & qui approche en quelque sorte de celle des Martyrs, puisqu'elle les doit rendre toujours prêts à perdre toutes choses pour l'intérêt de la justice & du prochain. Ceux que Dieu tient dans l'obscurité ne sont pas exposés à ces grandes épreuves de tout perdre, ou de perdre Dieu; mais les Grans y sont continuellement exposés, & ils y doivent être toujours préparés. Il faut que leur fortune & leur grandeur ne tiennent à rien, & qu'elle soit continuellement dans leurs mains, en attendant que Dieu leur présente quelque occasion de la perdre pour son service.

Il est vrai que les Grans qui se tiendroient simplement dans leurs terres & dans leurs maisons sans aspirer aux charges & aux emplois, pourroient éviter une partie de ces inconvéniens: & cela fait voir que l'état que leurs ennemis tâchent de leur procurer, est leur plus heureux état, & que les caresses & les faveurs du monde sont au contraire les plus grands malheurs qui leur puissent arriver.

Si les devoirs auxquels ils sont obligés étoient toujours clairs, il seroit bien plus facile de les accomplir en prenant résolution de se perdre dans le monde une fois pour toutes, ce qui n'est pas si grande

chose. Mais la difficulté consiste en ce qu'ils sont souvent fort obscurs. S'il faut perdre la fortune & la grandeur pour l'intérêt de Dieu, il ne la faut pas prodiguer témérairement sur un caprice, lorsque Dieu ne le demande pas. Il y a beaucoup de choses qu'il faut tolérer pour se réserver aux grandes occasions. La condescendance chrétienne n'est pas moins une vertu que le zèle & la fermeté. Et s'il faut éviter la lâcheté qui fait trahir la justice, il ne faut pas moins s'éloigner d'une certaine générosité humaine qui se précipite sans utilité dans le danger. Rien n'est plus difficile que de faire ce discernement : car sous prétexte de condescendance on souffre toujours l'oppression de la justice ; & si on ne veut rien souffrir, on se rend en moins de rien inutile. Il faut donc souffrir quelque chose, & ne pas tout souffrir. Mais qui trouvera les justes bornes, & le temperament raisonnable que l'on doit garder en cela ? On ne le peut sans une très-grande lumière ; & cette lumière ne s'obtient que par de grandes prières, non plus que la force nécessaire pour suivre & pour exécuter ce qu'elle dicte. De sorte que l'on peut dire des Grands en quelque sorte ce que saint Gregoire disoit des Pasteurs : Qu'il faut qu'ils soient les plus éminens dans l'action, & les plus élevés dans la contemplation.

Pastor.
part. 2.
c. 5. &
lib. 1.
epist. 25.

Enfin, la patience nécessaire aux Grands pour souffrir les accidens auxquels leur condition les expose, est encore beaucoup au-dessus de celle qui suffit au commun du monde, & l'on peut dire qu'il faut qu'ils y

écroulent, s'ils ne sont plus patients que les autres hommes. Leur ame est devenue par l'accoutumance, plus délicate & plus sensible que celle des autres : & cependant ils sont beaucoup plus en butte aux grandes disgrâces : on les trouve par tout, & on leur peut nuire en mille manières. Il n'arrive que trop souvent que ceux qui ont plus de crédit se plaisent à rabaisser ceux que leur naissance & leur mérite devroient élever au-dessus d'eux. Il n'y a rien sans doute de plus dur & de plus sensible que ce traitement ; ni qui porte davantage à l'impatience & à la colère. Cependant tous les remèdes qu'on y pourroit apporter par la force sont funestes, injustes & criminels. Il n'y en a point d'autre que la souffrance : & si cette souffrance est chrétienne & humble, elle ne peut être l'effet que d'une très-grande patience & d'une extrême sagesse.

CHAPITRE VIII.

Que tout ce qui montre combien il est difficile aux Grands de vivre chrétiennement, fait voir l'éminence de la vertu de ceux qui satisfont aux devoirs du Christianisme malgré toutes ces difficultés.

MAis si pour satisfaire aux devoirs de la grandeur, & pour vaincre les obstacles qu'elle y apporte, on a besoin de tant de grâces, & d'un si haut degré de vertu, la raison nous oblige de conclure que les

Grans qui y satisfont en effet, & qui sur-
montent tous les obstacles de leur condi-
tion, possèdent ce degré de vertu si émi-
nent. Et c'est ce qui a porté les Saints à re-
lever par des éloges extraordinaires les per-
sonnes de grande qualité qui ont honoré
l'Eglise par leur piété. Ils savoient assez que
dans cette ligne infinie de cette durée, qui
s'étend du premier moment de notre être
jusques à l'éternité, la distinction des con-
ditions n'a lieu que dans un atome imper-
ceptible qui est l'espace de notre vie, & que
dans tout le reste de ces tems infinis qui la
doivent suivre, il n'y aura plus d'autre dif-
férence entre les hommes, que celle qui vient
de la différence de leurs merites. Mais ils me-
suroient la vertu des Grans par la grandeur
des empêchemens que la grace leur avoit
fait vaincre. C'est pour cette raison que
saint Paulin fut comblé de louanges durant
sa vie, & après sa mort par les plus grans
Saints de son tems, & qu'il s'est plu lui-
même à relever la vertu de l'illustre Mela-
nie dont il décrit le voyage en Italie dans
une de ses lettres d'une manière si édifiante.
Quels éloges n'a-t-on point donné de mê-
me à l'Empereur Theodose, pour avoir fait
ce que cent mille penitens ont fait aussi-
bien que lui; parcequ'on supposoit qu'un
Empereur avoit besoin d'une plus grande
vertu que les autres pour embrasser la pe-
nitence comme les autres!

Ce n'est donc point par une complai-
sance humaine, mais par une lumière spi-
rituelle que les Saints ont témoigné une
estime particulière pour la vertu des Grans.

Ils les ont regardés avec raison comme des
 trophées de la grace de Jesus-Christ, &
 comme étant plus capables que personne
 d'en faire connoître la force. En effet qu'y a-
 t-il de plus admirable que de voir que Dieu
 grave par son esprit l'humilité dans des
 cœurs que toutes choses portoient à l'or-
 gucil ; qu'il leur fasse entendre sa voix mal-
 gré le bruit & le tumulte dans lequel ils vi-
 vent ; & qu'il les préserve de la corruption
 du monde, pendant qu'ils respirent un air si
 contagieux ? Quelle chaleur intérieure ne
 doivent-ils pas avoir, puisqu'elle est capable
 de résister au froid mortel que la vie qu'ils
 mènent dans le monde produiroit dans tous
 les autres ? Il y a si loin de la vie de la Cour à
 la vie chrétienne, qu'on doit juger que ceux
 qui ont fait ce voyage ont beaucoup de for-
 ce. Que s'ils paroissent quelquefois plus las
 que ceux qui vivent dans la retraite, ce n'est
 pas qu'ils aient moins de vigueur ; mais
 c'est qu'ils ont fait plus de chemin. Ainsi
 ceux qui n'ont presque rien quitté pour
 Dieu, & qui ne perdent rien en le servant,
 ont raison de s'humilier par l'exemple des
 Grands, & de se confondre dans leur lâcheté,
 en considérant les violences que les Grands
 sont obligés de se faire pour surmonter les
 empêchemens dont ils sont environnés.

C'est aussi dans cette vue que l'Eglise
 prend plaisir de proposer au commun du
 monde la vertu des Grands, comme étant
 plus capable de faire impression sur leur
 esprit que celle des autres. Car il est certain
 que rien n'est plus propre pour confondre
 orgueil, la délicatesse & l'impatience des

petits que l'humilité, la mortification & la pénitence des Grans. Leur exemple a une efficace toute particulière, & leur grandeur n'a pas moins de force pour inspirer la vertu, qu'elle en a pour autoriser le vice. On est disposé à la regarder avec admiration, & l'on se porte facilement à imiter ce que l'on admire : c'est pourquoi il est juste que l'Eglise se serve d'eux pour le bien, comme le démon se servoit d'eux pour le mal, & qu'elle en fasse des instrumens de salut, comme il en faisoit des instrumens de damnation.

*De cur.
pro mort.
6. L. 11. 2.*

Non-seulement on doit avoir beaucoup d'estime pour leur vertu ; mais il est juste d'avoir pour eux une reconnoissance particulière, & durant leur vie & après leur mort. Et l'on peut dire qu'il n'y a point de personnes à qui les prières de l'Eglise soient plus dûes & puissent être plus utiles. Car si, selon la doctrine de saint Augustin, tout ce que les vivans font pour les morts ne leur sert qu'à proportion qu'ils ont mérité par leurs actions, que ce qu'on feroit pour eux leur servît après leur mort ; les Grans qui ont protégé l'Eglise durant leur vie, méritent que l'Eglise prie pour eux avec d'autant plus de zèle, qu'elle a plus de sujet d'espérer d'obtenir de la miséricorde de Dieu l'effet de ses prières.





DISCOURS DE FEU M. PASCAL SUR LA CONDITION DES GRANS.

UN des choses sur laquelle feu M. Pascal avoit plus de vûes, étoit l'instruction d'un Prince que l'on tâcheroit d'élever de la maniere la plus proportionnée à l'état où Dieu l'appelle ; & la plus propre pour le rendre capable d'en remplir tous les devoirs , & d'en éviter tous les dangers. On lui a souvent oui dire , qu'il n'y avoit rien à quoi il desirât plus de contribuer , pourvu qu'il y fût bien engagé ; & qu'il sacrifieroit volontiers sa vie pour une chose si importante. Et comme il avoit accoutumé d'écrire les pensées qui lui venoient sur les sujets dont il avoit l'esprit occupé , ceux qui l'ont connu le sont étonnés de n'avoir rien trouvé dans celles qui sont restées de lui , qui regardât expressement cette matiere , quoique l'on puisse dire en un sens qu'elles la regardent toutes , n'y ayant gueres de livres qui puissent servir à former

l'esprit d'un Prince que le recueil que l'on en a fait.

Il faut donc, ou que ce qu'il a écrit de cette matiere ait été perdu, ou qu'ayant ces pensées extrêmement présentes, il ait négligé de les écrire. Et comme par l'une & l'autre cause le public s'en trouve également privé, il est venu dans l'esprit d'une personne qui a assisté à trois discours assez courts, qu'il fit en divers tems à un enfant de grande qualité, & dont l'esprit qui étoit extrêmement avancé étoit déjà capable des vérités les plus fortes, d'écrire neuf ou dix ans après ce qu'il en a retenu. Or quoiqu'après un si long-tems il ne puisse pas dire que ce soient les propres paroles dont M. Paschal se servit alors, néanmoins tout ce qu'il disoit faisoit une impression si vive sur l'esprit, qu'il n'étoit pas possible de l'oublier. Et ainsi il peut assurer que ce sont au moins ses pensées & ses sentimens.

Ces trois petits discours avoient pour but de remédier à trois défauts auxquels la grandeur porte d'elle-même ceux qui y sont nés. Le premier, de se méconnoître eux-mêmes, en s'imaginant que tous ces biens, dont ils jouissent leur sont dûs, & sont comme partie de leur être; ce qui fait qu'ils ne se considèrent jamais dans l'égalité naturelle qu'ils ont avec tous les autres hommes.

Le second est, qu'ils se remplissent tellement de ces avantages extérieurs dont ils se trouvent maîtres, qu'ils n'ont aucun égard à toutes les qualités plus réelles & plus estimables; qu'ils ne sachent point de les acquiescer, & qu'ils s'imaginent que la seule

qualité

qualité de Grand merite toute sorte de respect, & n'a pas besoin d'être soutenue par celles de l'esprit & de la vertu.

Le troisieme est, que la condition des Grans étant jointe à la licence & au pouvoir de satisfaire ses inclinations, elle en engage plusieurs à des emportemens déraisonnables, & à des déreglemens bas. De sorte qu'au-lieu de mettre leur grandeur à servir les hommes, ils la font consister à les traiter avec insolence, & à s'abandonner à toute sorte d'excès.

Ce sont ces trois défauts que M. Pascal avoit en vûe, lorsqu'il fit en diverses rencontres les trois discours que nous rapporterons ici.

I. DISCOURS.

Pour entrer dans la veritable connoissance de votre condition, considérez-la dans cette image.

Un homme fut jetté par la tempête dans une isle inconnue, dont les habitans étoient en peine de trouver leur Roi qui s'étoit perdu : & comme il avoit par hazard beaucoup de ressemblance de corps & de visage avec ce Roi, il fut pris pour lui, & reconnu en cette qualité par tout ce peuple. D'abord il ne savoit quel parti prendre ; mais il se résolut enfin de se prêter à sa bonne fortune. Il reçut donc tous les respects qu'on lui voulut rendre, & il se laissa traiter de Roi.

Mais comme il ne pouvoit oublier sa condition naturelle, il pensoit en même-tems qu'il recevoit ces respects, qu'il n'étoit pas ce Roi que ce peuple cherchoit, & que ce

royaume ne lui appartenoit pas. Ainsi il avoit une double pensée, l'une par laquelle il agissoit en Roi, l'autre par laquelle il reconnoissoit son état véritable, & que ce n'étoit que le hazard qui l'avoit mis en la place où il étoit; il cachoit cette dernière pensée, & il découvroit l'autre. C'étoit par la première qu'il traitoit avec le peuple; & par la dernière qu'il traitoit avec soi-même.

V. le 6. vol. Pensée 102. Ne vous imaginez pas que ce soit par un moindre hazard que vous possédez les richesses dont vous vous trouvez maître, que celui par lequel cet homme se trouvoit Roi. Vous n'y avez aucun droit de vous-même & par votre nature non plus que lui: & non seulement vous ne vous trouvez fils d'un Duc, mais vous ne vous trouvez au monde que par une infinité de hazards. Votre naissance dépend d'un mariage, ou plutôt de tous les mariages de ceux dont vous descendez. Mais d'où dépendent ces mariages? d'une visite faite par rencontre, d'un discours en l'air, de mille occasions imprévûes.

Vous tenez, dites-vous, vos richesses de vos ancêtres; mais n'est-ce pas par mille hazards que vos ancêtres les ont acquises & qu'ils vous les ont conservées? mille autres aussi habiles qu'eux, ou n'en ont pu acquérir, ou les ont perdues après les avoir acquises. Vous imaginez-vous aussi que ce soit par quelque voie naturelle que ces biens ont passé de vos ancêtres à vous? Cela n'est pas véritable. Cet ordre n'est fondé que sur la seule volonté des législateurs qui ont pu avoir de bonnes raisons pour

l'établir ; mais dont aucune certainement n'est prise d'un droit naturel que vous ayez sur ces choses. S'il leur avoit plu d'ordonner que ces biens après avoir été possédés par les peres durant leur vie , retourneroient à la republique après leur mort , vous n'aurez aucun sujet de vous en plaindre.

Ainsi tout le titre par lequel vous possédez votre bien , n'est pas un titre fondé sur la nature , mais sur un établissement humain. Un autre tour d'imagination dans ceux qui ont fait les loix , vous auroit rendu pauvre ; & ce n'est que cette rencontre du hazard qui vous a fait naître avec la fantaisie des loix qui s'est trouvée favorable à votre égard , qui vous met en possession de tous ces biens.

Je ne veux pas dire qu'ils ne vous appartiennent pas légitimement , & qu'il soit permis à un autre de vous les ravir ; car Dieu , qui en est le maître , a permis aux Sociétés de faire des loix pour les partager : & quand ces loix sont une fois établies , il est injuste de les violer. C'est ce qui vous distingue un peu de cet homme , dont nous avons parlé , qui ne posséderoit son royaume que par l'aveu du peuple ; parce que Dieu n'autoriseroit pas cette possession , & l'obligeroit à y renoncer , au lieu qu'il autorise la vôtre ; mais ce qui vous est entièrement commun avec lui , c'est que ce droit que vous y avez n'est point fondé , non plus que le sien , sur quelque qualité & sur quelque mérite qui soit en vous , & qui vous en rende digne. Votre ame & votre corps sont d'eux-mêmes indifférens à l'état de ba-

lier, ou à celui de Duc ; & il n'y a nul lieu naturel qui les attache à une condition plutôt qu'à une autre.

Que s'ensuit-il de-là ? Que vous devez avoir, comme cet homme dont nous avons parlé, une double pensée, & que si vous agissez extérieurement avec les hommes selon votre rang ; vous devez reconnoître par une pensée plus cachée, mais plus véritable ; que vous n'avez rien naturellement au-dessus d'eux. Si la pensée publique vous élève au-dessus du commun des hommes, que l'autre vous abaisse & vous tienne dans une parfaite égalité avec-tous les hommes, car c'est votre état naturel.

Le peuple qui vous admire ne connoît pas peut-être ce secret. Il croit que la noblesse est une grandeur réelle, & il considère presque les Grans comme étant d'une autre nature que les autres. Ne leur découvrez pas cette erreur, si vous voulez, mais n'abusez pas de cette élévation avec insolence, & sur-tout ne vous méconnoissez pas vous-même en croyant que votre être a quelque chose de plus élevé que celui des autres.

Que diriez-vous de cet homme qui auroit été fait Roi par l'erreur du peuple, s'il venoit à oublier tellement sa condition naturelle, qu'il s'imaginât que ce royaume lui étoit dû, qu'il le meritoit, & qu'il lui appartenoit de droit ? Vous admireriez sa sottise & sa folie. Mais y en a-t-il moins dans les personnes de qualité, qui vivent dans un si étrange oubli de leur état naturel ?

Que cet avis est important ! Car tous les

emportemens, toute la violence, & toute la fierté des Grans ne vient que de ce qu'ils ne connoissent point ce qu'ils sont, étant difficile que ceux qui se regarderoient intérieurement comme égaux à tous les hommes, & qui seroient bien persuadés qu'ils n'ont rien en eux qui mérite ces petits avantages que Dieu leur a donnés au-dessus des autres, les traitassent avec insolence. Il faut s'oublier soi-même pour cela, & croire qu'on a quelque excellence réelle au-dessus d'eux ; en quoi consiste cette illusion, que je tâche de vous découvrir.

II. DISCOURS.

Il est bon, M. que vous sachiez ce que l'on vous doit, afin que vous ne prétendiez pas exiger des hommes ce qui ne vous seroit pas dû, car c'est une injustice visible : & cependant elle est fort commune à ceux de votre condition, parce qu'ils en ignorent la nature.

Il y a dans le monde deux sortes de grandeurs ; car il y a des grandeurs d'établissement & des grandeurs naturelles. Les grandeurs d'établissement dépendent de la volonté des hommes, qui ont cru, avec raison, devoir honorer certains états & y attacher certains respects. Les dignités & la noblesse sont de ce genre. En un pays on honore les nobles, en l'autre les roturiers : en celui-ci les aînés, en cet autre les cadets. Pourquoi cela ? Parce qu'il a plu aux hommes. La chose étoit indifférente avant l'établissement : après l'établissement, elle devient juste, parce qu'il est injuste de le troubler.

Les grandeurs naturelles sont celles qui sont indépendantes de la fantaisie des hommes, parce qu'elles consistent dans les qualités réelles & effectives de l'ame ou du corps, qui rendent l'une ou l'autre plus estimable, comme les sciences, la lumière, l'esprit, la vertu, la santé, la force.

Nous devons quelque chose à l'une & à l'autre de ces grandeurs ; mais comme elles sont d'une nature différente, nous leur devons aussi différens respects. Aux grandeurs d'établissement, nous leur devons des respects d'établissement, c'est-à-dire, certaines ceremonies exterieures qui doivent être néanmoins accompagnées, comme nous l'avons montré, d'une reconnaissance intérieure de la justice de cet ordre, mais qui ne nous font pas concevoir quelque qualité réelle en ceux que nous honorons de cette sorte. Il faut parler aux Rois à genoux : il faut se tenir debout dans la chambre des Princes. C'est une sottise & une bassesse d'esprit que de leur refuser ces devoirs.

Mais pour les respects naturels, qui consistent dans l'estime, nous ne les devons qu'aux grandeurs naturelles, & nous devons au contraire le mépris & l'aversion aux qualités contraires à ces grandeurs naturelles. Il n'est pas nécessaire, parce que vous êtes Duc, que je vous estime ; mais il est nécessaire que je vous salue. Si vous êtes Duc & honnête-homme, je rendrai ce que je dois à l'une & à l'autre de ces qualités. Je ne vous refuserai point les ceremonies que je dois à votre qualité de Duc, ni l'estime

que mérite celle d'honnête homme. Mais si vous étiez Duc sans être honnête homme, je vous ferois encore justice, car en vous rendant les devoirs extérieurs que l'ordre des hommes a attachés à votre qualité, je ne manquerois pas d'avoir pour vous le mépris intérieur que mériteroit la bassesse de votre esprit.

Voilà en quoi consiste la justice de ces devoirs. Et l'injustice consiste à attacher les respects naturels aux grandeurs d'établissement, ou à exiger les rapports d'établissement pour les grandeurs naturelles. Monsieur N. est un plus grand Geometre que moi : En cette qualité il veut passer devant moi ; je lui dirai qu'il n'y entend rien. La Geometrie est une grandeur naturelle, elle demande une préférence d'estime ; mais les hommes n'y ont attaché aucune préférence extérieure. Je passerai donc devant lui, & l'estimerai plus que moi en qualité de Geometre. De même si étant Duc & Pair, vous ne vous contentiez pas que je me tinse découvert devant vous, & que vous voulussiez encore que je vous estimasse ; je vous prierois de me montrer les qualités qui méritent mon estime. Si vous le faussiez, elle vous est acquise, & je ne vous la pourrois refuser avec justice ; mais si vous ne le faussiez pas, vous seriez injuste de me la demander, & assurément vous n'y réussiriez pas, fussiez-vous le plus grand Prince du monde.

III. DISCOURS.

Je vous veux faire connoître, M. votre condition véritable, car c'est la chose du

monde que les personnes de votre sorte ignorent le plus. Qu'est-ce à votre avis, que d'être grand Seigneur ? C'est être maître de plusieurs objets de la concupiscence des hommes, & ainsi pouvoir satisfaire aux besoins & aux desirs de plusieurs. Ce sont ces besoins & ces desirs qui les attirent auprès de vous & qui vous les assujettissent ; sans cela ils ne vous regarderoient pas seulement ; mais ils espèrent par ces services & ces déférences qu'ils vous rendent, obtenir de vous quelque part de ces biens qu'ils desirent, & dont ils voient que vous disposez.

Dieu est environné de gens pleins de charité, qui lui demandent les biens de la charité qui sont en sa puissance, ainsi il est proprement le Roi de la charité.

Vous êtes de même environné d'un petit nombre de personnes sur qui vous regnez en votre manière. Ces gens sont pleins de concupiscence. Ils vous demandent les biens de la concupiscence. C'est la concupiscence qui les attache à vous. Vous êtes donc proprement un Roi de concupiscence. Votre royaume est de peu d'étendue, mais vous êtes égal dans le genre de royauté aux plus grans Rois de la terre. Ils sont comme vous des Rois de concupiscence. C'est la concupiscence qui fait leur force, c'est-à-dire, la possession des choses que la cupidité des hommes desire.

Mais en connoissant votre condition naturelle, usez des moyens qui lui sont propres, & ne prétendez pas regner par une autre voie que par celle qui vous fait Roi. Ce n'est point votre force & votre puissance

naturelle qui vous assujettit toutes ces personnes. Ne prétendez donc point les dominer par la force, ni les traiter avec dureté. Contentez leurs justes desirs, soulagez leurs necessitez, mettez votre plaisir à être bienfaisant, avancez-les autant que vous le pourrez, & vous agirez en vrai Roi de concupiscence.

Ce que je vous dis ne va pas bien loin : & si vous en demeurez-là, vous ne laisserez pas de vous perdre, mais au-moins vous vous perdrez en honnête-homme. Il y a des gens qui se donnent si sottement, par l'avarice, par la brutalité, par les débauches, par la violence, par les emportemens, par les blasphêmes. Le moyen que je vous ouvre est sans doute plus honnête ; mais c'est toujours une grande folie que de se donner. Et c'est pourquoi il n'en faut pas demeurer-là. Il faut mépriser la concupiscence, & son royaume, & aspirer à ce royaume de charité, où tous les sujets ne respirent que la charité, & ne desirent que les biens de la charité. D'autres que moi vous en diront le chemin ; il me suffit de vous avoir détourné de ces vies brutales où je voi que plusieurs personnes de qualité se laissent emporter, faute d'en bien connoître la véritable nature.



DE LA
MANIERE
D'ETUDIER
CHRETIENNEMENT.

I.



A premiere des regles que l'on peut donner sur la maniere d'étudier chrétiennement, & qui est le fondement de toutes les autres, est de regarder l'étude, non comme une occupation indifferente ; mais comme une action très-importante dans notre vie, & qui étant bien ou mal faite, peut beaucoup contribuer à notre salut ou à notre perte. Et il est bon avant toutes choses de bien s'affermir dans ce principe, & d'en considerer les raisons,

II.

L'étude n'est pas une action courte & passagere ; c'est une action longue, & qui se renouvelle souvent. Il est d'une extrême consequence qu'elle soit bien reglée, & que le tems que nous y employons ne soit pas perdu. Car s'il n'est pas permis de dissiper inutilement son bien, & si c'est un grand peché de perdre une somme considerable d'argent au jeu, ou à quelque autre chose non necessaire, parce que les biens temporels

nous sont donnés de Dieu , pour être la matière de nos bonnes œuvres , & non pas de nos vains divertissemens , il est encore moins permis de consumer inutilement le tems qui nous est donné pour acquérir l'éternité , & dont la perte est plus irréparable que celle de toutes les autres choses temporelles.

III.

Nous devons considérer que le tems que nous employons à l'étude est non seulement le prix de l'éternité ; mais que c'est encore un présent que nous recevons toujours de la main de Dieu , & dont nous lui devons toujours une nouvelle reconnoissance ; & nous ne saurions nous en acquitter qu'en employant continuellement pour lui , ce que nous recevons continuellement de lui. Enfin c'est une dette que nous contractions à tout moment, puisqu'il ne nous donne ce tems que pour en bien user , & qu'il se réserve le droit de nous en faire rendre compte. C'est un talent & un dépôt qu'il nous confie. Il nous demandera compte de l'emploi que nous en aurons fait. Et je ne voi pas qu'on ait droit d'espérer d'être reçûs favorablement de lui si nous ne lui en pouvons rendre d'autre que de lui dire : Seigneur, de ce tems que vous m'avez donné pour opérer mon salut , j'en ai employé tant à lire des livres de médisance , tant à lire des romans & des comédies , tant à lire des livres qui m'étoient entièrement inutiles pour mes emplois. Car si ce discours nous paroît dès-à-présent ridicule , pouvons-nous espérer qu'il nous justifie devant Dieu & devant ses Anges ?

I V.

L'étude n'est pas seulement une occupation , mais c'est tout le travail des enfans , & une grande partie de celui des personnes qui ont choisi pour l'emploi de leur vie des exercices qui dépendent plus de l'esprit que du corps. Or il est très-nécessaire que notre travail soit bien réglé , parce qu'il est très-nécessaire que notre pénitence soit bien réglée , & que le travail en soit toujours la principale partie. Car si la pénitence qui doit purifier toutes nos fautes , & qui nous doit acquitter de nos dettes , ne fait au contraire que nous souiller & nous charger davantage , quelle espérance nous reste-t-il ? Si *sal evanuerit , in quo salietur ? Si le sel perd sa force , avec quoi le salera-t-on ?* Si le jeûne , qui est de soi-même une œuvre de pénitence , est rejeté de Dieu lorsqu'il est corrompu par la propre volonté ; ce qui fait dire à Dieu par son Prophète , qu'il n'approuveroit point les jeûnes des Juifs , parce qu'ils les faisoient par caprice & par fantaisie : combien sera-t-il plus éloigné d'approuver & de recevoir comme des œuvres de pénitence les études qui n'auront pour but que la vanité , la curiosité , ou un divertissement inutile ?

V.

Enfin il faut considérer que l'étude est la culture & la nourriture de notre esprit. Ce que nous lisons entre dans notre mémoire , & y est reçu comme un aliment qui nous nourrit , & comme une semence qui produit.

Matt.
5. 13.

Isai. 58.
9.

dans les occasions des pensées & des desirs , & qui ne se reçoit jamais même sans penser : car nous pensons toujours aux choses que nous apprenons , puisque la mémoire & l'intelligence sont des actions de notre ame. Elles sortent de nous par ces actions au même tems qu'elles y entrent ; & elles sont capables de nous souiller en y entrant , parce qu'elles sont toujours accompagnées de quelque complaisance & de quelque approbation insensible. Si l'on ne prend point indifféremment toute sorte d'aliment , & si l'on évite avec soin tous ceux qui nous peuvent nuire ; si l'on ne sème pas dans les terres toutes sortes de semences , mais seulement celles qui sont utiles : combien doit-on encore apporter plus de discernement à ce qui sert de nourriture à notre esprit , & à ce qui doit être la semence de nos pensées ? Car ce que nous lisons aujourd'hui avec indifférence se réveillera dans les occasions , & nous fournira , sans même que nous nous en apercevions , des pensées qui seront une source de notre salut ou de notre perte. Dieu réveille les bonnes pensées pour nous sauver , le diable réveille les mauvaises pensées dont il trouve les semences en nous , afin de nous perdre ; & nous lui en donnons occasion , lorsque nous ne faisons point de scrupule de remplir notre mémoire d'une infinité de choses vaines & dangereuses.

V I.

Il est d'autant plus nécessaire d'apporter une attention particulière à ce discernement

des bons & des mauvaises nourritures de notre esprit, que nous n'avons point d'avertissement naturel qui nous les fasse distinguer. Car dans la nourriture du corps l'on distingue d'ordinaire par le goût même ce qui nuit à la santé ; Dieu ayant pourvu par ce moyen à la conservation de notre vie corporelle, de peur que notre intemperance ne nous portât à nous nourrir de poisons. Mais il n'en est pas de même dans les alimens de l'ame. Nous n'avons point naturellement de goût spirituel qui distingue les bons alimens des mauvais. Nous trouvons même quelquefois les poisons plus agréables que les meilleures nourritures, tant notre goût spirituel est corrompu. Et ainsi il faut suppléer par une attention toute particulière à cette corruption de notre esprit. Et c'est une des manières dont nous devons pratiquer cet avertissement du Sage : *Omni custodia serva cor tuum*. **APPLIQUEZ-VOUS** avec tout le soin possible à la garde de votre cœur. Ce qui nous doit porter à veiller avec soin sur tout ce qui entre dans un vase si précieux.

Prov. 45.
23,

VII.

Si notre ame doit être le sanctuaire de Dieu ; si elle doit être cette maison d'oraison, dont il dit : *Domus mea domus orationis vocabitur* : **MA** maison sera appelée la maison de la prière, ne craignons-nous point que Dieu nous reproche d'avoir profané ce temple, & qu'il ne nous dise comme aux Juifs, que nous avons fait de la maison une retraite de voleurs ; que nous

Math.
21. 13.

en avons fait un theatre, & un lieu de comedie, en remplissant notre memoire de ces images profanes qui deshonoreroient la sainteté d'un lieu qui doit être consacré à Dieu, & qui troublent la tranquillité de nos prieres par les vains fantômes qu'elles nous presentent au lieu où nous en devons être le plus dégagés.

V I I I.

Il y a des poisons dans les livres, qui sont visibles & grossiers. Il y en a d'invisibles & de cachés. Il y a des livres qui sont tout empestés, & d'autres qui ne sont corrompus qu'en certaines parties. Et il y en a peu qui ne le soient en cette maniere. Car les livres sont les ouvrages des hommes; & la corruption de l'homme se mêle dans la plupart de ses actions. Et comme elle consiste dans l'ignorance & dans la concupiscence, presque tous les livres se ressentent de ces deux défauts.

Ils se ressentent de son ignorance par les maximes fausses qui y sont semées. Ils se ressentent de la concupiscence, parce que les passions qui nous possèdent s'impriment dans nos livres, & portent ensuite cette impression insensible jusques dans l'esprit de ceux qui les lisent.

I X.

C'est le sentiment de quelques Medecins, que dans toutes les viandes il y a toujours quelque chose de mortel. Et ils ajoutent que toutes les maladies viennent de l'amas de cette matiere mortelle qui demeure

dans le corps après la digestion des alimens. Mais ce qui n'est peut-être pas vrai de la nourriture du corps, l'est sans doute de celle de l'esprit. Il y a peu de livres qui n'enferment quelque sorte de venin par la raison que nous avons marquée. L'homme se mêle par tout. Ainsi en lisant les livres des hommes, nous nous remplissons insensiblement des vices des hommes.

X.

Outre cette corruption qui vient des livres mêmes, il y en a une autre qui vient de nous, & qui gâte les meilleures choses que nous trouvons dans les livres. Notre cœur est un vase qui peut corrompre tout ce qu'il reçoit. Les plus utiles instructions nous peuvent être un sujet de vanité, & même d'erreur, par la fausse application que nous en pouvons faire. Si elles sont bonnes en soi, elles ne sont pas bonnes pour nous. Elles nous détournent de notre voie, & nous amusent en nous faisant quitter celles qui nous sont vraiment importantes.

X I.

Pour éviter ces diverses sortes de poisons, il faut user de divers remèdes. Et premièrement pour se garantir de celui qui naît de la corruption même de notre cœur, il n'y en a point d'autres que de le purifier sans cesse par les exercices d'une vie chrétienne. Il faut donc avoir dans l'esprit, que cette pureté de cœur est la principale disposition à l'étude; comme une principale préparation d'un vase, où l'on doit verser une

liqueur précieuse, est de le bien nettoyer.

*Sincerum est nisi vas, quodcumque infundis
acescit.*

Horat.

lib. 1.

epist. 2.

Sans cela tout s'y aigrit, tout s'y corrompt, comme nous avons déjà dit. Ainsi c'est une prière qui convient particulièrement à ceux qui étudient, que celle du Prophète Roi : *Cor mundum crea in me Deus, & spiritum rectum innova in visceribus meis* : CREEZ en moi, ô mon Dieu, un cœur pur ; rétablissez de nouveau un esprit droit dans le fond de mes entrailles.

Ps. 50.

12.

XII.

Il ne faut pas s'imaginer qu'il suffise de croire avoir le cœur pur, & que par-là on soit en état de lire les choses les plus mauvaises. La force chrétienne consiste à se croire foible ; & c'est une partie de la pureté, que d'apprehender beaucoup de la souiller par des lectures dangereuses. Il faut donc avec cela travailler à éviter les poisons qui se trouvent dans les lectures. S'ils sont grossiers, il faut les éviter par le retranchement de toute curiosité pour ces sortes de choses : s'ils sont subtils & imperceptibles, il faut s'adresser à Dieu par la prière, afin qu'il nous les fasse connoître, ou qu'il nous les fasse éviter, sans même que nous les connoissions. C'est pourquoi il n'y a gueres d'action qui ait plus besoin de prière que l'étude. Et c'est un grand défaut que d'en commencer aucune sans élever son esprit à Dieu, & sans le supplier de la bénir & de nous préserver du danger

qui en est inséparable. Car si par une coutume très-juste on ne prend point la nourriture du corps sans demander la benediction de Dieu , afin que ce qui doit servir pour soutenir notre vie , ne serve point de maniere au diable pour nous faire perdre la vie de l'ame ; combien devons-nous encore être plus soigneux de nous adresser à Dieu , lorsque nous prenons cette nourriture spirituelle , qui est encore plus capable d'exciter en nous toutes sortes de passions , & qui le fait necessairement si la benediction de Dieu n'en empêche les mauvais effets , & si la charité ne dissipe l'enslure qu'elle produit.

XIII.

Par cette priere nous offrons à Dieu nos lectures & notre étude comme une action qui lui est consacrée , & que nous faisons pour lui. Mais afin que notre priere soit reçue , il faut qu'elle soit sincere ; c'est-à-dire , qu'il soit vrai que ce soit pour Dieu que nous étudions , que le desir de le servir soit le motif qui nous porte à étudier , & que ce soit la volonté qui regle nos études. Car il ne faut pas s'imaginer que pour avoir offert en l'air à Dieu notre étude , elle lui soit effectivement consacrée. Dieu ne peut recevoir de nous que ce qu'il produit lui-même dans nous , & ce qui vient de son propre esprit , & non pas du nôtre. De sorte que si notre étude n'a pour principe en effet que la curiosité , ou la vanité , ou quelque autre mauvais desir , on a beau l'offrir à Dieu , on ne la rendra pas innocente , l'on fera

plutôt une injure à Dieu en le suppliant d'acquiescer une chose qui n'est pas entreprise pour lui ; ce qui seroit contraire à la sainteté, & à la justice.

Il est donc nécessaire que notre étude, pour être digne d'être offerte à Dieu, ait Dieu même pour principe, c'est-à-dire, qu'elle naisse du desir de lui obéir. Or elle a ce principe quand nous étudions pour satisfaire à la pénitence générale du travail que Dieu a imposé à tous les hommes, & que nous choisissons entre les études celles qui nous peuvent servir pour nous acquiescer de nos devoirs.

Car si nous nous appliquons à des études inutiles, il est clair que la volonté de Dieu, & le desir de lui plaire n'est pas ce qui nous fait étudier, puisque cette volonté est juste, raisonnable, & non fantasque & capricieuse.

Un Juge qui étudie les choses de son métier, peut dire qu'il étudie par la volonté de Dieu. Mais s'il s'amusoit à apprendre la langue des Indiens ou des Chinois, il seroit bien difficile qu'il pût répondre sincèrement à Dieu, s'il lui demandoit pour qu'il fait ces sortes d'études : Seigneur, c'est pour vous que je les fais.

XIV.

Il ne faut pas pourtant porter cette règle si avant, que l'on ait du scrupule de toutes les études qui ne se rapportent pas directement à notre profession. Car pourvu que nous y employions le tems nécessaire pour nous y rendre habiles, on a quelque liberté pour le reste des études, pour

vu que l'on n'en abuse pas. Et le moyen de n'en pas abuser est de les rapporter à quelque chose d'utile en soi, & qui nous puisse servir, comme à savoir l'histoire, à écrire, à parler; parceque ce sont des professions generales qui ne sont pas incompatibles avec notre profession particulière.

X V.

Il ne faut pas même entendre ces maximes avec cette rigueur, que l'on s'imagine que ce soit un mal de prendre plaisir à son étude, & d'en faire même où l'on recherche en quelque façon le divertissement de l'esprit. Car si ces études qui nous divertissent sont d'ailleurs dans l'ordre de nos devoirs, c'est un soulagement que Dieu accorde à notre foiblesse; nous devons nous servir de ce moyen pour y avancer davantage, étant certain que les études que l'on fait avec plaisir entrent bien plus avant dans la memoire, que celles que l'on fait avec dégoût & avec chagrin.

Pour les lectures de pur divertissement, comme celles des livres de voyages, de medailles, &c. elles peuvent être legitimes en la maniere que les divertissemens sont legitimes, c'est-à-dire, pour remettre notre esprit lorsqu'il est fatigué & abbatu par des études serieuses, pour le renouveler & pour l'occuper lorsqu'il n'est pas capable d'autre chose. Mais il faut avoir soin que ces divertissemens ne soient point en eux-mêmes dangereux, & que de plus on ne s'y accoutume pas de telle sorte, que l'on se lasse facilement des lectures serieuses.

C'est pourquoi il faut un peu souffrir de lassitude avant que d'avoir recours à ces sortes de remèdes.

XVI.

La vûe qui nous fait regarder l'étude comme une penitence & un travail que Dieu nous impose, nous découvre aussi la plupart des dispositions que nous devons y apporter, qui se peuvent reduire à celles-ci, travailler fidèlement, exactement, persévéramment. La fidélité consiste à s'appliquer, autant que l'on peut, aux mêmes heures, aux mêmes études, afin d'honorer Dieu par l'ordre de nos études, aussi bien que par nos études mêmes, & de ne se laisser point surmonter à la paresse, qui nous porteroit à employer inutilement le tems que nous avons destiné à nos études. L'exactitude consiste à faire les choses aussi bien que nous le pouvons faire, en considérant que c'est pour Dieu que nous les faisons, & qu'il merite bien toute notre application. Et la persévérance consiste dans la continuation d'une même sorte d'étude, tant qu'elle nous est utile, en évitant ainsi l'inconstance qui est si naturelle à l'amour propre. Il est bon pour cela de se souvenir de cette parole du Prophete : *Maledictus qui facit opus Dei fraudulenter.* MAUDIT celui qui fait l'œuvre de Dieu avec fraude & déguisement : & de celle du Sage : *Qui mollis & dissolutus est in opere suo, frater est sua opera dissipantis.* CELUI qui est mou & lâche dans son ouvrage, est frere de celui qui détruit ce qu'il fait. La première doit retrancher la negligence par laquelle on dérobe à

Jerem.
48. 10.
Prov. 12.
9.

Dieu une partie du tems que l'on devroit employer à son service , & qui est contraire à la fidelité que l'on lui doit. Et la seconde condanne non-seulement le défaut d'exactitude, mais aussi le desordre, qui sont les deux vices contraires aux deux autres qualités des études que l'on fait chrétiennement.

XVII.

Il ne faut pas s'imaginer que la vie de l'étude soit une vie facile. Ceux qui en feront une épreuve sérieuse trouveront au-contre que la vie d'une étude toute pure est la plus pénible de toutes les vies, & que les autres le sont presque à proportion qu'elles approchent davantage de celle-là. La raison en est, qu'il n'y a rien de plus contraire à la nature que l'uniformité & le repos, parceque rien ne nous donne plus de lieu d'être avec nous-mêmes. Le changement & les occupations extérieures nous emportent hors de nous & nous divertissent en faisant que nous nous oublions nous-mêmes. De plus ce langage des morts est toujours un peu mort, & il a rien qui pique vivement notre amour-propre, & qui reveille fortement nos passions. Il est dénué d'action & de mouvement. Il ne porte dans notre esprit que des idées assez languissantes des choses dont il nous parle, parcequ'il n'est pas aidé du ton, du geste, du visage, & de toutes les autres choses qui contribuent à rendre vives les images qui entrent en nous par la conversation des hommes. Enfin il nous parle peu de nous-mêmes, & il nous donne peu de lieu de nous

viser. Il flatte peu

nos espérances, & tout cela contribue à mortifier étrangement l'amour-propre, qui n'étant pas satisfait, répand la langueur & le dégoût dans toutes les actions.

C'est ce qui fait qu'on souffrira plus facilement la vie d'un Capucin, qu'une érudition solitaire dans une chambre. Il est plus facile d'être soldat ou marchand, d'aller sur mer, de hazarder sa vie, que de vivre dans le repos d'une solitude réglée. Pourquoi cela ? Parcequ'il n'y a rien de si difficile que de se souffrir & de se sentir, & que l'on fait toutes choses pour l'éviter. Lors donc qu'on a choisi ce genre de vie, il faut se résoudre en même-tems de combattre la langueur & la paresse. Car l'amour-propre qui veut avoir son compte, tâche de regagner d'un côté ce qu'il perd de l'autre. Ainsi ne pouvant jouir de l'agitation qui le satisferoit le plus, il veut au-moins jouir de l'exemption de travail & de peine, & il nous entraîne de ce côté-là avec violence. C'est pourquoi, si l'on n'y prend garde, la vie de l'étude porte au relâchement dans la mortification, à la paresse & à toutes ses suites, & il est besoin d'un effort continuel pour s'en préserver.

XV III.

Il faut combattre ces vices & directement & par adresse. On les combat directement par toutes les raisons qui peuvent exciter en nous une ardeur nouvelle ; par la considération des fatigues & des peines qui sont jointes à tous les emplois du monde, & par la crainte d'être du nombre de ceux dont il est dit, *qu'ils ne sont point dans* Ps. 92. 4.

204. De la maniere d'étudier
 Les travaux des hommes, & qu'ils n'auront
 point de part aux fleaux que Dieu leur envoie,
 ce qui est une marque d'une extrême co-
 lere de Dieu contre eux. Mais il est bon d'y
 employer aussi quelque sorte d'adresse ; de
 se tromper soi même, de n'envisager cette
 vie que par parties, c'est à-dire, de ne con-
 siderer qu'une entreprise particuliere dont
 on voit la fin, comme celle de quelque lec-
 ture ou de quelque ouvrage qui ne dure
 pas long-tems, en n'étendant pas la vûe
 plus loin alors. Après cette entreprise, il en
 viendra une autre, & cependant l'esprit
 n'est pas accablé. En un mot il faut faire à
 l'égard de l'étude ce que saint Gregoire
 conseille de faire à l'égard du jeûne, qui
 est de commencer par jeûner, & de pro-
 mettre à son corps quelque soulagement à
 l'avenir. Il faut ainsi commencer par étu-
 dier, & se promettre quelque soulagement
 quand on aura fait quelque étude conside-
 rable. Et il n'est pas toujours mauvais de
 se l'accorder effectivement, étant certain
 que dans les études on avance quelquefois
 davantage en reculant un peu, & en ne
 poussant pas son esprit à bout par la trop
 longue continuation du travail.

XIX.

Nos études doivent être réglées selon
 nos emplois ; & si nous n'avons point
 d'autre emploi que l'étude, il faut qu'elle
 tende toute à la fin que nous nous y serons
 proposée, comme nous étant plus pro-
 portionnée. Mais il faut considerer que nous
 avons deux sortes d'emplois, & que nous
 devons ainsi nous proposer deux sortes de
 fins,

Sans; l'une particulière qui dépend de plusieurs circonstances, & qui peut ainsi être différente, selon les différentes personnes qui s'appliquent à l'étude; l'autre générale & commune à tous, qui est de donner à son ame la nourriture qui lui est nécessaire pour subsister dans la voie de Dieu; de peur de tomber dans l'état dont le Prophète parle, quand il dit : *Percussus sum ut formum, & aruit cor meum, quia oblitus sum comedere panem meum. J'AI été frappé comme l'herbe : & mon cœur s'est desséché, parce que j'ai oublié de manger mon pain.* Ce pain de l'ame c'est les instructions solides de la piété, que saint Chrysostome juge si nécessaires, qu'il n'a pas craint de dire dans l'Homélie 3. du Lazare : PERSONNE ne peut être *sauvé s'il n'est continuellement occupé à la lecture spirituelle.* Ex quoiqu'on ne doive pas prendre ces paroles à la rigueur, Dieu suppléant dans les ignorans à cet exercice par d'autres exercices de travail, de pénitence & d'humiliation, qui étant fait avec un esprit de piété, sont une excellente lecture, elles doivent néanmoins faire comprendre aux personnes qui sont capables de s'occuper à la lecture, combien c'est un grand défaut à eux d'employer tout leur tems à des études qui se rapportent aux autres, & de n'en faire jamais qui se rapportent directement à eux-mêmes. Sans doute qu'il est très-difficile de se sauver dans une telle disposition, & qu'en la considérant bien on ne trouvera pas d'excès dans les paroles de saint Chrysostome. Car il est certain que nous avons toujours

Ps. 101.

3.

un poids qui nous entraîne en bas, c'est-à-dire, la vie charnelle. Pour y tomber, il n'y a qu'à se laisser aller, & à ne faire point d'efforts pour s'en empêcher, le torrent nous emportera de lui-même. Or un des principaux efforts que nous devons faire, c'est de mediter la parole de Dieu, soit dans l'Ecriture, soit dans les autres livres de pieté, n'y ayant rien qui soit plus propre pour résister à l'esprit, & aux maximes du monde.

X X.

Ecl. 9.
20.

Le monde nous parle en mille manieres. Il nous fait entendre sa voix trompeuse presque par toutes les creatures qui nous servent de pieges, selon le Sage. Le discours commun des hommes est tout formé sur la concupiscence, & non sur la verité. Ce que l'on y appelle bien, honneur, plaisir, fidelité, mal, misere, infamie, sont les objets que la concupiscence desire ou fuit, & auxquels elle a attaché ses idées. Le moyen donc de résister à l'impression si continuelle de ce langage du monde, si l'on n'a soin d'écouter Dieu qui nous parle dans ses Ecritures & dans les livres qui ont été faits par son esprit ?

X X I.

Un grand serviteur de Dieu conseilloit aux personnes qui avoient de la memoire, d'apprendre par cœur divers Pseaumes, & diverses Sentences de l'Ecriture sainte, dans le dessein de sanctifier la memoire par ces divines paroles. Et cet exercice est particulièrement necessaire à ceux qui l'ont profanée

en y recevant une infinité de choses qui ont été écrites par l'esprit du diable, dans le dessein de tromper les hommes par un faux agrément qui nous rend les vices aimables lorsqu'ils sont représentés avec un tour ingénieux. Que si l'on ne penetre pas d'abord la beauté & la profondeur de l'Ecriture, la lecture ne laisse pas d'en être utile, pourvu qu'on la fasse avec respect, & que l'on attribue à son ignorance, & non à l'Ecriture même, le peu de goût & le peu d'ouverture que l'on y a. Car c'est à l'égard de ceux qui sont dans cette disposition respectueuse qu'on doit entendre ce que dit Origene : " Si le son, dit-il, des paroles de l'Ecriture frappe quelquefois vos oreilles, sachez que la première utilité que vous en recevez, est que d'entendre simplement ces paroles, cela vous tient lieu d'une prière qui chasse loin de vous le venin des puissances ennemies qui vous attaquent ; & ce que dit saint Chrysostome dans l'Homelie 3. du Lazare : Encore que vous n'entendiez pas ce qui est enfermé dans l'Ecriture, la lecture ne laisse pas d'imprimer dans votre esprit plusieurs effets de grace & de sainteté. "

XXII.

Il faut donc avoir dans l'esprit, que les autres sciences ont leur tems séparé, & qu'il est permis de les quitter quand on en a appris autant qu'il nous étoit nécessaire ; mais que l'étude de la morale chrétienne que l'on doit faire dans l'Ecriture & dans les livres des saints, ne se doit jamais quitter, & qu'elle doit durer autant que

208 *De la maniere d'étudier, &c.*
la vie , sans qu'on puisse jamais dire qu'on
en est assez instruit. Car il ne suffit pas de
savoir ces verités d'une maniere speculative,
ni qu'elles soient cachées dans quelques re-
coins de notre memoire , il faut qu'elles
soient vives & presentes à notre esprit , &
qu'elles se presentent lorsqu'il est question
de les mettre en pratique : ce qui ne se peut
faire , si nous n'avons soin de les renouveler
sans cesse , & si nous ne tâchons de les im-
primer , non-seulement dans notre memoire
se , mais aussi dans notre cœur.





TRAITE DE L'EDUCATION D'UN PRINCE.

PREMIERE PARTIE.

*Contenant les vûes générales que l'on doit
avoir pour bien élever un Prince.*

I.

UN jeune Prince est un enfant de Dieu, destiné par la providence divine à des emplois très-importans, mais très-dangereux, & qui peut être un grand instrument de la miséricorde ou de la colère de Dieu sur les hommes.

II.

Son éducation doit avoir pour but de le rendre capable de s'acquiescer de tous les devoirs auxquels sa condition l'engage, & de le préparer à tous les dangers auxquels cette condition l'expose.

M iij

II.

Un Prince n'est pas à lui, il est à l'Etat, Dieu le donne aux peuples en le faisant Prince : il leur est redevable de tout son tems. Et si-tôt qu'il est capable de discernement, il commet une double faute, s'il ne s'applique avec tout le soin qu'il peut aux études & aux exercices qui servent à le disposer à s'acquitter des devoirs d'un Prince. Car il ne se fait pas seulement tort à soi-même en abusant de son tems ; mais il fait tort à l'Etat auquel il le doit.

IV.

Ceux qui sont chargés de son éducation, en commettent encore une plus grande s'ils ne lui en procurent la meilleure & la plus digne d'un Prince qu'il leur est possible. Car outre l'injustice qu'ils commettent envers ce Prince & envers l'Etat, ils se rendent encore participans de toutes les fautes dont il auroit pu être préservé par une bonne éducation.

V.

Cette éducation chrétienne se rapportant directement au salut du Prince & au bien du peuple, & pouvant avoir des suites d'une conséquence infinie, on la doit regarder comme la chose du monde la plus importante. Toutes les raisons d'intérêt & de dépense, & tous les respects humains doivent toujours céder à celle-là. Il ne faut rien négliger de ce qui peut être utile. Il faut éviter tout ce qui y peut-être désavantageux. Enfin c'est ce qui doit tenir lieu de fin : tout le reste ne peut tenir lieu que de moyens.

V L.

Il est certain qu'un des principaux soins de ceux qui sont chargés de cette éducation, doit être de faire un bon choix de celui ou de ceux à qui ils doivent confier l'éducation d'un jeune Prince; mais il est impossible de n'y agir pas témérairement, si l'on ne fait quelles qualités sont nécessaires pour cet emploi.

V I I.

Le mauvais choix que l'on fait quelquefois dans ces rencontres, vient de la basse idée que l'on a de ce qui est nécessaire à un homme qui entreprend d'élever un Prince. La plupart croient qu'il suffit qu'il ne soit point vicieux, & qu'il ait quelque connoissances des belles lettres; d'autres desirer particulièrement qu'il soit habile dans l'Histoire. Il y en a qui cherchent des gens qui sachent parfaitement les Mathématiques; d'autres y considerent principalement ce que l'on appelle savoir le monde. Enfin on ne se propose d'ordinaire que des vûes particulières & basses, qui ne répondent en aucune sorte à la grandeur de la fin que l'on doit avoir.

V I I I.

Il est facile de reconnoître que toutes ces vûes sont petites, & qu'elles ne sont nullement proportionnées au but que l'on doit se proposer en instruisant un jeune Prince; puisqu'un homme peut avoir toutes ces qualités, & être néanmoins un malhabile homme; & qu'un Prince peut être fort bien instruit dans les Langues, dans l'Histoire & dans les Mathématiques, &

M liij

§14 De l'éducation d'un Prince,
être néanmoins très-mal élevé, parcequ'on
lui aura gâté le jugement, & qu'on ne
l'aura formé à rien de ce qui lui est le plus
nécessaire pour vivre en Prince Chrétien.

IX.

On fait, par exemple, beaucoup d'état
de l'Histoire pour les Princes, & avec rai-
son, puisqu'elle leur peut être fort utile,
pourvu qu'on la leur montre comme il
faut. Mais si on n'y apporte le discerne-
ment nécessaire, elle leur nuit souvent plus
qu'elle ne leur sert. Car l'Histoire n'est
d'elle-même qu'un amas confus de faits.
Les gens dont on y parle sont pour l'ordi-
naire vicieux, imprudens, emportés. Leurs
actions sont souvent rapportées par des
écrivains peu judicieux, qui louent & blâ-
ment les choses par caprice, & qui im-
priment par leurs discours mille mauvais
modèles, & mille fausses maximes dans
l'esprit de ceux qui les lisent sans discer-
nement.

X.

Un Précepteur qui aura le jugement peu
exact, rendra encore cette étude de beau-
coup plus dangereuse. Il versera indiffe-
remment dans l'esprit du jeune Prince les
sottises des livres & les siennes propres. Il
gâtera les meilleures choses par le mauvais
air qu'il y donnera, de sorte qu'il arrivera
souvent qu'en le remplissant d'une scien-
ce confuse, il ne fera qu'étouffer en lui ce
que la nature lui avoit donné de bon sens &
de raison.

XI.

La plupart des choses sont bonnes & mau-

vaisses, selon le tour qu'on y donne. La vie des mechans peut être aussi utile que la vie des Saints quand elle est bien proposée, qu'on en fait voir la misere, & qu'on en inspire l'horreur. Et la vie des Saints peut être aussi dangereuse que celle des mechans, quand on la propose d'une maniere qui porte, ou à en abuser, ou à la mépriser.

XII.

Les sciences ont leurs utilités & leurs inutilités, principalement pour des Princes, & on les peut apprendre toutes d'une maniere basse & d'une maniere relevée. Peu de personnes en savent faire la difference. Cependant il est si important de la faire, qu'il vaudroit mieux les ignorer absolument, que de les savoir basement, en s'enfonçant dans ce qu'elles ont d'inutile. Il y a peu de personnes dont on puisse dire ce que Tacite dit d'Agricola : *Retinuit quod est difficilissimum ex sapientia modum.* IL tint toujours dans l'étude de la sagesse ce qu'il y a de plus difficile, qui est son juste milieu. La plupart de ceux qui y sont les plus habiles, sont ceux qui en jugent le plus mal, parcequ'ils en font l'objet de leur passion, & qu'ils mettent leur gloire dans l'exactitude, & non dans l'utilité de ces connoissances. Il y a de fort habiles Mathématiciens qui croient que c'est la plus belle chose du monde, que de savoir s'il y a un pont & une voûte suspendue autour de la planète de Saturne. Un Prince doit savoir ce que l'on en dit, car ces connoissances ne coûtent gueres. Mais si on ne lui apprend en même-tems

que tout cela n'est qu'une curiosité assez vaine ; on lui fait tort. Car il vaud mieux ignorer ces choses , que d'ignorer qu'elles sont vaines.

XIII.

Cela fait voir que la qualité la plus essentielle à un Précepteur que l'on destine à un Prince, est une certaine qualité qui n'a point de nom , & que l'on n'attache point à une certaine profession. Ce n'est pas simplement d'être habile dans l'histoire, dans les Mathématiques , dans les Langues, dans la Politique , dans la Philosophie , dans les cérémonies , dans les intérêts des Princes : on peut suppléer à tout cela. Il n'est pas nécessaire que celui qui est chargé de l'instruction d'un Prince lui montre tout ; il suffit qu'il lui montre l'usage de tout. Il faut même par nécessité, qu'il se fasse soulager , & que pendant qu'il se prépare à certaines choses , il soit seulement témoin de ce qui lui est enseigné par d'autres. Mais on ne supplée point à cette qualité essentielle qui le rend capable de cet emploi ; on ne l'emprunte point d'autrui ; on ne s'y prépare point. La nature la commence , on l'acquiert par un long exercice & par une infinité de réflexions. Et ainsi ceux qui ne l'ont pas , & qui sont un peu avancés en âge , sont incapables de l'avoir jamais.

XIV.

On ne peut mieux la faire comprendre qu'en disant que c'est cette qualité qui fait qu'un homme blâme toujours ce qui est blâmable , qu'il loue ce qui est louable ,

qu'il rabaisse ce qui est bas, qu'il fait sentir ce qui est grand, qu'il juge sagement & équitablement de tout, qu'il propose ses jugemens d'une maniere agréable & proportionnée à ceux à qui il parle; & enfin qu'il tourne en toutes choses du côté de la verité l'esprit de celui qu'il instruit.

XV.

Il ne faut pas s'imaginer qu'il le fasse toujours par des reflexions expressees, ni qu'il s'arrête à tout moment à donner des regles du bien & du mal, du vrai & du faux; il le fait au-contraire presque toujours d'une maniere insensible. C'est un tour ingenieux qu'il donne aux choses, qui expose en vûe celles qui sont grandes & qui meritent qu'on les considere, qui cache celles qu'il ne faut point faire voir, qui rend le vice ridicule, la vertu aimable, qui forme l'esprit insensiblement à goûter & à sentir les bonnes choses, & à avoir du dégoût & de l'aversion pour les mauvaises. De sorte qu'il arrive très-souvent que la même histoire & la même maxime qui sert à former l'esprit quand elle est proposée par une personne habile & judicieuse, ne sert au-contraire qu'à le gâter quand elle est proposée par une personne qui ne l'est pas.

XVI.

Les Précepteurs ordinaires ne se croient obligés d'instruire les Princes qu'à certaines heures, & lorsqu'ils leur font expressement ce qu'ils appellent leçon: mais ces

hommes dont nous parlons n'a point d'heure de leçon, ou plutôt il fait à son disciple une leçon à toute heure. Car il l'instruit souvent tantôt dans le jeu, dans les visites, dans les conversations, dans les entretiens qu'on a à table avec ceux qui y sont présents, que lorsqu'il lui fait lire des livres; parcequ'ayant pour principal but de lui former le jugement, les divers objets qui se présentent y sont souvent plus avantageux que les discours étudiés, n'y ayant rien qui peusse moins l'esprit que ce qui y entre sous l'image peu agréable de leçon ou d'instruction.

XVII.

Comme cette manière d'instruire est insensible, le profit que l'on en tire est aussi en quelque sorte insensible, c'est-à-dire, qu'on ne l'apperçoit pas par des signes grossiers & extérieurs; & c'est ce qui trompe les personnes peu intelligentes; qui s'imaginent qu'un enfant instruit en cette manière n'est pas plus avancé qu'un autre; parcequ'il ne fait pas peut-être mot à mot une traduction de Latin en François; ou qu'il ne repete pas mieux une leçon de Virgile; & ainsi ne jugeant de l'instruction de leurs enfans que par ces bagatelles, ils feront souvent moins d'un homme vraiment habile, que d'un autre qui n'aura qu'une science basse & un esprit sans lumière.

XVIII.

Ce n'est pas que dans l'instruction des Princes, on doive négliger les choses communes, & qu'on ne doive leur apprendre les

les Langues, l'Histoire, la Chronologie, la Géographie, les Mathématiques, & même la Jurisprudence jusqu'à un certain point. Il faut régler leurs études comme on les régleroit à d'autres personnes. Il faut tâcher de les rendre laborieux. Il faut les faire passer d'une occupation à une autre, sans laisser aucun vuide ni aucune inutilité. Il faut ménager avec adresse toutes les occasions de leur faire apprendre diverses choses. Il faut, s'il est possible, qu'ils n'ignorent rien de ce qui est célèbre dans le monde. Tout cela est bon, utile & nécessaire en soi, pourvu que l'on ne s'y arrête pas comme à la fin de leur instruction, & que l'on s'en serve à former leurs mœurs & leur jugement.

X I X.

Former le jugement, c'est donner à un esprit le goût & le discernement du vrai; c'est le rendre délicat à reconnoître les faux raisonnemens un peu cachés; c'est lui apprendre à ne se pas éblouir par un vain éclat de paroles vuides de sens, à ne se payer pas de mots, ou de principes obscurs, à ne se satisfaire jamais qu'il n'ait pénétré jusqu'au fond des choses; c'est le rendre subtil à prendre le point dans les matières embrouillées, & à discerner ceux qui s'en écartent; c'est le remplir de principes de vérité qui lui servent à la trouver dans toutes choses, & principalement dans celles dont il a le plus de besoin.

X X.

Il faut qu'un Précepteur intelligent tâche de rendre un Prince également délicat dans

les choses & dans les manieres. Car comme il y a des choses fausses, il y a aussi de fausses manieres, c'est-à-dire, des manieres qui font dans l'esprit des autres des effets tout contraires à ceux qu'on y voudroit faire. Ceux qui ne s'appliquent qu'aux choses, deviennent grossiers dans les manieres, & ceux qui ne s'appliquent qu'aux manieres, sont d'ordinaire peu intelligens dans les choses. Le premier est ordinaire aux gens de retraite, & l'autre est fort ordinaire aux gens du monde. Un Prince doit éviter tous ces deux défauts, parce qu'il a besoin de connoître la verité, & de la faire goûter aux autres. Et quoiqu'il doive être assez intelligent & assez équitable pour reconnoître & pour honorer la verité, lors même qu'elle est proposée avec des manieres desagréables, il doit extrêmement éviter de la proposer de cet air, parce qu'il en détruiroit le fruit, à l'égard de la plupart du monde.

XXI

Enfin il lui faut faire remarquer qu'il y a du faux par tout; qu'il y a une fausse valeur, une fausse honnêteté, une fausse libéralité, une fausse galanterie, une fausse éloquence, une fausse raillerie, de faux agrémens. Il faut y regarder de bien près pour ne pas prendre l'un pour l'autre; & il est fort difficile qu'on ne s'y méprenne lorsqu'on n'a point de regle pour en juger, & que l'on ne fait que suivre l'impression des autres.

XXII

La morale est la science des hommes, &c.

particulièrement des Princes, puisqu'ils ne sont pas seulement hommes; mais qu'ils doivent aussi commander aux hommes, & qu'ils ne le feroient faire, s'ils ne se connoissent eux-mêmes & les autres dans leurs défauts & dans leurs passions, & s'ils ne sont instruits de tous leurs devoirs. C'est donc dans cette science qu'ils les faut principalement former. Comme l'usage en doit être continuel, l'étude en doit être continuelle. On ne feroit trop tôt la commencer, parce qu'on ne peut trop tôt commencer à se connoître, & elle est d'autant plus commode, que toutes choses y peuvent servir. Car on trouve par tout les hommes & leurs défauts.

XXXIII.

Il faut tâcher non-seulement de leur apprendre les véritables principes de cette science, mais aussi de leur en faire connoître la nécessité, & de leur en inspirer l'estime & l'amour, en leur faisant sentir le malheur effroyable de la plupart des Grands, qui passent leur vie dans une ignorance terrible de ce qui leur est plus important; qui ne savent ce qu'ils font, ni où ils vont; qui croient n'avoir autre chose à faire dans le monde que d'aller à la chasse, se divertir, ou former des desseins ambitieux pour l'agrandissement de leur maison, & qui après avoir ainsi vécu dans une illusion continuelle durant le petit espace d'une misérable vie, voient disparaître au moment de leur mort, tous ces vains fantômes, qui les avoient occupés, & tombent pour jamais dans l'exténuité de la misère.

Voyez le Discours de la nécessité de ne vivre pas au hasard.

*Voyez le
Traité de
la Gran-
deur, &
les trois
Discours
de M.
Pascal.*

Il faut les instruire & des devoirs généraux des hommes, & des devoirs particuliers des Princes, & de l'alliance de ces devoirs, & sur-tout il faut essayer de prévenir cet oubli où les Grans tombent insensiblement, de ce qui leur est commun avec tous les autres hommes, en n'attachant leur imagination qu'à ce qui les en distingue. Pour cela il est nécessaire de leur faire bien comprendre la véritable nature de toutes ces choses, ce que c'est que la grandeur, son origine, la fin, ce qu'elle a de réel, ce qu'elle a de vain, ce que les inférieurs doivent aux Grans, ce que les Grans doivent aux inférieurs, ce qui les rabaisse ou les élève devant Dieu & devant les hommes.

XXV.

Comme l'affection des hommes est nécessaire au ministère auquel les Princes sont appelés, on les doit instruire avec grand soin de ce qui l'attire ou qui l'éloigne, de ce qui gagne ou choque les esprits, de ce qui plaît ou déplaît au monde. Il leur faut découvrir les sources cachées de toutes ces effets, & les secrets ressorts qui causent ces différens mouvemens, afin qu'ils les sachent faire jouer selon le besoin qu'ils en auront. Mais en même tems il leur faut faire connoître combien cette petite adresse est vaine quand on ne s'y propose point d'autre fin que celle de faire réussir quelques desseins de fortune, ou de jouir de la satisfaction d'être aimé. Et c'est pourquoi il leur faut montrer que toutes ces actions

se peuvent pratiquer par des vîes plus hautes & plus relevées, & que l'on peut les rendre infiniment plus utiles pour le ciel, qu'elles ne le sont pour le monde.

Les Grans, par exemple, sont obligés par leur condition même, d'être dans un exercice continuel de civilité; & quand ils s'en acquittent comme il faut, elle leur sert beaucoup à attirer l'estime & l'amour des hommes: mais cet exercice n'est pour la plupart d'entr'eux qu'un amusement très-vain. Comme ils la pratiquent inégalement, & qu'ayant une extrême complaisance pour les uns, ils ont une extrême fierté pour les autres, il arrive souvent qu'ils ne réussissent pas dans les desseins de se faire aimer. Et quand ils y réussiroient, ce succès ne leur pourroit procurer que de fort petits avantages. Mais ces mêmes offices de civilité pratiqués par d'autres vîes, c'est-à-dire, par des vîes de charité, peuvent devenir un exercice continuel de vertu, & ils produisent même plus certainement par ce moyen cet effet temporel que l'on y recherche ordinairement, qui est de gagner l'affection de ceux à qui on les rend.

*Voyez la
Traité de
la civilité
chré-
tienne.*

XXVI.

Enfin on leur doit faire remarquer dans toutes les actions particulieres, que les loix de Dieu sont si justes & si saintes, qu'il n'y a point de voie plus propre pour attirer l'admiration des hommes, que de pratiquer la vertu chrétienne d'une maniere haute & heroïque; & que les qualirés & les actions qui déplaisent davantage à Dieu, comme

212 *De l'éducation d'un Prince ,*
l'insolence , l'orgueil , l'injustice , l'empor-
tement , sont aussi celles qui attirent le plus
le mépris & l'aversion des hommes. Il n'y a
rien de si aimable qu'un homme qui ne s'ai-
me point , & qui rapporte tout à Dieu & au
service des autres , en quoi consiste la piété
d'un Chrétien ; ni rien de si haïssable qu'un
homme qui n'aime que soi-même , & qui
rapporte tout à soi , en quoi consiste le dé-
reglement de l'homme.

XXVII.

Mais quoique cette étude doive être la
principale & la plus continuelle de celles
où l'on applique les Princes, il faut nean-
moins que cela se fasse d'une manière si pro-
portionnée à leur âge & à la qualité de leur
esprit , que non seulement ils n'en soient pas
chargés , mais même qu'ils ne s'en apper-
çoivent pas. Il faut tâcher qu'ils sachent
toute la Morale , sans savoir presque qu'il
y ait une Morale , ni qu'on ait eu dessein de
les en instruire , en sorte que lorsqu'ils l'étu-
dieront dans le cours de leurs études , ils s'é-
tonnent de savoir par avance beaucoup
plus que ce qu'on y enseigne.

XXVIII.

*Monta-
gne.*

Rien n'est plus difficile que de se propor-
tionner ainsi à l'esprit des enfans ; & c'est
avec raison qu'un homme du monde dit ,
que c'est l'effet d'une ame bien forte & bien
élevée , de se pouvoir accommoder à ces allures
pueriles. Il est facile de faire des discours de
morale pendant une heure : mais d'y rap-
porter toujours toutes choses , sans qu'un

enfant s'en apperçoive & s'en dégoûte, c'est ce qui demande une adresse qui se trouve en peu de personnes.

X X I X.

Il y a deux choses dans les vices : le déreglement qui les rend desagréables à Dieu : la sottise ou le ridicule , qui les rend méprisables aux hommes. Les enfans sont d'ordinaire peu sensibles à la premiere : mais on leur peut faire beaucoup sentir la seconde , par mille manieres ingenieuses que les occasions fournissent. Ainsi en leur faisant haïr les vices comme ridicules , on les préparera à les haïr comme contraires aux loix de Dieu : & l'on diminuera cependant l'impression qu'ils font sur leurs esprits.

X X X.

On doit considerer , que le tems de la jeunesse est presque le seul tems où la verité se presente aux Princes avec quelque sorte de liberté. Elle les fuit tout le reste de leur vie. Tous ceux qui les environnent ne conspirent presque qu'à les tromper , parce qu'ils ont intérêt de leur plaire , & qu'ils savent que ce n'en est pas le moyen , que de leur dire la verité. Ainsi leur vie n'est pour l'ordinaire qu'un songe où ils ne voient que des objets faux & des fantômes trompeurs. Il faut donc qu'une personne chargée de l'instruction d'un Prince , se représente souvent que cet enfant qui est commis à ses soins , approche d'une nuit où la verité l'abandonnera ; & qu'il se hâte ainsi de lui dire & de lui imprimer par avance

224 De l'éducation d'un Prince ,
dans l'esprit, tout ce qui lui est plus nécessaire pour se conduire dans les tenebres que sa condition apporte avec soi par une espèce de nécessité.

XXXI.

Il ne faut pas se contenter de lui éclairer l'esprit par plusieurs principes de vérité qui l'aide à se conduire & à se régler dans ses actions ; mais il faut lui inspirer en general l'amour de la vérité en toutes choses, & un extrême desir de n'être point trompé. Il faut tâcher de lui faire bien comprendre qu'il est impossible qu'il ne le soit, toute sa vie, s'il ne témoigne à tous ceux qui l'approcheront, qu'il n'aime rien tant que la vérité, & qu'il ne hait rien tant que le mensonge & la tromperie.

XXXII.

Voyez le Traité où l'on fait voir combien les discours des hommes sont dangereux. Il y a des gens qui trompent les autres par intérêt & sans se tromper eux-mêmes ; mais il y en a aussi une infinité d'autres qui ne font que leur communiquer leurs propres erreurs ; c'est à-dire, les fausses idées & les fausses opinions dont ils ont l'esprit rempli. Et comme la vie des Grans se passe presque toute dans un commerce continuel avec les hommes, ils sont aussi plus exposés que les autres à ce danger ; de sorte que s'ils n'y prennent garde, ils renouvellent en eux toutes les faulxétés qui sont séparées dans les autres hommes. Il faut donc faire connaître à celui qu'on instruit, l'intérêt qu'il a de se garantir non-seulement de la tromperie artificieuse, maligne & intéressée de ceux qui tâcheront de le surprendre ; mais

aussi de cette autre tromperie, que l'on peut appeller de bonne foi, qui se communique par les discours de presque tous ceux avec qui il sera obligé de vivre, qui étant pleins eux-mêmes de faussetés qu'ils ne connoissent pas, les font passer sans le savoir dans l'esprit des autres par leurs entretiens.

XXXIII.

Si les trompeurs de ce dernier genre sont plus aimables que les autres, ils sont aussi plus dangereux. Car ils ne se contentent pas de nous ôter la connoissance de plusieurs faits particuliers à quoi les autres s'attachent principalement; mais ils nous ôtent même celle des principes par lesquels on en doit juger; & en nous inspirant mille fausses maximes, ils nous corrompent l'esprit & le cœur. Il faut donc le porter à être également en garde contre les uns & les autres, & à regarder comme le plus grand des malheurs celui d'être privé de la lumière de la vérité par laquelle on doit conduire sa vie; & sans laquelle il est impossible de ne s'y pas égarer, & de ne pas tomber dans les précipices qui sont la fin de ce funeste égarement.

XXXIV.

Il faut prévoir en particulier les causes ordinaires des malheurs des Grans, & tâcher de le prémunir de ce côté-là; & sur tout il faut lui inspirer une horreur extrême des guerres civiles & de toutes sortes de brouilleries, qui sont pour les Princes des sources de maux presque irreparables, & des abysses sans fond.

XXXV.

Il est nécessaire de bien connoître les défauts de celui qu'on instruit ; c'est-à-dire , qu'il faut bien remarquer la pente de la concupiscence , afin de se servir de toutes sortes d'adresses pour la diminuer par le retranchement de tout ce qui la fortifie ; en distinguant toujours avec soin les défauts passagers & que l'âge emporte , d'avec ceux qui s'accroissent par l'âge même.

XXXVI.

On doit avoir pour but , non seulement de le préserver des chutes , mais de répandre dans son esprit certaines semences qui le puissent aider à s'en relever , s'il étoit si malheureux que de s'y laisser aller. Et ces semences sont les vérités solides de la Religion , principalement sur la manière de se rétablir dans l'innocence qu'on a perdue. Car quoique ces vérités s'obscurcissent quelquefois par l'enivrement du monde lorsque les jeunes Princes commencent à le goûter , elles se réveillent aussi quelquefois dans la suite , quand il plaît à Dieu de les regarder d'un oeil de miséricorde.

XXXVII.

Il n'est pas seulement nécessaire de former , autant que l'on peut , leur esprit à la vertu ; mais il est encore nécessaire d'y plier leur corps , c'est-à-dire , qu'il faut tâcher qu'il ne leur serve point d'empêchement à mener une vie réglée , & qu'il ne les entraîne point par son poids au dérèglement & au désordre.

Car il faut savoir que les hommes étant composés d'esprit & de corps , le mauvais

pli que l'on donne au corps dans la jeunesse, est souvent dans la suite de la vie un très-grand obstacle pour la piété. Il y en a qui s'accoutument à être si remuans, si impatiens, & si prompts, qu'ils deviennent incapables de toutes les occupations uniformes & tranquilles: d'autres se rendent si délicats, qu'ils ne sauroient souffrir tout ce qui est tant soit peu pénible. Il y en a qui deviennent sujets à des ennuis mortels qui les tourmentent toute leur vie.

On dira que ce sont des défauts d'esprit, mais ils ont une cause permanente dans le corps, & c'est pourquoi ils continuent, lors même que l'esprit n'y contribue rien. Car voici, par exemple, de quelle sorte il y a tant de Grans, sujets à l'ennui.

XXXVIII.

Le plaisir de l'ame consiste à agir & à s'occuper de quelque objet qui lui plaise, & la cessation de son action, ou une action plus languissante lui cause ordinairement du dégoût & de l'ennui. C'est ce qui fait que l'on s'ennuye dans la solitude, parce que l'on n'y a d'ordinaire que des pensées faibles, & que les objets qui se présentent ne nous remuent pas assez vivement, car si tôt qu'on y est assez agité, on cesse aussi de s'y ennuyer.

Il arrive de-là que ceux dont l'ame a été accoutumée à être ébranlée par des mouvemens vifs & violens, tombent facilement dans l'ennui, lorsqu'ils n'ont plus que des objets qui les remuent peu. Et c'est pourquoi ceux qui sont accoutumés aux grans

228 *De l'éducation d'un Prince ,*
divertissemens , aux grandes passions , &
aux grandes occupations qui leur ont agité
beaucoup l'esprit , y sont plus sujets que les
autres , parce que leur âme s'est aussi accou-
tumée à ne se plaire que dans ces grands
ébranlemens. Et au contraire ceux dont l'a-
me n'a jamais été fortement remuée , ne
s'ennuient pas d'ordinaire , parce que les ob-
jets communs suffisent pour les entretenir
dans une égalité de mouvement qui suffit
pour les retirer de l'ennui.

Or cet ennui n'est pas seulement dans
l'esprit , il est aussi dans le corps ; c'est-à-dire
que ce dégoût d'esprit est accompagné d'un
certain resserrement de cœur qui est un effet
entièrement corporel ; & ces deux mouve-
mens se lient tellement ensemble , que com-
me l'esprit étant frappé de dégoût , le mou-
vement corporel suit dans le cœur , de même
toutes les fois que le mouvement corporel se
fait dans le corps , les mouvemens & les
pensées de tristesse & d'ennui se présentent à
l'esprit en la même manière que l'idée d'un
homme nous frappe , si tôt que nous en-
tendons son nom , parce que ces deux idées
sont liées ensemble.

Encore donc qu'une personne ait renon-
cé par vertu aux grans divertissemens &
aux grandes agitations de l'âme qui naissent
des fortes passions , elle peut demeurer nean-
moins long-tems sujette à l'ennui ; parce
que n'étant plus remuée que par des objets
plus foibles , ces objets produisent dans le
corps le même resserrement de cœur , qu'ils
avoient accoutumé autrefois d'y produire ;
& ce même mouvement du corps produit

dans l'esprit les mêmes pensées de tristesse qui causent l'ennui.

C'est ce qui fait voir qu'il n'y a rien de plus dangereux que les grans divertissemens, & tout ce qui remue & agite l'ame fortement. Car à moins que de continuer dans cette agitation, ce qui est souvent impossible, & ce qui feroit le plus grand des malheurs, on se met en état d'être en quelque sorte misérable toute sa vie; quoique cette misère même soit beaucoup plus heureuse dans ceux qui la souffrent avec patience, que n'étoit le bonheur apparent de leurs divertissemens.

XXXIX.

Il en est de même de toutes les autres passions; de colere, d'impatience, de crainte. Elles produisent toutes leur impression dans le corps. Cette impression s'excite ensuite malgré qu'on en ait, lorsque ces objets se présentent, & elle se communique à l'esprit jusqu'à quelque degré. Ainsi l'un des plus grans biens qu'on puisse faire à un Prince qu'on instruit, est de reprimer pendant qu'il est jeune les effets extérieurs de ses passions, si l'on ne peut pas l'en guerir absolument, de peur que le corps ne s'y accoutume, & qu'ayant pris son pli, la guérison n'en devienne infiniment plus pénible & plus difficile.

XL.

L'amour de la lecture & des livres, est un préservatif general contre une infinité de dereglemens auxquels les Grans sont sujets lorsqu'ils ne savent à quoi s'occuper. Et

c'est pourquoi on ne sauroit trop l'inspirer aux jeunes Princes. Il faut les accoutumer à lire beaucoup, & à entendre beaucoup lire, & leur ouvrir l'esprit, afin qu'ils s'y divertissent. Il faut même les y attirer par la qualité des livres, comme par des livres d'histoires, de voyages, & de géographie, qui ne leur servent pas peu, s'ils peuvent prendre l'habitude d'y passer un tems considerable sans dégoût & sans chagrin.





TRAITE DE L'EDUCATION D'UN PRINCE.

SECONDE PARTIE.

*Contenant plusieurs avis particuliers touchant
les Etudes.*

I.



INSTRUCTION a pour
but de porter les esprits jus-
qu'au point où ils sont capa-
bles d'atteindre.

II.

Elle ne donne ni la memoire, ni l'ima-
gination, ni l'intelligence; mais elle ouuvre
toutes ces parties en les fortifiant l'une par
l'autre. On aide le jugement par la memo-
re, & l'on soulage la memoire par l'imagi-
nation & le jugement.

III.

Lorsque quelques-unes de ces parties
manquent, il faut y suppléer par les autres

Ainsi l'adresse d'un Maître est d'appliquer ceux qu'il instruit aux choses où ils ont plus de disposition naturelle. Il y a des enfans qu'il ne faut presque exercer que dans ce qui dépend de la mémoire, parce qu'ils ont la mémoire forte & le jugement foible ; & il y en a d'autres qu'il faut appliquer d'abord aux choses de jugement, parce qu'ils en ont plus que de mémoire.

I V.

Ce n'est pas proprement les Maîtres ni les instructions étrangères qui font comprendre les choses, elles ne font tout au plus que les exposer à la lumière intérieure de l'esprit, par laquelle seule on les comprend. De sorte que lorsqu'on ne rencontre pas cette lumière, les instructions sont aussi inutiles que si l'on vouloit faire voir des tableaux durant la nuit.

V.

Les plus grans esprits n'ont que des lumières bornées, & ils ont toujours des endroits sombres & tenebreux ; mais l'esprit des enfans est presque tout rempli de tenebres, il n'entrevoit que des petits rayons de lumière. Ainsi, tout consiste à ménager ces rayons, à les augmenter, & à y exposer ce qu'on veut qu'ils comprennent.

V I.

C'est ce qui fait qu'il est difficile de donner des regles generales pour l'instruction de quique ce soit, parce qu'il la faut proportionner à ce mélange de lumières & de tenebres, qui est fort différent selon les différents esprits, principalement dans les en-

fans. Il faut regarder où il fait jour, & en approcher ce que l'on leur veut faire entendre, & pour cela il faut souvent tenter diverses voies pour entrer dans leur esprit, & s'arrêter à celles qui réussissent le mieux.

VII.

On peut dire néanmoins généralement, que les lumières des enfans étant toujours très-dépendantes des sens, il faut, autant qu'il est possible, attacher aux sens les instructions qu'on leur donne, & les faire entrer non seulement par l'ouïe, mais aussi par la vue, n'y ayant point de sens qui fasse une impression plus vive sur l'esprit, & qui forme des idées plus nettes & plus distinctes.

VIII.

On peut conclure de cette ouverture, que la Géographie est une étude très-propre pour les enfans, parce qu'elle dépend beaucoup des sens, & qu'on leur fait voir par les yeux la situation des villes & des provinces: outre qu'elle est assez divertissante, ce qui est encore fort nécessaire pour ne les pas rebuter d'abord; qu'elle a peu besoin de raisonnement, ce qui leur manque le plus en cet âge.

IX.

Mais pour leur rendre cette étude plus utile & plus agréable tout ensemble; il ne faut pas se contenter de leur montrer dans une carte les noms des villes & des provinces; mais il faut encore se servir de diverses adresses pour les aider à les retenir.

On peut avoir des livres, où les plus grandes villes soient peintes, & les lieux y

254 *De l'éducation d'un Prince ,*
faire voir. Les enfans aiment assez cette sorte de divertissement. On leur peut conter quelque histoire remarquable sur les principales villes , afin d'y attacher leur mémoire. On peut leur marquer les batailles qui y ont été données ; les Conciles qui y ont été tenus ; les grans Hommes qui en sont sortis. On leur peut dire quelque chose ou de l'histoire naturelle , s'il s'y rencontre quelque rareté , ou de la police , de la grandeur , & du trafic de ces villes. Et si ce sont des villes de France , il est bon , quand on le peut , de leur marquer les Seigneurs à qui elles appartiennent , ou qui en sont Gouverneurs.

X.

Il faut joindre à cette étude de la Geographie , que l'on fait exprès , un petit exercice , qui n'est qu'un divertissement , & qui ne laisse pas de contribuer beaucoup à la leur imprimer dans l'esprit. C'est que si l'on parle devant eux de quelque histoire , il ne faut jamais manquer de leur en marquer le lieu dans la carte. Si on lit , par exemple , la Gazette , il faut leur faire voir toutes les villes dont il est parlé. Enfin il faut tâcher qu'ils placent dans leurs cartes tout ce qu'ils entendront dire , & qu'elles leur servent ainsi de mémoire artificielle pour retenir les histoires , comme les histoires leur en doivent servir pour se souvenir des lieux où elles se sont passées.

XI.

Outre la Geographie , il y a encore plusieurs autres connoissances utiles que l'on

peut faire entrer par les yeux dans l'esprit des enfans.

Les machines des Romains, leurs supplices, leurs habits, leurs armes, & plusieurs autres choses de cette nature, sont représentées dans les livres de Lipse, & on les peut montrer utilement aux enfans. On leur peut montrer, par exemple, ce que c'étoit qu'un *Belier*; ce que c'étoit que faire la *tortue*, de quelle sorte les armées Romaines étoient ordonnées, le nombre de leurs cohortes & de leurs légions, les Officiers de leurs armées, & une infinité d'autres choses agréables & curieuses, en omettant celles qui sont plus embarrassées. On peut à peu près tirer le même avantage d'un livre intitulé : *Roma subterranea*, & des autres où on a gravé ce qui nous reste des antiquités de cette première ville du monde, & l'on y peut même joindre les figures qui se trouvent dans certains voyages des Indes & de la Chine, où les sacrifices & les Pagodes de ces misérables peuples sont décrits, en leur faisant remarquer en même-temps, jusqu'à quel excès de folie les hommes sont capables de se porter, quand ils ne suivent que leurs fantaisies & les lumières tenebreuses de leur esprit.

XII.

Le livre d'Aldrobrandus, ou plutôt l'abrégé qui en a été fait par Jonston, peut aussi servir à les divertir utilement, pourvu que celui qui les leur montrera ait soin d'apprendre quelque chose de la nature des animaux, & de le leur dire, non par forme de leçon, mais par forme d'entretien. Il

faut aussi se servir de ce livre pour leur faire voir la figure des animaux dont ils entendent parler, ou dans les livres, ou dans l'entretien.

XIII.

Un homme d'esprit a fait voir en ce tems-ci, par l'essai qu'il en a fait en un de ses enfans, qu'en cet âge ils sont fort capables d'apprendre l'anatomie; & sans doute on leur en pourroit montrer utilement quelques principes généraux, quand ce ne seroit que pour leur faire retenir en Latin les noms des parties du corps humain, en évitant néanmoins de leur donner certaines curiosités dangereuses sur cette matière.

XIV.

Il est utile, par la même raison, de leur faire voir les portraits des Rois de France, des Empereurs Romains, des Sultans, des grans Capitaines, des Hommes illustres de diverses nations. Il est bon qu'ils se divertissent à les regarder, & à y avoir recours toutes les fois qu'on en parlera devant eux. Car tout cela sert à arrêter les idées dans la mémoire.

XV.

On doit tâcher d'inspirer aux enfans une honnête curiosité de voir des choses étranges & curieuses, & de les porter à s'informer des raisons de toutes choses. Cette curiosité n'est pas un vice à leur âge, puisqu'elle sert à leur ouvrir l'esprit, & qu'elle

peut les détourner de plusieurs dérègle-
mens.

XVI.

On peut mettre l'histoire entre les con-
noissances qui entrent par les yeux, puis-
qu'on peut se servir pour la faire retenir, de
divers livres d'images & de figures. Mais
quand même on n'en trouveroit pas, elle
est d'elle-même très-proportionnée à l'es-
prit des enfans. Et quoiqu'elle ne consiste
que dans la memoire, elle sert beaucoup à
former le jugement. Il faut donc user de
toute sorte d'adresse pour leur en donner
gout.

XVII.

On leur peut donner d'abord une idée
generale de l'histoire universelle, des di-
verses Monarchies, & des principaux chan-
gemens qui sont arrivés depuis le commen-
cement du monde, en divisant la durée des
siecles en divers âges ; comme depuis la
creation jusqu'au déluge, depuis le déluge
jusques à Abraham, depuis Abraham
jusqu'à Moïse, depuis Moïse jusqu'à Salo-
mon, depuis Salomon jusqu'au retour de
la captivité de Babylone, depuis le retour
de la captivité jusqu'à Jesus-Christ, depuis
Jesus-Christ jusqu'à nous, en joignant
ainsi à l'histoire generale une chronologie
generale.

XVIII.

Mais on leur doit expliquer plus parti-
culièrement l'histoire du peuple juif, & la

cher de la faire servir à les affermir de bonne heure dans la véritable Religion, comme je dirai ci-après. Il est bon de joindre toujours à l'histoire la chronologie & la géographie, en leur faisant voir dans la carte les lieux dont on leur parle, & en distinguant toujours par les divers siècles tout ce qu'on leur montrera de l'histoire.

XIX.

Outre ces histoires qui seront une partie de leur étude & de leurs occupations, il seroit avantageux de leur en conter tous les jours une détachée, qui ne tint point de place dans leurs exercices, & qui servit plutôt à les divertir. Elle s'appelleroit l'histoire du jour, & on les pourroit exercer à en faire le récit pour leur apprendre à parler.

Cette histoire doit contenir quelque grand événement, quelque rencontre extraordinaire, quelque exemple remarquable de vice, de vertu, de malheur, de prospérité, de bizarrerie. On y pourroit comprendre les accidens extraordinaires, les prodiges, les tremblemens de terre qui ont quelquefois absorbé des villes entières, les naufrages, les batailles, les loix & les coutumes étrangères. En ménageant bien cette petite pratique, on leur peut apprendre ce qu'il y a de plus beau dans toutes les histoires; mais il faut pour cela y être exact, & ne passer aucun jour sans leur en conter quelque une, en remarquant chaque jour celle qu'on leur aura contée.

XX.

Il faut leur apprendre à joindre ensemble

dans leur mémoire les histoires semblables, afin que l'une serve à retener l'autre. Par exemple, il est bon qu'ils sachent des exemples de toutes les plus grandes armées dont on parle dans les livres, des grandes batailles, des grans carnages, des grandes cruautés, des grandes mortalités, des grandes prosperités, des grandes infortunes, des grandes richesses, des grans Conquerans, des grans Capitaines, des Favoris heureux, des Favoris malheureux, des plus longues vies, des extravagances signalées des hommes, des grans vices, des grandes vertus.

XXI.

Ce seroit une chose très-avantageuse, si l'on pouvoit accoutumer les enfans des Grans à entendre lire pendant qu'on les habille. Ce tems est assez long dans les personnes de condition, & il se consume inutilement, pour ne dire pas dangereusement; parceque c'est le tems où ceux qui les servent prennent plus de liberté de leur parler. Cependant en le ménageant on leur pourroit lire pendant ce tems une infinité d'histoires & de livres de voyages.

XXII.

La plus grande difficulté de l'instruction des enfans est de leur montrer la Langue Latine. C'est une étude sèche & longue. Et quoique, consistant principalement dans la mémoire, elle soit assez proportionnée à leur âge, néanmoins elle les rebute d'ordinaire par le travail & par la longueur. C'est pourquoi il arrive très-souvent

240 *De l'éducation d'un Prince,*
 que les enfans des Grans étant plus impa-
 tiens & moins appliqués que les autres,
 apprennent le Latin si imparfaitement dans
 leur jeunesse, qu'ils l'oublient ensuite en ie-
 rement; parceque lorsqu'ils entrent dans le
 monde, ils s'y plongent de telle sorte,
 qu'ils quittent pendant un tems considera-
 ble toutes sortes d'études & de lectures. Il
 faut donc tâcher de leur faire comprendre
 combien ce défaut est grand, & combien
 ils ont sujet de s'en repentir, lorsque voya-
 geant dans les pays étrangers, ou étant vi-
 sités par les étrangers qui viennent en Fran-
 ce, ils se trouvent dans l'impuissance de les
 entretenir. Il faut leur dire qu'il n'y a qu'en
 France où l'on trouve des Gentilshommes
 qui ignorent le Latin; qu'en Pologne, en
 Hongrie, en Allemagne, en Suède, en
 Danneemarck, toutes les personnes de con-
 dition non-seulement l'entendent, mais le
 parlent facilement. Qu'enfin il n'y a rien
 de plus honteux que de n'entendre pas la
 Langue de l'Eglise, de ne pouvoir prendre
 part à ses prières que comme les plus igno-
 rans d'entre les payfans & d'entre les fem-
 mes; d'être bômé à l'entretien de ceux de
 son siècle, & d'être privé de celui de tous les
 grans hommes qui nous parlent dans les ou-
 vrages composés en cette Langue, que l'on
 ne connoît jamais qu'imparfaitement quand
 on ne les lit que dans les traductions, & que
 l'on ne lit même gueres quand on en est re-
 duit-là.

XXIII.

La nécessité & la difficulté de cette Lan-
 gue

que a fait rechercher à diverses personnes les moyens de soulager les enfans dans l'étude qu'ils en doivent faire. C'est ce qui a produit cette grande variété de méthodes pour leur en apprendre les principes, chacun prétendant que la sienne est la meilleure. D'autres ont cru au contraire que la vraie méthode étoit de n'en avoir point du tout, & de leur épargner toutes les épines de la Grammaire en les mettant tout-d'un-coup dans la lecture des livres. Plusieurs sont de la pensée qu'il faudroit montrer le Latin aux enfans par l'usage, comme les langues vulgaires, & que pour cela on devroit les obliger à ne parler que Latin. Montagne témoigne que ce fut la conduite dont on usa envers lui, & que par ce moyen à sept ou huit ans il parloit très-purement Latin. Les François, les Hollandois, les Allemans, les Italiens, ont fait leur idole d'un certain livre intitulé, La porte des Langues, *Latina linguarum*, qui comprend presque tous les mots latins employés dans un discours continu & assez suivi; & ils se sont imaginés qu'en faisant apprendre d'abord ce livre aux enfans, ils sauroient en peu de tems la Langue Latine, sans avoir besoin de la lecture de tant de livres.

XXIV.

Pour dire en un mot ce que l'on doit juger de toutes ces diverses manières de montrer le Latin aux enfans, il est certain qu'il seroit très-avantageux en soi, de leur pouvoir montrer cette langue par l'usage,

comme une langue vulgaire. Mais ce moyen est sujet dans la pratique à tant de difficultés, qu'il avoit paru jusques ici comme impossible, au-moins aux personnes du commun, ce qui est le plus grand de tous les défauts.

Car premierement il faut trouver des Maîtres qui parlent parfaitement bien Latin : ce qui est déjà une qualité bien rare, & souvent ceux qui l'ont ne sont pas pour cela les plus propres pour instruire des enfans, parcequ'il leur en manque d'autres qui sont infiniment plus nécessaires. Il faut de plus que ceux avec qui les enfans qu'on voudra instruire en cette manière, converseront, ne leur parlent que Latin ; ce qui est incommode & difficile à pratiquer. Il semble même d'abord qu'il y ait sujet de craindre qu'en introduisant cette regle parmi des enfans que l'on feroit élever ensemble, & en les obligeant de ne parler que Latin entr'eux lorsqu'ils ne savent presque rien en cette Langue, ce ne soit pas tant le moyen de leur apprendre à parler Latin, que de leur desapprendre à parler & à penser, & qu'ainsi cette servitude ne les rende en quelque sorte stupides, par la peine qu'ils auront à exprimer leurs pensées.

Néanmoins comme dans ces sortes de choses il faut infiniment plus déférer à l'expérience qu'aux raisonnemens & aux conjectures, l'essai que de fort honnêtes gens en ont fait depuis peu à la vûe de tout Paris, doit persuader toutes les personnes équitables que cette manière d'instruire les enfans est très-utile, & que les inconve-

niens que l'on s'y figure , ou ne s'y trouvent pas en effet , ou ne sont pas sans remede. Mais comme ces personnes contribuent beaucoup par leur habileté & par leurs soins à faire réussir cette methode , & qu'ils ne peuvent pas se charger d'un fort grand nombre d'enfans , toutes les difficultés que nous avons marquées, ne laissent pas de subsister à l'égard des autres.

XXV.

Ainsi il faut se contenter de choisir entre les autres methodes celles qui sont les plus utiles. Et le sens commun fait voir d'abord qu'on ne doit pas se servir de celles où les regles de la Grammaire sont exprimées en Latin, parcequ'il est ridicule de vouloir montrer les principes d'une Langue dans la Langue même que l'on veut apprendre , & que l'on ignore.

XXVI.

Ceux qui ont voulu introduire l'usage des Tables, semblent avoir été trompés, parcequ'ils y ont vu moins de paroles & moins de papier, ce qui leur a donné lieu de s'imaginer qu'il seroit aussi facile à l'esprit de comprendre & de retenir toutes les choses qui sont dans ces cartes, comme il est facile aux yeux de les voir. Mais il n'en est pas ainsi. Lorsqu'il faut apprendre en particulier ces cartes, on y trouve les mêmes difficultés que si on apprenoit dans un livre ce qu'elles contiennent, & encore de plus grandes, parceque les diverses couleurs, par lesquelles on prétend distinguer

les mots de diverses classes, ne font pas des distinctions bien naturelles, & qui demeurent beaucoup dans l'esprit. S'il n'y avoit que deux ou trois choses à retenir, peut-être cette methode y pourroit-elle servir ; mais y en ayant un très-grand nombre, l'esprit se confond. Il faut donc par nécessité arrêter la memoire par quelques regles plus distinctes & plus précises.

XXVII.

La pensée de ceux qui ne veulent point du tout de Grammaire n'est qu'une pensée de gens paresseux qui se veulent épargner la peine de la montrer : & bien loin de soulager les enfans, elle les charge infiniment plus que les regles, puisqu'elle leur ôte une lumiere qui leur faciliteroit l'intelligence des livres, & qu'elle les oblige d'apprendre cent fois ce qu'il suffiroit d'apprendre une seule fois. Ainsi tout considéré, on trouvera que la meilleure maniere pour la plupart du monde, est de faire apprendre aux enfans assez exactement les petites regles en vers François pour les mettre ensuite le plutôt qu'on pourra dans la lecture des Auteurs.

XXVIII.

On ne doit pas nier que le livre de *Jamæ linguarum* ne puisse avoir quelque utilité ; mais il est néanmoins fâcheux de charger la memoire des enfans ; d'un livre où il n'y a que des mots à apprendre, puisqu'une des plus utiles regles qu'on puisse suivre dans leur instruction, est de joindre tou-

Jours ensemble diverses utilités, & de faire en sorte que les livres qu'on leur fait lire pour leur apprendre les Langues, servent aussi à leur former l'esprit, le jugement & les mœurs, à quoi ce livre ne peut rien contribuer ; outre qu'il est rare d'avoir assez de persévérance pour l'apprendre tout entier. Je croi donc que la lecture de ce livre pourroit être plus utile à ceux qui instruisent les enfans, qu'aux enfans mêmes, & qu'ils s'en pourroient servir avantageusement pour leur apprendre dans l'entretien & dans les occasions tous les mots particuliers de chaque art & de chaque profession, que la lecture de ce livre leur rendra présents, sans les obliger de l'apprendre en particulier par une étude pénible & ennuyeuse.

X X I X.

C'est un avis general, & qui est d'une très grande importance pour les Maîtres, d'avoir extrêmement présent tout ce qu'ils doivent montrer aux enfans, & de ne se contenter pas de le trouver simplement dans leur mémoire lorsqu'on les en fait souvenir, car on prend mille occasions favorables pour montrer aux enfans ce que l'on fait bien, l'on en fait naître quand on veut, & l'on se proportionne infiniment mieux à leur portée lorsque l'esprit ne fait point d'effort pour trouver ce que l'on doit dire.

X X X.

Suivant cette ouverture on pourroit apprendre aux enfans dès leur bas âge quan-

tié de mots Latins selon l'ordre de ce livre, en leur disant comment on nomme en Latin toutes les choses qu'ils voient, ou qu'ils connoissent. On y pourroit joindre les étimologies de plusieurs mots qui servent à les faire retenir, & qui contiennent même souvent quelque chose de considérable, & peu à peu en frappant souvent leurs oreilles de ces mots, ils se les imprimeront dans la mémoire sans effort, & sans contention d'esprit.

XXXI.

Le grand secret pour donner aux enfans l'intelligence du Latin, est de les mettre le plutôt que l'on peut dans la lecture des livres, & de les exercer beaucoup à les traduire en François. Mais afin que cette étude puisse en même-tems servir à leur former l'esprit, le jugement & les mœurs, il est bon d'y observer les regles suivantes.

XXXII.

Il ne faut jamais permettre que les enfans apprennent rien par cœur qui ne soit excellent. Et c'est pourquoi c'est une fort mauvaise methode que de leur faire apprendre des livres entiers, parceque tout n'est pas également bon dans les livres. On pourroit néanmoins excepter Virgile du nombre des Auteurs dont il ne faut apprendre que des parties, ou au-moins quelques livres de Virgile, comme le ij. le iv. & le vj. de l'Enéide. Mais pour les autres Auteurs, il faut y user de discernement, autrement on confondant les endroits communs avec

ceux qui sont excellens, on confond aussi leur jugement, & au-lieu de les retenir également, souvent ils ne font que les oublier également. Il faut donc choisir dans Cicéron, dans Tite-Live, dans Tacite, dans Seneque, certains lieux si éclatans, qu'il soit important de ne les oublier jamais, & se contenter de les faire apprendre aux enfans, en usant du même choix à l'égard des Poëtes, comme Catulle, Horace, Ovide, Seneque, Lucain, Martial, Stace, Claudien, Ausone. Il est bon de leur faire apprendre quelque piece de tous, qui marque leurs differens caractères; en y comprenant même les nouveaux; comme Buchanan, Grotius, Heinsius, Barlay, Bourbon.

XXXIII.

Cet avis est de plus grande importance qu'on ne pense, & n'a pas seulement pour but de soulager la memoire des enfans, mais aussi de leur former l'esprit & le stile. Car les choses qu'on apprend par cœur, s'impriment davantage dans la memoire; & sont comme des moules, & des formes que les pensées prennent lorsqu'ils les veulent exprimer. De sorte que lorsqu'ils n'en ont que de bons & d'excellens, il faut comme par nécessité qu'ils s'expriment d'une maniere noble & élevée.

XXXIV.

C'est par une raison contraire qu'il arrive assez souvent que des personnes qui ont bon esprit & qui raisonnent assez juste, parlent néanmoins & écrivent basement.

Car cela vient de ce qu'ils ont été mal instruits dans leur jeunesse, & qu'on leur a rempli la memoire de mauvaises expressions & de mauvais tours. Un Imprimeur qui n'auroit que des caracteres gothiques, n'imprimeroit aussi rien qu'en lettres gothiques, quelque bel ouvrage qu'il mit sous la presse. On peut dire de même que ces personnes n'ayant dans l'esprit que des moules gothiques, leurs pensées en se revêtant d'expressions, prennent toujours un air gothique & scholastique, dont ils ne sauroient se défaire.

XXXV.

Il y a des livres à lire, & d'autres à apprendre par memoire. On choisit d'ordinaire Cicéron dans les Colleges pour le faire apprendre par cœur aux enfans, & on le lit peu; cependant il semble que l'on devroit faire tout le contraire. Car il n'y a pas tant de choses vives & éclatantes dans cet Auteur qui méritent d'être retenues en particulier; & il y a au-contraire une infinité de choses étendues & fort bien écrites qui méritent d'être lues; les ouvrages même qu'on leur fait apprendre, qui sont les oraisons, à l'exception de trois ou quatre, sont les moins considérables de tous; & ses livres philosophiques, comme les Tusculanes, les livres de la nature des Dieux, de la divination, des offices, de la fin de l'homme, de l'amitié, de la vieillesse, & même ses lettres, sont infiniment plus utiles & plus propres à former l'esprit & le stile des enfans. Les livres de l'Orateur sont

aussi fort beaux, mais le stile en est un peu long, & par conséquent moins propre à être imité, étant difficile de se soutenir en écrivant en Latin d'un stile long & périodique.

XXXVI.

Il faut étudier la Rhetorique dans Aristote & dans Quintilien ; mais on peut faire de grans retranchemens dans ces Auteurs. Car il y a plusieurs chapitres assez inutiles dans le premier livre de la Rhetorique d'Aristote. Et tout ce qui regarde dans Quintilien l'ancienne Rhetorique du Barreau, est fort embarrassé, comme presque tout le septième livre & le chapitre de *Statibus*. On peut dire même que ce qu'il y a de plus beau dans cet Auteur, est ce qui n'est pas proprement de Rhetorique, comme le premier & le dernier livre. Tous ces noms de figures, tous ces lieux des argumens, tous ces *enthymèmes* & ces *épichérèmes* ne servirent jamais à personne ; & si on les fait apprendre aux enfans, il faut leur apprendre au-moins en même-tems, que ce sont des choses assez inutiles.

XXXVII.

On doit tout rapporter à la Morale dans l'instruction des Grans, comme l'on a dit dans la première Partie ; il est facile même de pratiquer cette règle dans ce qu'on leur doit montrer de la Rhetorique. Car la vraie Rhetorique est fondée sur la vraie Morale ; puisqu'elle doit toujours imprimer une idée aimable de celui qui parle, & le faire passer

pour honnête-homme, ce qui suppose que l'on sache en quoi consiste l'honnêteté & ce qui nous fait aimer. C'est mal parler que de le faire ou haïr, ou mépriser en parlant. Et cette règle oblige d'éviter tout ce qui ressent la vanité, la légèreté, la malignité, la bassesse, la brutalité, l'effronterie, & généralement tout ce qui donne l'idée de quelque vice & de quelque défaut d'esprit.

XXXVIII.

Il y a, par exemple, dans Pline le jeune un air de vanité & d'un amour tendre de la réputation, qui gâte ses lettres; quelque pleines d'esprit qu'elles soient, & qui fait qu'elles sont d'un mauvais genre; parcequ'on ne sauroit se le représenter que comme un homme vain & léger. Le même défaut rend la personne de Cicéron méprisable en même-tems qu'on admire son éloquence, parceque cet air paroît presque dans tous ses ouvrages. Il n'y a point d'homme d'honneur qui voudrît être semblable à Horace, ou à Martial dans leur malignité & leur impudence. Or donner ces idées de soi-même, c'est pecher contre la vraie Rhetorique, aussi-bien que contre la vraie Morale.

XXXIX.

Il y a deux sortes de beautés dans l'éloquence, auxquelles il faut tâcher de rendre les enfans sensibles. L'une consiste dans les pensées belles & solides, mais extraordinaires & surprenantes. Lucain, Senèque & Tacite sont remplis de ces sortes de beautés.

L'autre au- contraire ne consiste nullement dans les pensées rares, mais dans un certain air naturel, dans une simplicité facile, élégante & délicate, qui ne bande point l'esprit, qui ne lui présente que des images communes, mais vives & agréables, & qui fait si bien le suivre dans ses mouvemens, qu'elle ne manque jamais de lui proposer sur chaque sujet les objets dont il peut être touché, & d'exprimer toutes les passions & les mouvemens que les choses qu'elle représente y doivent produire. Cette beauté est celle de Terence & de Virgile. Et l'on voit par-là qu'elle est encore plus difficile que l'autre, puisqu'il n'y a point d'Auteurs dont on ait moins approché que de ces deux-là.

Cependant c'est cette beauté qui fait l'agrément & la douceur de la conversation civile, & ainsi il est encore plus important de la faire bien goûter à ceux que l'on instruit, que cette autre beauté de pensées qui est beaucoup moins d'usage.

X L.

Si l'on ne fait mêler cette beauté naturelle & simple avec celle des grandes pensées, on est en danger d'écrire & de parler d'autant plus mal, que l'on s'étudiera davantage à bien écrire & à bien parler : & plus on aura d'esprit, plus on tombera dans un genre vicieux. Car c'est ce qui fait qu'on se jette dans le stile des pointes, qui est un très-mauvais caractère. Quand même les pensées seroient solides & belles en elles-mêmes, néanmoins elles laissent & acca-

blent l'esprit, si elles sont en trop grand nombre, & si on les emploie en des objets qui ne les demandent point. Senèque qui est admirable, étant considéré par parties, laisse l'esprit quand on le lit tout de suite, & je croi que si Quirilien a dit de lui avec raison qu'il est rempli de défauts agréables, *abundat dulcibus vitiis*, on pourroit dire avec autant de raison, qu'il est rempli de beautés désagréables par leur multitude, & par ce dessein qu'il paroît avoir eu de ne dire rien simplement, & de tourner tout en forme de pointe. Il n'y a point de défauts qu'il faille plus faire sentir aux enfans lorsqu'ils sont un peu avancés, que celui-là, parce qu'il n'y en a point qui faille plus perdre le fruit des études en ce qui regarde le langage & l'éloquence.

XL I.

Tout doit tendre à former le jugement des enfans, comme j'ai déjà dit, & à leur imprimer dans l'esprit & dans le cœur les règles de la véritable Morale. Il faut prendre occasion de toutes choses de les en instruire: mais on peut pratiquer néanmoins certains exercices qui y tendent plus directement. Et premièrement il faut tâcher de les affermir dans la foi, & de les fortifier contre les maximes de libertinage & d'impieété, qui ne se répandent que trop dans la Cour. Ce n'est pas qu'il faille soumettre la Religion à leur examen; mais il faut les faire entrer dans les preuves de la Religion, sans qu'ils les considèrent presque comme des preuves; & les accoutumer à regarder

1033

tous les impies & les libertins comme les plus impertinens des hommes.

Il faut leur faire remarquer en toutes choses dans eux-mêmes & dans les autres l'effroyable corruption du cœur de l'homme, son injustice, la vanité, la stupidité, la brutalité, la misère; & leur faire comprendre par-là la nécessité de la reformation de la nature. Il leur faut dire que les hommes ayant cherché divers remèdes à leurs maladies, n'ont fait que montrer la grandeur de leurs maux, & l'impuissance où ils sont de les guerir; que ce remède ne pouvant donc se trouver par la raison, il falloit l'apprendre de la Religion, c'est-à-dire, de Dieu même. Il leur faut dire que cette Religion nous découvre tout-d'un-coup l'origine de nos maux que tous les Philosophes ont inutilement cherchée, en nous instruisant des deux états de l'homme, de son innocence & de sa chute; & qu'elle nous en apprend en même-tems le remède, qui est la redemption de Jésus-Christ. Il leur faut faire remarquer que cette Religion est la plus ancienne de toutes; qu'elle a toujours été dans le monde; qu'elle s'est conservée dans un peuple particulier qui a gardé le livre qui la contient avec un soin prodigieux. Il leur faut relever les merveilles de ce peuple, & la certitude des miracles de Moïse, qui ont été faits à la vûe de six cent mille hommes, qui n'eussent pas manqué de le démentir s'il eût eu la hardiesse de les inventer & de les écrire dans un livre le plus injurieux qu'il fût possible de s'imaginer à ce peuple qui le conser-

voit , puisqu'il découvre par tout ses infidélités & ses crimes.

Il leur faut dire que ce livre prédit la venue d'un Mediateur & d'un Sauveur ; & que toute la Religion de ce peuple consistoit à l'attendre & à le figurer par toutes ses ceremonies. Que la venue de ce Sauveur a été annoncée par une suite de Prophetes miraculeux , qui sont venus de tems en tems pour avertir le monde de sa venue , & qui en ont marqué le tems , avec les principales circonstances de sa vie & de sa mort. Qu'il est venu ensuite lui-même dans le tems prédit : mais qu'il a été méconnu par les Juifs ; parce que les Prophetes ayant prédit deux avemens de ce Sauveur , l'un dans l'humilité & dans la bassesse , l'autre dans l'éclat & dans la gloire , l'amour que les Juifs avoient pour les grandeurs de la terre , a fait qu'ils ne se sont attachés qu'à ce qui étoit dit de l'avenement glorieux du Messie , ce qui les a empêchés de le reconnoître dans son avènement de bassesse & d'humilité. Il leur faut faire comprendre les raisons de cette conduite de Jesus-Christ , & leur expliquer les merveilles de sa vie , la certitude de sa Resurrection , pour laquelle tous ceux qui en ont été témoins se sont fait martyriser ; les miracles des Apôtres , la ruine de Jerusalem prédite par Jesus-Christ , la punition horrible des Juifs , la conversion des peuples ; enforte qu'en moins de cent cinquante ans la foi de Jesus-Christ étoit déjà répandue par tout le monde & parmi les nations les plus barbares , comme saint Justin le

ressèment dans

son dialogue contre Triphon ; & enfin la force admirable de cette Religion qui a subsisté & s'est accrue nonobstant les cruautés inouïes que les hommes ont exercées pour la détruire.

Toutes ces choses étant imprimées de bonne heure dans l'esprit des enfans , les rendent incapables d'être touchés des discours des libertins , & leur font connoître qu'ils ne viennent que d'ignorance & d'aveuglement.

X L I I.

Il vient de paroître un livre en public, dont ce discours n'est que l'abregé, qui est peut-être l'un des plus utiles que l'on puisse mettre entre les mains des Princes qui ont de l'esprit. C'est le recueil des pensées de M. Pascal. Outre l'avantage incomparable qu'on en peut tirer pour les affermir dans la véritable Religion par des raisons qui leur paroîtront d'autant plus solides, qu'ils les approfondiront davantage, & qu'ils laissent cette impression très-utile, qu'il n'y a rien de si ridicule que de faire vanité du libertinage & de l'irreligion, ce qui est plus important qu'on ne sauroit croire pour les Grans. Il y a de plus un air si grand, si élevé & en même-tems si simple & si éloigné d'affectation dans tout ce qu'il écrit, que rien n'est plus capable de leur former l'esprit, & de leur donner le goût & l'idée d'une manière noble & naturelle d'écrire & de parler.

X L I I I.

Le dessein qu'avoit M. Pascal de se ren-

P ij

fermer dans les preuves tirées, ou de la connoissance de l'homme, ou des Propheties & de diverses remarques sur l'Ecriture, a fait qu'on n'en a pas trouvé d'autres dans ses papiers; & il est certain qu'il avoit quelque éloignement des raisonnemens abstraits & metaphysiques que plusieurs ont employés pour l'établissement des verités de la foi. Mais il ne faisoit pas le même jugement de quelques autres preuves plus sensibles, dont on se peut servir pour la même fin. Il étoit persuadé au contraire, que celle que l'on tire de ce que la matiere est incapable de penser, est fort solide, & qu'elle fait voir clairement que l'ame n'est point matiere, mais une substance d'un autre genre qui n'est point attachée au corps. Peut-être même que s'il avoit eu le tems d'exécuter ce qu'il s'étoit proposé, il auroit mis cette preuve dans son jour, aussi-bien que quelques autres de même nature.

Voyez le discours des principes naturels de l'existence de

Mais comme c'est une chose si importante d'attacher les Princes à la vraie Religion, qu'il ne faut négliger aucun des moyens qui y peuvent contribuer; il semble que dans ce dessein l'on peut se servir avec utilité de toutes les raisons naturelles qui sont solides & claires; en les leur faisant entrer dans l'esprit, sans même qu'ils s'apperçoivent de cette intention secrète. Celle que l'on peut tirer de ce que l'esprit voit clairement qu'il est impossible que la matiere & le mouvement soient des êtres éternels & nécessaires, que la matiere pense & connoisse, qu'elle produise un esprit, sont entièrement de ce genre, & on en peut tirer quelques autres de

l'ordre & de la nouveauté du monde, qui *Dieu &*
sont assez proportionnées à toutes sortes *de l'im-*
d'esprits. L'inconvenient même que l'on *mortali-*
peut alleguer, qui est que ces sortes de preu- *ti de l'a-*
ves ne conduisent qu'à connoître un Dieu, *me.*
& qu'elles ne nous menent pas à Jesus-
Christ notre unique liberateur, n'a point
de lieu à l'égard de la plupart du monde.
Car on fait d'ordinaire un corps entier de
toute la Religion ; on la reçoit toute en-
tiere, & on la rejette toute entière ; de sorte
qu'en attachant les hommes à quelqu'une
de ses parties, on les attache ordinairement
à tout le corps des dogmes qu'elle ren-
ferme.

X L I V.

Saint Basile conseille de faire apprendre
aux enfans des sentences tirées des Prover-
bes & des autres livres de Salomon, pour
sanctifier leur memoire par la parole de
Dieu, & pour les instruire des principes des
mœurs. Peut-être qu'on pourroit suivre uti-
lement cette pratique ; mais il faudroit en
même-tems les leur expliquer, en sorte
qu'on leur donnât une grande idée de l'E-
criture sainte, & qu'on leur fit concevoir
qu'elle enferme des tresors infinis de lumie-
re. Par ce moyen on remedieroit peut-être
à un défaut très-considerable & très-ordi-
naire aux Grans, qui est de n'avoir que du
dégoût & du mépris pour l'Ecriture, à
cause de la bassesse apparente & de l'obscu-
rité des expressions dans lesquelles il a plu
à Dieu de renfermer les verités qu'elle con-
tient.

X L V.

A ces sentences des Proverbes on en pourroit joindre d'autres tirées des Auteurs payens , en leur en faisant apprendre seulement une par jour. Cette pratique suffiroit dans le cours de plusieurs années pour leur faire retenir les plus belles pensées des Poëtes , des Historiens , & des Philosophes , & donneroit même lieu d'en choisir de proportionnées à leurs défauts ; ce qui serviroit à les leur faire connoître & à les leur mettre devant les yeux d'une maniere plus douce & moins choquante.

X L V I.

Ce seroit une trop grande rigueur , que d'interdire absolument aux enfans les livres des payens , puisqu'ils contiennent un grand nombre des choses utiles ; mais il faut qu'un Maître sache les rendre Chrétiens par la maniere dont il les expliquera.

Il y a dans ces livres des maximes exactement véritables , & celles-là sont chrétiennes par elles-mêmes , puisque toute verité vient de Dieu & appartient à Dieu. Il n'y a donc qu'à les approuver simplement , ou à faire voir que la Religion Chrétienne les porte encore plus loin , & qu'elle en fait mieux penetrer la verité.

Il y en a d'autres qui sont fausses dans la bouche des Payens , & qui sont très-solides & très-véritables dans celle des Chrétiens. Et c'est ce qu'un Maître doit distinguer en faisant voir la vanité de la Philosophie payenne , & en y opposant la so-

Édité des principes du Christianisme.

Enfin il y en a qui sont absolument fausses, & il faut qu'il en fasse voir la fausseté par des raisons claires & solides. Par ce moyen tout sera utile dans ces livres, & ils deviendront des livres de piété, puisque l'on se servira même des erreurs qu'ils enferment, pour faire connoître les vérités qui y sont contraires, & pour faire mieux comprendre l'horrible aveuglement où l'esprit de l'homme a été réduit par le péché, & la nécessité de la lumière de Dieu pour dissiper les tenebres.

Mais pour faire mieux entendre de quelle sorte on peut pratiquer ces trois choses : La première, de rehausser les sentimens des Payens par les vérités de la Religion chrétienne : la seconde, d'en faire voir la fausseté dans leur bouche, & la vérité dans celle des Chrétiens ; & la troisième, de montrer la vanité & l'illusion de toute leur Philosophie : j'ai cru en devoir proposer un essai sur un des plus beaux livres de Seneque, qui est celui qu'il a fait de la brieveté de la vie humaine, en faisant quelques reflexions sur divers lieux de ce livre.





REFLEXIONS

SUR LE TRAITE'

DE SENEQUE,

DE LA BRIEVETE'

DE LA VIE.

Où l'on voit l'usage que l'on doit faire des écrits
des Philosophes Payens.

SENEQUE.



*AFOR pars mortalium de na-
ture malignitate conqueritur, quod
in exiguum ævi gignimur, quod
tam velociter, tam rapide datū
nobis temporis spatia decurrant.*

Quid de rerum natura querimus?

*Illa se benignè gessit : vitâ si scias uti, lon-
ga est.*

*La plupart des hommes accusent la nature de
malignité, de les avoir fait naître pour vivre si
peu, & de ce que le tems qu'elle leur donne s'é-
coule avec tant de rapidité & tant de vitesse. . .
mais ces plaintes sont injustes. La nature nous a
traités favorablement, la vie est assez longue à qui
en fait bien user.*

REFLEXIONS.

Les hommes du commun se plaignent de la brieveté de la vie, & les Philosophes s'opposent à leurs plaintes. Ils leur reprochent le tems qu'ils perdent inutilement, & ils soutiennent que la vie est assez longue pourvu qu'on la sache ménager. Ils représentent la vanité de la plupart des occupations des hommes ; ils exagerent leur sottise de donner, comme ils font, tout leur tems aux affaires d'autrui, & de n'en prendre point pour eux-mêmes : & Seneque entre autres triomphe sur ce sujet dans tout ce traité. Il semble, à entendre le ton & l'assurance avec laquelle parlent tous ces gens, qu'ils aient la plus grande raison du monde, & il est vrai qu'ils blâment des choses qui sont en effet blâmables. Cependant la vérité est, que si nous n'avions point d'autre lumière que celle que la nature nous donne, il faudroit dire au-contraire, que les hommes du commun ont raison, & que les Philosophes ont tort. La vie des hommes est en effet trop courte, & ne suffit nullement pour les choses mêmes auxquelles les Philosophes la destinent. Ils veulent, dirait-on, que je cherche par mes raisonnemens la véritable fin à laquelle je dois rapporter mes actions, que je corrige toutes les erreurs que les jugemens de mon enfance, ou l'exemple des personnes vicieuses ont imprimées dans mon esprit ; que je règle toutes choses par la vérité, que je domte mes passions, que j'aye toujours présentes les raisons qui me doivent garantir de l'impres-

262 *Reflexions sur le Traité de Senèque*,
sion des objets des sens. Mille vies comme
la mienne ne suffiroient pas pour un tel
ouvrage.

Mais pourquoi donc, disent-ils, perdez-vous tant de tems ? Pourquoi êtes-vous toujours dissipé & hors de vous-même ? Que m'importe de le perdre , si je n'en suis pas plus heureux en ne le perdant pas ? Mais comment prétendez-vous que je remédie si-tôt à cette dissipation dont vous m'accusez ? C'est un de mes plus grans maux , & ma vie ne suffit pas pour m'en guérir. Je sens un instinct furieux qui me pousse hors de moi ; je ne trouve rien en moi qui me satisfasse ; il me faut des pensées plus grossieres pour m'occuper & me garantir de l'ennui. Toutes ces vûes subtiles que l'on me fournit m'échappent à toute heure pour faire place à d'autres plus sensibles qui m'attirent davantage ; avant que je sois accoutumé à m'occuper de ces idées spirituelles & philosophiques , la mort me mettra hors d'état de le pouvoir faire.

Il y a donc plus de verité dans les plaintes du commun des hommes que dans ces discours des Philosophes. Aussi quand ils veulent parler plus sincerement , ils sont obligés de se plaindre eux-mêmes de la brieveté de la vie. *Nous passons*, dit Senèque , *toute notre vie dans un égarement continué , quoiqu'elle fut encore trop courte quand nous emploierions les jours & les nuits à perfectionner notre ame.*

Il n'y a que la Religion chétienne qui nous puisse veritablement consoler des bornes étroites de notre vie ; elle ne destine

point l'homme pendant cette vie à apprendre les sciences, ni même à une perfection exemte de tous défauts ; elle ne prétend pas nous faire acquérir la vertu par nos propres forces, mais par l'infusion de l'esprit de Dieu. Or on ne peut se plaindre que la vie ne soit pas assez longue pour cela.

Notre vie ne suffit presque pour aucun exercice, pour aucun art, pour aucune profession. On ne vit pas assez long-tems pour devenir bon Peintre, bon Architecte, bon Medecin, bon Jurisconsulte, bon Philosophe, bon Capitaine, bon Prince ; mais elle suffit pour être bon Chrétien. C'est que nous ne sommes pas au monde pour être Peintres, Medecins, Philosophes ; mais que nous y sommes pour être Chrétiens.

SENEQUE.

Plerosque nihil certum sequentes, vaga & inconstans & sibi displicens levitas per nova consilia iactavit.

La plupart des hommes n'ont aucun but certain dans leur vie ; mais se laissent emporter par une legereté volage & inconstante, ils sont toujours mal satisfaits de leur état présent, & toujours agités par une vicissitude continuelle de nouveaux desseins.

REFLEXION.

Ces gens sont toujours bien d'abandonner ce qu'ils poursuivoient. Leur mal est qu'ils recherchent incontinent d'autres cho-

264 *Reflexions sur le Traité de Senèque,*
 les qui ne méritent pas mieux d'être re-
 cherchés. On a tort de les blâmer de ce
 qu'ils sont mal satisfaits d'eux-mêmes, ils
 ne sont blâmables que de ce qu'ils n'en sont
 pas toujours mal satisfaits. Ils ne sont pas
 légers, parce qu'ils quittent leurs entre-
 prises, mais parce qu'ils en font de nouvelles.
 Enfin l'homme est si misérable, que l'in-
 constance par laquelle il abandonne ses des-
 seins, est en quelque sorte sa plus grande
 vertu, parce qu'il témoigne par-là qu'il y a
 encore en lui quelque reste de grandeur qui
 le porte à se dégoûter des choses qui ne mé-
 ritent pas son estime & son amour.

SENEQUE.

*Omnes denique ab infimis usque ad sum-
 mos perverrant : Hic advocat , hic adest : Ille peri-
 citatur , ille defendit , ille judicat. Nemo se sibi
 vindicat. Alius in alium consumimur.*

Considérez à quoi les hommes passent leur
 vie depuis les plus basses conditions jusques aux
 plus relevées. L'un cherche des gens qui sollici-
 tent pour lui, l'autre sollicite pour les autres :
 celui-ci est accusé, l'autre se défend, celui-ci
 exerce la fonction de juge. Personne ne pense à
 soi, & ne vit pour soi. Nous nous consumons tout
 entiers les uns pour les autres.

REFLEXION.

S'il n'y avoit point d'autre vie que celle-
 ci, comme Senèque l'a presque cru, il au-
 roit tort de les blâmer. Ces gens sont aussi

contens dans ce tumulte & dans cette agitation, que les Philosophes dans leur plus grand repos. Ils meurent aussi constamment, ou plutôt avec aussi peu de sentiment & de crainte de la mort. Les vérités sont des faussetés en la bouche des Philosophes, parce qu'ils les gâtent & les corrompent par la fausseté de la fin à laquelle ils rapportent toute leur vie. Il est juste de se défaire des embarras du monde; & de penser à soi, pourvu que cela produise quelque bien solide; & c'est pourquoi les Chrétiens ont raison de le quitter; mais pour n'être pas mieux tout seul qu'avec le monde, il vaut autant être avec le monde que tout seul.

SENEQUE.

*Non est quod ista officia cuiquam impu-
tes; quoniam quidem cum illa faceres, non
esse cum aliquo valebas, sed tecum esse non
poteras.*

*Vous ne devez pas prétendre qu'on vous ait
obligation des services que vous rendez aux au-
tres; car ce n'est pas par le désir de les servir que
vous faites ces choses, c'est parce que vous ne
pouvez demeurer avec vous-même.*

REFLEXION.

C'est un prétexte par lequel on pourroit
presque toujours justifier l'ingratitude. Il
semble que nous ne soyons obligés qu'à
ceux qui ont eu un dessein formé de nous o-
bliger, & non pas à ceux qui cherchent leur

266 *Reflexions sur le Traité de Senèque*,
utilité ou leur plaisir, nous ont rencontrés
dans leur chemin comme par hazard. Mais
par cette règle, adieu la reconnoissance.
Ainsi pour la conserver, il faut s'arrêter au
bienfait, sans remonter à sa source. Car si
nous y remontons, nous la trouverons d'or-
dinaire si corrompue, qu'elle éteindra toute
notre gratitude.

Il ne faut point subtiliser en matière
de reconnoissance: elle s'évapore en subti-
lisant.

SENEQUE.

*Omnia tanquam mortales timetis ; omnia
tanquam immortales concupiscitis.*

*Vous craignez toutes choses comme étant mor-
tels : & vous desirez toutes choses comme si
vous étiez immortels.*

REFLEXION.

C'est que l'homme est tout ensemble
mortel & immortel. Il est immortel, selon
l'institution de la nature: il est mortel selon
sa corruption. Sa crainte prouve sa mortali-
té & sa misère: & ses desirs infinis prouvent
son immortalité.

SENEQUE.

*Potentissimis & in altum sublati hominibus
occidere voces videbis quibus otium optent.*

*Il arrive souvent aux personnes les plus
puissances & les plus élevées dans le monde,*

De la brièveté de la vie. 267
de laisser échapper certaines paroles qui témoignent quelque désir du repos.

REFLEXION.

C'est que le bonheur consiste en effet dans le repos, & si le repos de cette vie n'est pas capable de contenter ceux qui en jouissent, c'est que ce n'est pas dans ce repos qu'il consiste.

SENEQUE.

Tanta visa est res otium, ut illam quia usu non poterat, cogitatione presumeret. Il parle d'Auguste.

Le repos est une si grande chose, que ceux même qui ne peuvent espérer de le posséder effectivement, sont bien-aisés de le goûter par l'imagination & par la pensée.

REFLEXION.

Cela est bien aisé. Cette pensée n'incommode point. Elle laisse la jouissance libre de la grandeur, & elle joint en quelque sorte les avantages du repos avec ceux de la fortune. Mais quand il en faudra faire le choix, on verra que la grandeur a des attrait plus grans que le repos pour une ame corrompue.

Les hommes se plaisent à se former ainsi des idées d'états où ils ne voudroient pas être effectivement, ou de vertus qu'ils ne pratiqueront jamais, afin de jouir par imagination de la gloire

268 *Reflections sur le Traité de Senèque*,
attachée à ces états & à ces vertus, en de-
meurant cependant réellement dans l'état
où leur concupiscence desire d'être. Me de-
mandez-vous, dit Senèque, pourquoi je de-
sire avoir un ami? C'est afin d'avoir un hom-
me pour qui je puisse donner ma vie. Ut
habeam pro quo mori possim. Ce sentiment
est tout-à-fait grand, & par conséquent
très-capable de flatter une ame vaine pen-
dant qu'il demeure dans les termes d'un
simple sentiment. Il est vrai qu'il seroit
penible de le réduire en pratique. Mais
laissez-le faire, il saura bien le moyen de
s'exemter du mourir, il n'en trouvera ja-
mais d'occasion. Cependant il se contenoit
sans danger dans cette pensée qui lui re-
présentoit les louanges qu'il mériteroit par
cette action héroïque qu'il ne devoit ja-
mais faire.

SENEQUE.

*Plurescum aliis felicissimi viderentur, ipsi
in se verum testimonium dixerunt, perosi om-
nem actum annorum suorum. Sed his quere-
lis, nec alios mutaverunt, nec seipsos. Nam
cum verba erumperent, affectus ad consuetu-
dinem revelabantur.*

Il y en a plusieurs qui paroissant très-heu-
reux aux autres, n'ont pas laissé de porter un
témoignage très-vritable contr'eux-mêmes ;
en détestant l'agitation tumultuaire de leur
vie ; mais ces plaintes n'ont produit aucun
changement, ni dans eux ni dans les autres.
Car après tous ces discours qui leur échappoient,

Leurs passions ne laissoient pas de les entraîner à leurs occupations ordinaires.

REFLEXION.

Ils font ces discours dans les intervalles où leurs passions sont comme endormies ; mais lorsqu'elles se sont réveillées , ils ne se souviennent plus de ces discours. Rien n'est continuel & toujours présent dans l'homme , ni les passions qui l'emportent , ni les raisons qui les combattent ; & c'est en cela que consiste un des plus grans égaremens des Philosophes. Ils se sont imaginés qu'en fournissant aux hommes de beaux raisonnemens pour mépriser la mort , la pauvreté , la douleur , ils les rendroient capables de résister à l'impression de tous ces objets. Mais cette pensée renfermoit une double erreur , l'une de croire que l'homme se conduise par raison , au lieu qu'il ne se conduit que par la passion qui le domine. L'autre de s'imaginer que ces raisons puissent être toujours présentes , au lieu que l'ame ne pouvant toujours y être appliquée , il arrive par nécessité qu'elle les oublie , ou qu'elle n'y pense pas la plupart du tems ; ce qui donne lieu aux passions d'agir & de l'emporter.

SENEQUE.

Totâ vitâ descendam est mori.

Il faut apprendre à mourir toute sa vie.

REFLEXION.

Il trouvoit ce sentiment si beau , qu'il le repete par tout. *Hoc quotidie meditare, dic- il en un autre endroit, ut possis equo animo vitam relinquere.* PENSEZ à cela tous les jours , afin que vous puissiez tranquillement quitter la vie. Et dans un autre : Rendez-vous la vie agreable , en quittant toute inquietude sur ce qui la regarde. *FAC tibi jucundam vitam, omnem pro illa sollicitudinem deponendo.* Il n'y a rien de plus solide dans la bouche des Chrétiens que cette pensée. Ils ont bien raison de se mettre en peine de ce moment qui doit décider de leur éternité ; mais dans la bouche des Payens qui n'avoient ni es- perance , ni crainte pour l'autre vie , il n'y a rien de plus vain. Qu'ai-je affaire , dira un Payen , de m'entretenir toujours de ces pen- sées melancoliques ? Peut-être mourrai-je sans y penser , & ainsi je n'aurai pas be- soin de constance. En tous cas , il n'y a pas grand mal que trois ou quatre person- nes soient témoins de mon impatience & de mes cris. En un quart d'heure je ne serai plus à leur égard comme ils ne seront plus au mien. Cela vaut-il la peine de se fati- guer toute sa vie de la pensée de la mort ?

Après tout , les Philosophes comman- doient l'impossible , en voulant d'une part que l'on ne se souciât pas de la vie , & nous la representant de l'autre comme notre uni- que bien.

L'amour est la source du plaisir & de la crainte , & il est impossible qu'il ne pro-

duise ces deux passions. Pour ne craindre point la mort, il faut n'aimer point la vie, & ne la point trouver agreable. Ainsi, comme il n'y a que la Religion Chrétienne qui nous puisse ôter l'amour de la vie, il n'y a qu'elle aussi qui nous puisse faire sérieusement mépriser la mort.

S E N E Q U E.

*Dispunge & recense vite dies, & videbis
pauca quosdam, & rejciculos apud te resedisse.*

Tenez un compte exact de tous les jours de votre vie, & vous verrez que vous n'en avez employé pour vous que la moindre partie & la moins considerable.

R E F L E X I O N.

Il ne mettoit au nombre des jours qu'il croyoit avoir employés pour soi, que ceux qu'il avoit employés à la Philosophie. Mais s'il avoit raisonné plus juste, il auroit vu qu'il ne lui restoit rien davantage de ces jours philosophiques, que des autres. Il lui en demeureroit seulement un léger souvenir comme des autres jours de sa vie. Le passé absorbe tout & gâte tout, à moins que le passé ne subsiste; & c'est ce que les Philosophes n'ont point connu.

S E N E Q U E.

*Quasi nihil petitur, quasi nihil datur : to-
tus exiguus pretiosissima luditur.*

272 *Reflexions sur le Traité de Senèque ,*

On demande le tems des autres , comme si ce n'étoit rien , on donne son tems aux autres , comme si ce n'étoit rien ; c'est ainsi que l'on se joue de la chose du monde la plus précieuse.

R E F L E X I O N .

Si le meilleur emploi du tems est de le passer gaiement , je ne puis mieux l'employer que de le donner au premier venu , j'y trouverai mon divertissement.

Le tems, des Payens étoit de nul prix ; ils ne savoient qu'en faire , & n'avoient pour but que de le perdre ; mais le tems des Chrétiens est d'un prix infini : c'est le prix de l'éternité.

S E N E Q U E .

Maximum vivendi impedimentum est expectatio quæ pendet ex crastino. Perdis hodiernum : quod in manu fortune positum est disponis , quod in tua , dimittis.

Un des plus grans empêchemens pour bien vivre , est d'avoir toujours l'esprit suspendu par des desseins qu'on forme pour l'avenir. Nous laissons échapper le tems présent ; & au lieu de nous appliquer à le régler , nous nous amusons à disposer de celui qui est encore dans les mains de la fortune.

R E F L E X I O N .

Le tems futur n'est pas dans les mains de la fortune , il est dans celles de Dieu , qui ne

nots l'a pas encore donné , & ainsi nous ne devons pas encore penser à en disposer. Mais il nous donne le tems present comme un talent dont il nous demandera compte. Et c'estpourquoi il est vrai ce que dit Senèque , que bien vivre consiste à bien user du present , & à executer sur l'heure ce que Dieu nous commande pour cette heure-là. Car il y a toujours pour chaque moment quelque volonté de Dieu qui nous prescrit ce que nous y devons faire. Il s'agit seulement de la connoître & de l'accomplir. Mais ne faut-il donc jamais penser à l'avenir ? Il y faut penser quand c'est une partie du devoir present que d'y penser ; autrement c'est prévenir Dieu , & non pas le suivre.

SENEQUE.

Cum celeritate temporis utendi velocitate certandum est, tanquam ex torrente rapido nec semper casuro, citò hauriendum est.

Il faut que notre empressement à bien user du tems égale la vitesse avec laquelle il s'écoule ; il faut se hâter d'y puiser ce qui nous est nécessaire , comme dans un torrent rapide qui doit bientôt se tarir.

REFLEXION.

Que m'importeroit de me tant hâter , si ce torrent me devoit emporter avec soi , & si lorsqu'il sera tari je ne serai plus ? Il y a donc une visible illusion dans tous ces discours lorsqu'on les regarde dans la bouche

274. *Reflexions sur le Traité de Senèque,*
de gens qui ne pensoient point à l'autre vie.
Mais qu'ils sont véritables dans celle des
Chrétiens ! Ce tems , prix de l'éternité , s'é-
coule devant nos yeux , & nous n'aurons
jamais de richesses que celles que nous y
aurons puilées. Il faut donc se hâter. La
conclusion est juste , & il est étrange qu'il
y ait si peu de personnes qui la tirent.

SENEQUE.

*Nemo , nisi à quo omnia acta sunt sub cen-
sura sua , que nunquam fallitur , libenter se
in præteritum retorquet.*

Il n'y a que ceux qui sont à l'égard de toutes
leurs actions l'office de censeurs , & qui en ju-
gent par la lumière infailible de leur conscien-
ce , qui puissent regarder avec plaisir le passé.

REFLEXION.

Il y a de la folie dans cette insolence.
Quoi ! l'homme ne se trompe jamais. Il a
dit cent fois le contraire : mais le faux éclat
de cette pensée l'ayant frappé en cet endroit,
il ne s'est plus souvenu ni de la foiblesse ,
ni de ses maximes. Cet oubli n'est pas
moins étrange que celui qui lui fait dire en
un autre endroit , que la Philosophie nous met
en possession d'une félicité éternelle , quoique se-
lon ses principes elle ne puisse durer qu'au-
tant que la vie. Les hommes sont sujets à
parler selon leurs desirs , & à supposer que
les choses sont ce qu'ils voudroient qu'el-
les fussent. Ils voudroient être intaillibles ,

ils voudroient une félicité éternelle, ils se donnent l'un & l'autre par leur imagination & par leurs paroles, ne pouvant se le donner en effet.

SENEQUE.

Hæc est pars nostri temporis sacra & dedicata, & omnes humanos casus supergressa, extra regnum fortuna subducta, quam non impia, non metus, non morborum incursus exagitat: hæc nec turbari, nec eripi potest: perpetua ejus & intrepida possessio est.

Le passé est une partie de notre vie, qui est comme consacrée. Elle est à couvert de tous les accidens humains. Elle n'est pas plus sujette à l'empire de la fortune. Elle est hors des atteintes de la pauvreté, de la crainte, des maladies. On ne peut nous y troubler, ni nous la ravir. C'est un bien dont la possession est sûre, tranquille, perpétuelle.

REFLEXION.

Qu'il y a de vuide dans ces discours philosophiques ! Comment est-ce que des Payens possédoient le passé, eux qui n'espéroient aucune récompense de leurs bonnes actions en une autre vie, comme ils ne craignoient point la punition des mauvaises ? La vie passée étant oubliée, étoit à leur égard comme si elle n'eût jamais été. Ils ne pouvoient donc la posséder que par la mémoire. Or qu'est-ce que cette possession ? Elle ne regarde qu'un petit nombre d'ac-

276 *Reflexions sur le Traité de Senèque*,
tions, & dans ces actions elle n'entretenoit
que le corps; la plupart des circonstances lui
échappent, & ce qu'elle en retient ne lui
sert qu'à nous divertir d'une manière assez
languissante. Il ne faut donc point faire
tant les braves. S'il n'y avoit point d'autre
vie que celle-ci, le souvenir de notre vie
passée nous seroit assez inutile, & tout le
fruit qu'on en pourroit tirer seroit sembla-
ble à celui qu'on tire d'une histoire basse &
commune.

Mais que ce soient des Chrétiens qui
tiennent ces discours, bien-loin d'aller au-
de-là de la vérité, ils seront bien éloignés de
l'exprimer toute entière. Car il est vrai que
le passé subsiste, que nulle de nos actions
ne perit. Nous les retrouverons toutes
écrites, comme dit le Prophète, avec un
burin de fer. On peut dire seulement qu'il
n'est pas encore invariable, parceque les
bonnes actions se peuvent anéantir en quel-
que sorte par les mauvaises, & les mau-
vaises se peuvent abolir par les bonnes, de
sorte qu'elles ne seront parfaitement im-
muables qu'après la fin de la vie, où le
bien ne sera plus en danger d'être détruit,
& le mal sera hors d'état d'être réparé.

La Philosophie humaine diminuoit infini-
ment l'horreur des vices & l'estime des ver-
tus en les terminant avec la vie. Car on la
voit dire & des vertus & des vices ce qu'elle
avoit accoutumé de dire des maux, *Nihil*
magnum quod extremum habet: Rien de fini
ne peut être grand. Mais l'éternité qui est
l'objet des Chrétiens, ajoute un poids in-
fini; & aux bonnes & aux mauvaises ac-
tions,

Jerem.
17. 1.

tions, parcequ'elle rend les unes & les autres éternelles.

SENEQUE.

Detrepiti senes paucorum dierum accessionem votis mendicant; minores natu seipsos esse fingunt; mendacio sibi blandiuntur, & tam libenter fallunt, quam si fata unà decipiant.

Des vieillards prêts de mourir, font encore des vœux pleins de bassesse pour obtenir que leur vie soit prolongée de quelques années. Ils se font plus jeunes qu'ils ne sont en effet; & ils se flattent par ce mensonge, & ils prennent autant de plaisir à tromper les autres, qu'à ils pourroient en même-tems tromper la mort.

REFLEXION.

Il y a des folies qui changent comme les modes, & qui ne durent qu'un tems, mais il y en a d'autres qui se trouvent dans tous les tems, & ce sont celles qui sont fondées sur les plus essentiels objets de la concupiscence.

L'amour de la vie qui porte les vieillards à déguiser leur âge est de ce nombre. Les hommes aimeront toujours la vie. Ils haïssent donc toujours la mort, & toutes les choses qui les en approchent, ou qui la leur mettent devant les yeux, comme la vieillesse.

Mais d'où vient que les hommes se plaisent en ces sortes de fictions dont ils sont

278 *Reflexions sur le Traité de Seneque,*
noissent eux-mêmes la fausseté ? C'est qu'il
se représente par ces fictions une idée
plaisante, & qu'ils s'occupent plus de l'idée,
que de la fausseté de l'idée. C'est à peu près ce
qui arrive dans la lecture des romans. L'on
sait qu'ils sont faux, & l'on y prend plaisir,
parceque l'esprit ne pense pas qu'ils sont
faux : il met à part cette idée de fausseté
qui ne pourroit pas lui plaire : & il se di-
vertit de ces événemens imaginaires auxquels
il donne ainsi une espece de vérité, en ne
pensant pas qu'ils sont faux.

S E N E Q U E.

*Quadam vitia illos quasi felicitatis argu-
menta delectant. Nimis humilis & contenti
hominis esse videtur scire quid faciat.*

*Il y a des vices qui plaisent aux Grans,
parcequ'ils sont des marques de la grandeur
de leur fortune. Il y en a qui croient que c'est
une chose basse & méprisable, que de savoir ce
qu'ils font.*

R E F L E X I O N.

Les Grans se plaisent dans les défauts
dont il n'y a que les Grans qui soient ca-
pables, parcequ'ils les distinguent des pe-
tits. On aime à avouer de soi les défauts
de gens d'esprit, parcequ'on s'imagine que
ceux qui les voient en regarderont plutôt
la cause que l'effet. Il n'y a rien de si ordi-
naire que de faire des recits des fautes inge-
nieuses que l'on a faites ; ce que l'on pré-

tend par-là est de faire conclure à ceux à qui ont les fait, non qu'on a fait une faute, mais qu'on a de l'esprit.

Un de ces voluptueux de Rome se faisant rapporter du bain dans une chaise, demandoit à ses valets : *Suis-je assis ?* *JAM sedeo ?* C'est à peu près comme celui qui étant à la chasse, demandoit à ses gens : *Ai je bien du plaisir ?* Ce sont des fatuités de Grans, qu'il est bon de remarquer. Les personnes du commun ne tombent point dans ces extravagances.

S E N E Q U E.

Operosè nihil agunt.

Ces gens se remuent toujours sans rien avancer.

R E F L E X I O N.

C'est la plus generale devise des hommes. Ils s'empressent, & leur empressement se termine à rien. Ils font des châteaux de carte que le vent emporte. Pour travailler, il faut connoître le but de son travail : *Celui qui cherche le bien a raison de se lever avant le jour*, dit l'Ecriture. Mais si on ne fait pas où est le bien, en vain se leve-t-on du matin pour l'aller chercher. Les gens actifs n'avancent pas plus que les paresseux, quand ni les uns ni les autres ne savent ce qu'il faut faire.

Prov. II.
27.

S E N E Q U E.

O quantum caliginis mentibus humanis obijcit magna felicitas !

Qij

§ 86 *Reflexions sur le Traité de Seneque ,
O que les grandes fortunes répandent d'aveuglement dans l'esprit des hommes !*

R E F L E X I O N .

Les hommes voient les nuages des autres , & ne voient pas les leurs. Ils disent vrai en ce qu'ils disent des autres , mais ils ne se disent jamais la vérité à eux-mêmes. Seneque connoissoit l'aveuglement des Grans ; mais il ne connoissoit pas l'aveuglement des Philosophes ni le sien. C'est qu'il ne connoissoit pas parfaitement l'aveuglement même des Grans. Pour le bien connoître , il faut pénétrer , non-seulement l'aveuglement attaché à certains états , mais aussi l'aveuglement general de l'homme. Les nuages qui viennent des conditions particulières , sont des nuages moins importants. Il y a un nuage general qui environne tous les hommes , & c'est celui-là qu'il est important de bien connoître.

S E N E Q U E .

*Ad res pulcherrimas ex tenebris ad lucem
gratas alieno labore deducimur. Nullo nobis
seculo interdictum est. In omnia admittimur ;
& si magnitudine animi egredi humane im-
becillitatis angustias libet , multum per quod
spaciemur temporis est. Disputare cum Socrate
licet ; dubitare cum Carneade ; cum Epicuro
quiescere.*

Nous parvenons sans peine par le secours

d'autrui à la connoissance d'une infinité de belles choses que l'esprit de l'homme a tirées des tenebres par sa lumière. Nul siècle ne nous est interdit ; ils nous sont tous ouverts : & si nous voulons porter notre esprit au-delà des bornes étroites de notre tems, nous en avons un infini à parcourir. Nous pouvons nous entretenir avec Socrate, douter avec Carneade, & nous reposer avec Epicure.

R E F L E X I O N.

C'est l'image de la beatitude philosophique : c'est l'occupation la plus noble de ce Sage qu'on nous vante tant ; c'est tout ce que ces gens ont pu inventer pour nous rendre heureux. Vous vous entretiendrez, disent-ils, avec les plus grans hommes de l'antiquité, vous contemplerez plusieurs belles choses. Oui, mais par malheur je n'ai point d'yeux pour m'entretenir avec ces morts, & on ne les entretient gueres qu'avec les yeux. Que ferai-je donc dans cette retraite philosophique ? Qu'ils disent ce qu'ils voudront, un aveugle a bien de la peine à devenir philosophiquement heureux. Vous vous occuperez, disent-ils, à mediter sur les verités que vous connoissez déjà. Mais un quart-d'heure de meditation me rompt la tête. C'est encore un inconvenient auquel les Philosophes n'ont pas pourvu. Il semble qu'ils aient supposé que nous ayons des têtes de fer. Mais je veux qu'on puisse s'entretenir l'esprit de ces pensées, y a-t-il grand plaisir à tout cela ? Si ces meditations n'ont pour objet

282 *Reflexions sur le Traité de Senèque,*
que des faussetés, quel bonheur y a-t-il
d'avoir toujours l'esprit occupé de songes
& de chimères? En suis-je bien plus heu-
reux pour savoir ce que les Philosophes
m'apprennent de la nature de l'ame, de
son siege, de sa durée? C'est un air, di-
sent-ils, c'est un feu, c'est une lumiere,
c'est une harmonie, c'est une quintessence,
c'est un esprit, c'est une partie de l'ame du
monde. Elle est dans le cœur, dans le ven-
tre, dans le cerveau, dans une glandule
du cerveau. Elle passe d'un corps à un au-
tre, elle s'envole en haut, elle descend en
bas, elle périt, elle demeure long-tems,
elle subsiste toujours, elle devient Dieu,
elle devient démon. Me voilà bien avancé.
Mais je veux que ce soient des vérités.
Sont-ce des vérités qui me soient utiles, &
auxquelles j'aie raison de prendre intérêt?
Il faut qu'ils avouent de plus que cette
contemplation des vérités humaines n'est
pas capable de me divertir long-tems. Je
me sens pressé de mille besoins auxquels
elles ne satisfont point. Il faut penser à un
procès qu'on me fait, à pourvoir des en-
fans, à soutenir une famille; je n'ai pas le
tems d'entretenir Carneade.

C'est une chose étrange combien il y
avoit de personnes exclues par leur état mé-
me de la beatitude philosophique. Elle n'é-
toit point pour ceux qui sont obligés de
travailler depuis le matin jusques au soir,
pour les esclaves, pour les femmes de mé-
nage: car le moyen de contempler les as-
tres dans toutes ces conditions?

Que les Philosophes déclament tant qu'ils

voudront contre les richesses, il falloit être un peu accommodé pour être heureux à leur mode, afin de n'être pas continuellement distrait par les necessités de la vie.

Il falloit de plus savoir lire, entendre les langues, avoir de l'esprit. Qu'on joigne toutes ces conditions ensemble, & l'on verra que la beatitude philosophique n'étoit presque pour personne; & c'est ce qui en prouve la fausseté, & qui fait voir au contraire la vérité de la Religion Chrétienne. Personne ne doit être exclus de la vraie félicité par son état & par les qualités qui ne dépendent pas de nous : il faut que chacun soit capable de l'acquérir, & c'est ce qui se rencontre parfaitement dans notre Religion. Car pour être Chrétien, il ne faut qu'avoir un cœur & de la docilité.

Les Philosophes avoient ainsi plusieurs faux principes sur lesquels tous leurs raisonnemens rouloient, sans qu'ils en aient jamais découvert la fausseté. En voici un qui est la source de la plupart de ces beaux discours par lesquels ils nous exhortent à la constance, & au mépris des accidens humains, & de la mort même. Ils supposoient que l'ame pouvoit faire en tout état, ce qu'elle pouvoit faire en certains états. C'est le fondement de ce discours de Seneque : *il est difficile, direz-vous, d'obtenir de son esprit qu'il méprise la vie. Ne voyez-vous pas pour combien peu de chose on la méprise tous les jours ? L'un se pend devant la porte de sa maîtresse ; l'autre se précipite du haut de la maison en bas, afin de s'entendre*

Q. iij

284 *Reflexions sur le Traité de Senèque,*
pas plus long-tems les crieries d'un maître de
mauvaise humeur ; Or cet autre qui s'en étoit
ensui, s'enfonce le poignard dans le sein, de
peur qu'on ne le ramene au maître qu'il avoit
quitté. Pouvez-vous douter que la vertu ne
puisse faire ce que la crainte fait bien ? Oui j'en
doute & j'ai raison d'en douter. Cette crain-
te excessive n'a produit ces effets dont parle
Senèque, qu'en cachant le mal de la mort à
ces personnes, & en les appliquant unique-
ment au mal qu'ils desiroient éviter. Dit-
que la raison le peut faire, parceque la pas-
sion le fait, c'est dire, que si les tene-
bres cachent les choses, il s'ensuit que la
lumière le peut faire aussi.

Les effets extraordinaires des passions ne peuvent pas être imités par la raison, parcequ'ils dépendent de mouvemens qui ne sont pas entierement volontaires. Nous ne pouvons pas exciter en nous quand nous voulons ces émotions violentes, elles dépendent des objets, & même de certaines dispositions du corps qui ne sont pas en notre pouvoir.

Sans cette rage d'illusion & de folie qui a fait regarder à ces personnes les maux qu'ils vouloient éviter comme intolérables, & qui leur a caché le mal de la mort, jamais ils n'auroient pris ces résolutions désespérées. Ces gens ne méprisoient point la mort, ils n'y pensoient pas, ils s'y précipitoient comme en un lieu de repos.

Que ne prévenez-vous par la raison, disent encore ces Philosophes, ce que le tems fera nécessairement en vous ? Mais ce tems me détournera de la vue des choses qui m'oc-

eupent presentement , il diminuera l'impression sensible qu'elles font sur mon corps , il attachera mon esprit à d'autres objets. La raison ne peut rien faire de tout cela.

Il y a donc un extrême défaut dans tous ces raisonnemens , en ce qu'ils concluent que l'ame peut toujours ce qu'elle peut dans de certains états involontaires , & accompagnés de mille circonstances extérieures qui ne dépendent point d'elle.

SENEQUE.

Ipse voluptates eorum trepida & variis terroribus inquiens sunt , subitque cum maxime studeantes sollicita cogitatio : Hac quamdiu ?

Leurs plaisirs mêmes sont pleins de trouble & d'inquiétude , & lorsqu'ils sont dans les plus grands divertissemens , il leur vient cette fâcheuse pensée : Combien tout cela durera-t-il ?

REFLEXION.

Qu'il y a de gens qui ne font point toutes ces reflexions , & dont le malheur consiste en ce qu'ils ne les font pas ! Seneque ne connoissoit pas la stupidité des hommes. Leur mal n'est pas d'être trop inquiétés par la crainte des accidens & des maux qui les menacent ; c'est de pouvoir vivre en repos sans être troublés par des craintes si légitimes.

S E N E Q U E.

*Ad hæc 'acra & sublima accede, scitu-
que natura sit Deus, que voluntas, que con-
ditio, que forma : quis animum tuum ca-
sus expectet, ubi nos à corporibus dimissos na-
tura componat : quid sit quòd huius mundi gra-
vissima queque in medio sustineat, supra le-
via suspendat, in summum ignem ferat, si-
dera cursibus suis excitet ; cetera demps in-
gentibus plena miraculis. Vis tu, relicto solo,
mente ad ista respicere ?*

*Quittez ces occupations basses du soin des
provisions de Rome, & appliquez-vous à con-
templer les vérités hautes & sacrées ; quelle
est la nature des Dieux ; quelles sont leurs in-
clinations ; quel est leur état & leur forme ;
qu'est-ce qui doit arriver à nos esprits ; en
quel lieu la nature nous placera après qu'elle
vous aura séparés des corps ; quelle force re-
tient au milieu du monde les corps les plus
pesans, & eleve au-dessus les plus legers, &
porte le feu au-dessus de tous les autres ; quelle
cause fait mouvoir les astres. Ne voulez-vous
pas quitter la terre pour jeter les yeux de votre
esprit sur ces grands objets ?*

R E F L E X I O N.

*Il paroît par tout ce discours, que les
Philosophes ne se proposoient que d'avoir
l'esprit occupé de quelque objet assez
grand qui les exemptât d'ennuis & de pas-
sions. La recherche de l'immortalité de*

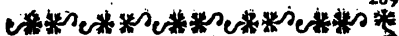
l'ame & de la nature de Dieu, ne tenoit dans leur esprit que le même rang que celle de la pesanteur de la terre & de l'ordre des élémens. Ils ne pensoient nullement que cette connoissance leur fût nécessaire pour regler leur vie. Ils croyoient pouvoir être heureux sans savoir ni leur origine ni leur fin. Et généralement toutes leurs speculations philosophiques ne leur tenoient lieu que d'un jeu de cartes, qui ne produit pas moins certainement l'effet de divertir, que les meditations les plus relevées.

Si c'est un bien de connoître ces choses, c'est donc un mal que de les ignorer, & par conséquent toutes ces speculations ne se terminant qu'à nous convaincre de notre ignorance, ne sont capables que de nous faire davantage sentir notre mal. Si ce n'est pas un bien, les Philosophes nous trompent en nous proposant toutes ces recherches comme quelque chose de grand. Il est donc clair qu'ils n'ont pas mis leur bonheur dans la connoissance de la vérité ; mais dans cette agitation d'un esprit rempli de grandes idées. Ils ont cru qu'il importoit peu que les objets fussent faux ou vrais, pourvu qu'ils les occupassent également. L'erreur, le doute, la vérité ont été pour eux des choses indifferentes, & ils n'ont jamais cru ceux d'entr'eux qui faisoient profession de ne rien savoir, moins heureux que ceux qui faisoient profession de savoir tout. En un mot, en trompant le monde par tou-

282 *Reflexions sur le Traité de Senèque, &c.*
tés ces promesses magnifiques, ils n'ont
effectivement pensé qu'à se divertir. Et lors
même qu'ils combattoient ceux d'entre eux
qui enseignoient que le plaisir étoit le
souverain bien de l'homme, ils ne se pro-
posoient point eux-mêmes d'autre fin
qu'un pur amusement d'esprit.

F I N.

T A B L E



T A B L E

DÉS PASSAGES DE L'ECRITURE sainte expliqués dans ce Volume.

E X O D E Chap. XXII. vers. 18.	pag. 130
PSALM. CI. vers. 5.	105
P ROVERB. Chap. II. vers. 12.	55
Chap. IV. vers. 23.	194
Chap. XIV. vers. 14.	7
E CCL. Chap. IV. vers. 12.	88
E P. aux Rom. Chap. XII. vers. 10.	108
Chap. XIII. vers. 13.	57
L Ep. de S. Pierre, Chap. V. vers. 5.	108

T A B L E

DÉS MATIERES CONTENUES dans ce second Volume.

A

A dam ; comment ils s'est perdu ;	page 47
<i>Affection</i> , fait le lien de la société ;	104.
pourquoi on la doit rechercher ;	108. comment
on s'en doit priver ;	109. regles que l'on doit
suiivre dans l'une & dans l'autre ;	110. & suiv.
<i>Age</i> . Fôite des vieillards qui cachent leur	
âge ;	312
<i>Air</i> , utilisés qu'on en peut tirer ,	30
<i>Ame</i> , sur son immortalité ;	Voiez le disa
ours qui en contiennent les preuves ;	110. & suiv.
la mort ;	87. le corps en est le tomb au ;
88. la	
foiblesse ;	93. & plusieurs sortes de maladies ;
104.	
<i>Tome II.</i>	

Amour des autres envers nous, objet de notre amour-propre, 92. est le lit de notre foiblesse, 93. le desir que l'on en a, contraire à l'amour de Dieu, 95. pourquoi nous le désirons, *ibid.* est injuste, *ibid.* dangereux, 96. sera anéanti par la mort, 97. se priver de cet appui, 98.

Amour-propre produit la civilité, 92. & *sui.* différence entre la charité & l'amour-propre, 101. les hommes rapportent tout à eux, 159.

Anatomie propre aux enfans, 236.

Anéantissement d'un être est inconcevable, 25.

Approbation, nous désirons la notre préférentiellement à celle des autres, 6.

Arts enchaînés les uns aux autres, 138.

Attaches, on en a une infinité, 107. combien dangereux de rompre les petites qui lient les hommes les uns aux autres, *ibid.* & *sui.*

Avenglement du monde, 18. des états particuliers vient du général, 280.

Auteurs. Jugement sur plusieurs Auteurs, 249. & *sui.* B

B *Benefices.* Devoirs des Grans dans la nomination aux Benefices, 154. & *sui.* 162.

Bienfait. On doit la reconnaissance pour tout bienfait, quel que soit le motif qui l'a causé, 265.

Biens. Il y a égalité de biens, & de maux dans cette vie, 3. ce qui les cause, *ibid.* fausses idées que l'on a des biens, 41. & *sui.* il n'est pas permis de dissiper les biens temporels; 190.

Bonheur des Saints, quel il sera, 65. consiste dans le repos, 266. Bonheur des Philosophes combien étroit vain, 280. & *sui.*

Bonssols, les utilités, 32.

C

C *Atholiques*, reconnaissance qu'ils doivent avoir d'être nés dans la voie de la civilité, 37.

Charité paroît devoir éloigner de la civilité, 94. elle y prend part, & comment, 100. & *suiv.* difference entre la charité & l'amour-propre, 101. comment elle nous fait regarder tous les hommes, *ibid.* & *suiv.* a besoin d'être exercée, 103. avantage que la charité tire de la civilité, 204

Cicéron. Jugement sur quelques-uns de ses ouvrages, 128

Civilité. Voyez-en le Traité depuis la p. 92. ce que c'est, 93. est produite par l'amour-propre, 92. & *suiv.* est souvent fausse, 93. incivilité contraire à l'esprit des Saints, 100. rien de plus civil que les Saints, *ibid.* comment la charité prend part à la civilité, *ibid.* & *suiv.* cette civilité est très sincère quoique l'on ne la sente pas toujours, 101. comment cela se fait, *ibid.* en quoi consiste la civilité, 102. motifs pour faire paroître la civilité, 103. en la négligeant on tombe dans l'indifférence, 104. avantages qu'elle procure à la charité, 105. à ceux envers qui on l'exerce, 106. & *suiv.* comment la civilité nous fait honorer les grâces de Dieu dans les hommes, 105. la purifier, & non pas la bannir, 108. elle est une humilité, *ibid.* règles à suivre pour la bien pratiquer, 109. & *suiv.*

Cœur, est un vase qui peut tout corrompre 106. pureté de cœur, principale disposition à l'étude, 196

Complaisance, ordinairement mauvaise, 161. sur tout à l'égard des Grands, *ibid.*

Concupiscence, comment s'y opposer, 206

Condescendance chrétienne est une vertu, 174.

Conditions, ce qui en produit tant de différentes, 1. sont à peu près également heureuses, ou malheureuses, 3. imprudence des hommes dans le choix qu'ils en font, 2. & *suiv.*

Conduite, comment on s'en forme des maximes, 5. & *suiv.* il y a autant de lumières que

de conduites différentes , 7
Conscience ; chacun s'en fait une , 8
Conversion, ne reforme pas nos fausses idées ,

44

Corps , est le tombeau de l'ame , 88
Corruption , il y en a de deux sortes dans
 l'homme , 38. jusqu'où elle va aujourd'hui , 44.
Creatures , un pecheur est indigne d'en user ,
 86

Cupidité , fait d'une maniere admirable , ce
 que la charité ne fait pas , 135. & *sui.* neces-
 sité que la politique y mette des bornes , 136
Curiosité , l'exciter dans les enfans , 136

D

Dans , les Seigneurs ont droit de les em-
 pêcher , 154

Défauts. On aime à avoir ceux des Grans ,
 ou des gens d'esprit , 178

Dépendance , les hommes dépendent les uns
 des autres par une infinité de besoins , 135

Désirs de l'homme prouvent son immorta-
 lité , 138

Desunion , d'où elle vient souvent , 107

Détachement. Se détacher de tout dès cette
 vie , 97. & *sui.* bonheur de cet état , 98. & *sui.*

Devoirs , on ne les veut pas connoître , 19.
 de peur d'être obligé de changer de vie , *ibid.*

Dieu , Voyez le discours sur l'existence de
 Dieu , p. 20. & *sui.* son incompréhensibilité ,
 33. souvent il n'est pas à propos de parler de
 Dieu , 47. oubli de Dieu , source de tentations.
ibid. combien il est terrible , 76. son pouvoir
 sur les hommes lui est essentiel , 141

Directeur , on se met peu en peine d'en choi-
 sir , 13

Discours , Voyez *Entretiens* ; *Paroles*. Com-
 bien les mauvais discours font d'impression , 18.
 sont la cause des fausses idées que nous avons ,
 21. le langage des hommes est le langage de la
 concupiscence , 44. & *sui.* mauvais effets
 que produisent les discours , même des per-

sonnes réglées , 46. & *suiv.* 55. on se trompe quand on suppose que l'on parle des choses humainement , 49. & *suiv.* comment on peut parler humainement , 51. remèdes à la corruption que causent les discours des hommes , 5. & *suiv.*

E

E *Am* , utilités qu'on en peut tirer , 30
Ecriture sainte , combien utile de la lire , même quand on ne l'entendrait pas , 107

Education. Voyez le Traité de l'éducation d'un Prince , depuis la page 209. Voyez *Prince*.

Elevation, combien dangereuse quand on y parvient par soi-même , 113

Enfants , l'impression que font sur eux les mauvais discours & les mauvais exemples des pères , 36. & *suiv.* voyez *Education*. Regles pour leurs études , 112. & *suiv.* ont l'esprit rempli de ténèbres , *ibid.* leurs lumières très-dépendantes des sens , 234

Ennui , d'où il vient , 117

Entretiens des hommes combien dangereux, Voyez le Traité depuis la page 36.

Esprit , ses qualités , 77. & *suiv.* quelques-unes sont utiles , 81. avoir de l'esprit , fautive idée que l'on en a , 78. & *suiv.* force d'esprit 779. esprit nuit ordinairement au salut , 82

Estime , nous cherchons la nôtre préférentiellement à celle des autres , 6

Etat. Voyez *Peuples*.

Etude , Voyez le Traité de la maniere d'étudier chrétiennement , depuis la page 190. ne la pas regarder comme une occupation indifférente , 190. pourquoi , *ibid.* & *suiv.* est un travail qui doit être réglé , 192. & fait en esprit de pénitence , *ibid.* 199. est la culture & la nourriture de l'esprit , 192. y apporter beaucoup de discernement , & pourquoi , 193. Voyez *Livres*. Principale disposition à l'étude, pureté de cœur , 196. prière qui convient à

ceux qui étudient , 197. craindre dans l'étude ,
ibid. il n'y a guères d'action qui ait plus besoin
 de priere , *ibid.* ce que fait cette priere , *ibid.*
 & *suiv.* qualité qu'elle doit avoir , 198. l'éru-
 de doit avoir Dieu pour principe , *ibid.* il faut
 par conséquent éviter les études inutiles , 199.
 à son état , *ibid.* comment on en peut faire
 quelqu'une qui n'y ait pas rapport , *ibid.* &
 200 de pur divertissement , comment legitimes ,
 200. Dispositions qu'il faut apporter à l'éru-
 de , 201 & *suiv.* fidelité en étudiant les mê-
 mes choses aux mêmes heures , *ibid.* Exacti-
 tude , en faisant le mieux qu'il est possible , *ibid.*
 persévérance , en continuant autant qu'il est
 utile , *ibid.* étude est une vie difficile , 202.
 pourquoi , *ibid.* porte au relâchement dans la
 pénitence , & à la paresse , 203. remède à ce
 défaut , *ibid.* & *suiv.* étude doit être faite par
 rapport à l'emploi , 204. & *suiv.* étude de la
 Morale Chrétienne doit durer toute la vie ,
 207. 208. regle pour les études des jeunes gens ,
 231. & *suiv.*

*Evêques chargés des pechés de leur Dioce-
 se ,* 81

*Extérieur , le culte extérieur que l'on rend à
 Dieu avertit de l'intérieur ,* 105

F

Fantaisie , sur la nécessité de ne se pas con-
 duire par des regles de fantaisie , voyez le
premier Traité depuis la page 1.

*Femmes , on n'a pas jugé que les sciences leur
 fussent propres ,* 81

*Force du corps , en quoi consiste , 197. de
 l'ame , ibid.*

Fous , sont mal satisfaits d'eux-mêmes . 6.

G

Galanterie , idée que l'on en a , ce que c'est
 en effet , 53

Generosité qu'il faut éviter , 174

Geographie utile aux enfans , 233. comment

sa leur apprendre ,

ibid.

Gloire humaine ce que c'est , 64. des Saints ,
65. des méchans , 66

Grace , la civilité nous fait honorer les graces de Dieu dans les hommes , 104

Grandeurs , Grands. Voyez le Traité de la grandeur , depuis la page 113. n'est point un avantage , 50. son néant 62. *¶* *suiv.* Voyez *Qualités* , idée d'un Grand , 86. 116. 117. idées opposées que les hommes ont de la grandeur , 113. *¶* *suiv.* l'estime l'emporte sur les autres idées que l'on en a , 114. qui sont ceux qui la méprisent , *ibid.* *¶* *suiv.* pourquoi on l'aime , 116. *¶* *suiv.* ne pas suivre les fausses idées que l'on en a , *ibid.* la Religion nous en a donné une idée juste , 115. combien la grandeur , & ce qui l'accompagne est dangereux , 116. La Philosophie en fait connoître le faux , 117. mais tombe dans une autre erreur , *ibid.* La Religion nous apprend à honorer les Grands , *ibid.* Il y a quelque chose de Dieu dans la grandeur , 118. 126. 127. comment elle se forme , 118. est nécessaire , 119. comment elle est légitime , 120. Respect dû aux Grands , 128. *¶* *suiv.* ne parler de leurs défauts qu'avec une extrême retenue , 130. liberté que l'on se donne sur cela , contraire à la vraie piété , *ibid.* & 140. il est mieux de l'avoir attachée à la naissance qu'au mérite , 131. *¶* *suiv.* Avantages que les Grands procurent à la société , 134. *¶* *suiv.* on ne les sent pas assez , 140. *¶* *suiv.* la reconnaissance qu'on en doit avoir est un devoir de religion , *ibid.* Obligation de prier pour les Princes , *ibid.* Pourquoi les Grands ont reçu de Dieu leur grandeur , & à quelles conditions , 143. *¶* *suiv.* doivent faire exécuter la volonté de Dieu , non la leur , 145. 147. *¶* *suiv.* Grandeur est un pur ministère qui a pour fin l'honneur de Dieu & l'avantage des peuples , 145. *¶* *suiv.* 159. *¶* *suiv.* comment les Grands doivent

commander , 145. Crime des Grands qui rapportent leur grandeur à eux-mêmes , ils en dovent être détachés , 146. peuvent faire beaucoup de bien ou beaucoup de mal , *ibid.* perdront leur grandeur à la mort , *ibid.* comptent qu'ils en rendront , *ibid.* la doivent toute employer pour Dieu , 147. & *suiv.* leurs devoirs , *ibid.* & *suiv.* doivent rapporter à Dieu les honneurs qu'on leur rend , 148. & *suiv.* rendre la vertu honorable par leur exemple , 149. & *suiv.* biens ou maux que cause leur exemple , 150. dans la modestie des habits , 151. & *suiv.* y sont plus obligés que les autres , 151. & *suiv.* leurs devoirs à l'égard de la justice 153. leurs devoirs dans les nominations qu'ils font , ou font faire aux Bénéfices , 154. & *suiv.* ne sentent point le danger où les exposent tous ces devoirs , 158. Etat des Grands , est un obstacle à connoître leurs devoirs , 159. & *suiv.* sont avares de leur recommandation , 160. ne sont que des Marchands , *ibid.* haïssent les vérités , *ibid.* tout degré de grandeur est un obstacle à la vérité , 161. 199. on la cache aux Grands par complaisance , 161. quelquefois par prudence , *ibid.* combien leur état leur rend difficile la pratique de leurs devoirs , 162. & *suiv.* difficultés de leur état , par rapport aux devoirs du christianisme , 163. & *suiv.* 169. & *suiv.* Il n'y a point d'image qui puisse exprimer leurs dangers , 167. Vie ordinaire des Grands , est le chemin de l'enfer , *ibid.* & 168. contraire à l'instinct du christianisme , 169. & *suiv.* ne peut être recherchée volontairement , 171. Grands ont besoin de la plupart des vertus dans un degré héroïque , 172. & *suiv.* c'est un bonheur pour eux d'être retirés sans charges & sans emplois , 173. leurs devoirs ne sont pas toujours clairs , *ibid.* combien leur vertu est éminente , quand ils y satisfont , 175. & *suiv.* méritent alors beaucoup de louanges ,

Ibid. & *suiv.* on est plus obligé de prier pour eux pendant leur vie , & après leur mort , 178. Discours de M. Pascal sur la condition des Grands , 179. & *suiv.* importance de les bien élever , *ibid.* Grands sont grands par hazard , 182. conséquence qu'ils en doivent tirer , 184. & *suiv.* ce qui leur est dû , 185. & *suiv.* deux sortes de grandeurs , de naturelles & d'établissement , *ibid.* ce qui est dû à l'une & à l'autre , 186. véritable condition des Grands , 187. Voyez *Princes*. Défauts extravagans de quelques Grands , 278

Guerre civile n'est jamais permise , 123. en inspirer beaucoup d'horreur aux jeunes Princes , 225

H

Hazard , sur la nécessité de ne se pas conduire au hazard , voyez le premier Traité depuis la page 1. C'est par un hazard que les Grands sont ce qu'ils sont , 123

Histoire , ce que c'est , 61. 212. utile aux Princes , *ibid.* rendue dangereuse , *ibid.* & *suiv.* très-convenable aux enfans , 237. comment la leur apprendre , *ibid.* & *suiv.*

Homme , nécessité de vivre en homme , 1. & *suiv.* sa grandeur , 80. 84. Il faut agir avec les hommes comme avec les hommes , 106. n'est pas fait pour commander aux autres , 116

Honneur , combien on le recherche , 38. fautive idée que l'on en a , 39. & *suiv.*

Hôtellerie , ce que la cupidité y fait en la place de la charité , 135

Humilité , comment on s'humilie sans agir contre la vérité , 102. 103. difficile d'être humble & d'avoir du mérite , 132

I

Idées fausses que nous avons de toutes choses , 38. & *suiv.* mauvais effets qu'elles produisent , *ibid.* des choses spirituelles , 41. des choses temporelles , *ibid.* de Dieu & des choses éternelles , 42. c'est dans les fausses idées que

consiste la corruption de notre esprit , 43. La
conversion ne les reforme pas , 45

Jeux de hazard , Seigneurs ont droit de les
empêcher , 154

Ignorance , nous naissions avec , 38

Images , s'en servir pour instruire les enfans ,
234. & *suiv.*

Imagination , combien elle cause de fausses
idées des honneurs & des plaisirs , 39. & *suiv.*
les hommes s'en forment des états où ils ne
voudroient pas être , 267. 268

Importuns , comment garder la civilité à leur
égard , 109. 211

Imprimerie , son utilité , 38

Inconstance , fait voir que l'homme est né
pour quelque chose de plus grand que ce qu'il
quitte , 264

Indifférence envers les autres est un grand mal ,
204.

Innocence. Il n'y auroit point eu de grandeur
dans cet état , 118

Instruction , son but , 231. ne donne ni me-
moire , ni imagination , ni intelligence , mais
les cultive , *ibid.*

Jugement , juger des choses comme Dieu en
juge , 57. différence qu'il faut mettre entre les
jugemens & les paroles , 60. tout doit servir à
former le jugement , 217. ce que c'est que le
former , 218

Juste , véritable idée des Justes , 85. & *suiv.*

Justice , devoirs des Grands à l'égard de la
justice dans leurs terres , 153

L

Latin , difficulté de montrer le Latin aux
enfans , 239. divers moyens de le faire ,
ibid. & *suiv.*

Livres , Voyez *Etude* , discernement qu'il y
faut apporter , 193. & *suiv.* ne pas profaner
notre esprit par les mauvais , *ibid.* poisons dans
les livres , 195. descendent de l'ignorance & de

la concupiscence , *ibid.* en lisant les livres des hommes , on se remplit de leurs vices , 196. remèdes aux poisons qui sont dans les livres , *ibid.* pureté de cœur , défiance de soi même , 197. bannir toutes les curiosités pour les mauvais livres , *ibid.* lecture de pur divertissement , comment legitime , 199. amour de la lecture est un préservatif general contre une infinité de dereglemens , 229. moyen de faire aimer les livres , *ibid.* il y en a à lire , & d'auteurs à apprendre , 248. comment rendre utiles les livres des Payens , 258. & *suiv.* exemple de cette maniere dans les reflexions sur un livre de Senèque , 260. & *suiv.*

Loix , sont necessaires depuis le peché , 119. ce qui leur donne l'autorité , *ibid.* & *suiv.*

Lumieres , il y en a autant de differentes que de conduites , 7

Luxe des habits & des ajustemens , doit être reprimé par les Grands , 151. & *suiv.* quel grand mal c'est dans les Grands , 152. & *suiv.*

M

M'*Agnifcence* , ce que c'est en effet , 87. necessaire aux Grands , 126. & *suiv.*

Matiere n'est cause de rien , & ne peut subsister par elle-même , 22. & *suiv.*

Maux , égalité de biens & de maux dans cette vie , 3. ce qui la cause , *ibid.* fausses idées que l'on a des maux . 43

Méchans , leur gloire , 66. leurs vices bien proposés aussi utiles que celles des Saints , 212

Memoire , la sanctifier en apprenant par cœur quelque chose de l'Ecriture sainte , 206. 207. & *suiv.* aide le jugement , 231. est soulagée par l'imagination & le jugement , *ibid.*

Merite. Il vaut mieux avoir attaché la grandeur à la naissance qu'au merite , 131. & *suiv.*

Monarchie , avantage des monarchies successives , 122

Monastères sont un chemin pour aller plus

facilement au ciel , 167. 168.

Monde , preuves qu'il n'est pas éternel , 26.
& suiv. On aime les choses du monde , source
 de tentation , 48. son néant , 61. *& suiv.*

Morales , différentes qui se trouvent parmi
 les hommes , 8. *& suiv.* Morale chrétienne ,
 doit être étudiée toute la vie , 207. est la scien-
 ce des hommes , 218. y rapporter tout dans
 l'instruction des Grands , *ibid.* rapporter la
 Rhétorique à la Morale . 250

Mort , ce que c'est que mourir , 1. les morts
 sont plus vivans qu'ils n'étoient , 63. la mort
 anéantira toutes nos attaches , 97. état des mé-
 chans à ce moment , *ibid.* des justes , *ibid.* Il
 faut apprendre toute la vie à mourir , 180. cette
 maxime est fautive dans la bouche des Payens ,
ibid. moyen de ne la point craindre , 241

Moulin , leur utilité , 30

Mouvement , ne peut être éternel & incréé ,
 21. *& suiv.* N

Nature . son ordre admirable , 21. 22
 O

Obeissance que l'on rend aux hommes , doit
 être rapportée à Dieu , 144. mesure de
 cette obéissance , *ibid.*

Offense . Tout ressentiment d'une offense est
 injuste , 50 P

Paresse . Vie d'étude porte à la paresse , 203.
 moyen de la combattre , *ibid.* *& suiv.*

Paroles , nos paroles doivent être propor-
 tionnées à ceux à qui on parle . 60

M. Pascal , idée de son ouvrage , 255. *& sui.*

Passions , c'est sur elles qu'on se forme des
 maximes de conduite , 5. combattent la raison ,
ibid. les fausses idées que nous avons des plai-
 sirs causent la violence des passions , 39. les
 discours des hommes font le même effet , *ibid.*
& suiv. font impression sur les corps , 277. *& s.*

Pecheurs , véritable idée des pecheurs , 89.
& suiv. ils sont des tombeaux vivans , 88

Pensée. Tout être pensant, est différent de la
matière, 25

Peuples, ne peuvent changer l'ordre d'un
Etat, 122. 123.

Piété, la rendre aimable, 108

Plaisirs, les hommes ne considèrent autre
chose dans leur vie, 3. combien on les cher-
che, 38. on les aime naturellement, 39. faus-
ses idées que l'on en a, 40

Politique, combien l'ordre politique pro-
cure d'avantages à la société, 134. & *suiv.* on
ne le sent pas assez, & pourquoi, 139

Posture du corps dans la prière, à quoi elle
sert, 105

Poudre à canon, son utilité, 31

Précepteur. Voyez le Traité de l'éducation
d'un Prince, 209. & *suiv.* Qualités qui lui
sont nécessaires, 211. & *suiv.* doit connoître
les défauts de ceux qu'il instruit, 226. doit étu-
dier leurs dispositions naturelles, 232

Prédicateurs, leurs dangers, 82

Prière. Obligation de prière pour les Prin-
ces, 140. 141

Princes ont part à l'autorité des Rois, quoi-
qu'ils n'ayent pas la juridiction, 124. 125.
ainsi on leur doit le respect, *ibid.* qui doit être
même intérieur, 126. Voyez le Traité de l'édu-
cation d'un Prince, 209. & *suiv.* ce qu'est un
jeune Prince, *ib.* but que l'on doit avoir dans
son éducation, *ibid.* un Prince n'est pas à lui,
mais à l'Etat, 210. faute que commettent
ceux qui les élèvent mal, *ibid.* à quoi se doit
rapporter leur éducation, *ibid.* combien im-
portante, *ibid.* qualités nécessaires à ceux qui
en sont chargés, 221. & *suiv.* on doit les ins-
truire à tout moment, & sans qu'ils s'en ap-
perçoivent, 226. tout doit servir à leur former
le jugement, 227. la Morale est principale-
ment la science des Princes, 228. de quoi l'on
doit les instruire, *ibid.* & *suiv.* comment leur

faire haïr le vice , 223. leur inspirer de l'honneur des guerres civiles , 225. leur apprendre les vérités solides de la Religion , 226. former leur corps à la vertu aussi-bien que leur esprit ; *ibid.* d'où leur vient l'ennui , 227. amour de la lecture, leur est un grand préservatif contre une infinité de déreglemens , 229. moyen de leur inspirer cet amour , 230

Q *Qualité*, véritable idée de la qualité , 66. *Q. suiv.* juste raison qui l'a établi , 68. fausse idée qu'on en a , *ibid.* *Q. suiv.* combien cet état est dangereux , *ibid.* *Q. suiv.* qualités de l'esprit. Voyez *Esprit*.

R

R *Raison*. On se croit obligé de la suivre , 5. combat les passions , *ibi* l'homme ne la suit pas , 265

Reconnoissance est due au bienfait , sans en examiner le motif , 269

Religion , excellence de la chrétienne , 20. extravagance des fausses , *ibid.* comment en instruire les enfans , 252. *Q. suiv.*

Repos, le bonheur consiste dans le repos , 266

Respect. On doit quelquefois le respect extérieur à ceux à qui on ne doit point l'intérieur , 60. 186. *Q. suiv.* extérieur & intérieur dû aux Grans , 128. pourquoi , *ibid.* ce qui ne nous oblige pas d'estimer en eux ce qui n'est pas estimable , 116

Rhetorique , comment il faut l'étudier , 249. *Q. suiv.* y rapporter tout à la Morale , *ibid.* différentes beautés dans l'éloquence , 250. *Q. f.*

Riche, *Richesses*. Un pecheur a perdu le droit qu'il avoit sur ses richesses , 86. l'idée d'un riche , *ibid.* il n'est fait que pour les élus , 87. Philosophes les méprisoient sans vouloir les quitter , 114. 115. nécessaires aux Grans , & pourquoi , 126. excès de Tertulien sur cela , 127. richesses ne sont possédées qu'en vertu

DES MATIERES.

d'un établissement humain , 182.
 Rois , leur autorité vient de Dieu seul , 122.
 & non pas des peuples , *ibid.* passe d'eux à leurs
 Ministres , 124.

S

Sages sont mal satisfaits d'eux-mêmes , 6. 7
 Sagesse , combien on la doit chercher , 16. 17
 ce que c'est , *ibid.* moyen de l'acquérir . 18
 Saints , leur gloire , 65. leur bonheur , *ibid.*
 leur vie mal proposée , aussi dangereuse que
 celle des méchans , 214
 Salut , Voyez Vie.

Science , quelle est la véritable , 17. 56. 83.
 moyen de l'acquérir , *ibid.* combien les sci-
 ces humaines sont peu de choses , 80. font
 connoître quelques vérités , 83. ont leur utili-
 tés , & leurs inutilités , 211

Silence , son utilité , 55

Solitude , Pourquoi les Saints l'ont cher-
 chée , & pourquoi elle est utile , 96. 97. soli-
 tude des méchans après la mort , solitude des
 bons , 97. regles de civilité pour ceux qui s'y
 sentent attirés , 201. pourquoi elle ennuie ,
 227. 228. ne convenoit pas aux Payens , mais
 convient aux Chrétiens , 265

Soulevement , n'est jamais permis , 123

Spirituelles , l'idée que l'on a des choses spi-
 rituelles , 41

T

Temporelles , fausses idées que l'on a des
 choses temporelles , 39. comment agis-
 sent sur nous , *ibid.* comment on les doit re-
 garder , 62. & suiv. un de nos plus grans
 maux est de les estimer trop , *ibid.* comment
 corriger ce mal , *ibid.*

Tems , en pratiquant la civilité , il faut le
 ménager , 111. c'est un grand péché de le per-
 dre , 190. c'est un présent que nous recevons
 de Dieu , *ibid.* est d'un prix infini , 172. le fu-
 tur est entre les mains de Dieu , *ibid.* ne se met-
 tre en peine que du présent , 173. coûte comme

